

Les Cahiers «Psychanodia»
Périodique d'histoire des religions

N° 4 / Mai-Juin 2023

Φ
ΦΩΣ
Σ

Les Amis de I. P. Couliano
PHOS Online
2023

Couverture:
Victor Brauner, Tableau à quatre pattes (1969)
([Musée de l'Abbaye Sainte-Croix](#), Sables d'Olonne, photo prise par Dana
Shishmanian, juillet 2015)

ISBN: 9782952504270

Ara Alexandre Shishmanian

Totalitarisme et littérature (II).
Une nouvelle synthèse sur les crimes d'État en
Roumanie

Les Amis de I. P. Couliano
PHOS Online
2023

Préambule. Quelques mots à la recherche d'un sujet

*« Il est facile à l'homme heureux, s'écria-t-il, de sermonner celui qui souffre, et s'il savait tout le mal qu'il lui fait, il aurait honte de lui-même ! Rien ne lui paraît plus simple, plus facile qu'une patience infinie, tandis qu'il ne croit pas à **la possibilité d'une douleur infinie, pour laquelle la consolation est une bassesse et le désespoir un devoir** »* (Goethe, *Affinités électives*, éd. numérique BEQ, p. 263, d'après Éditions Rencontre, Lausanne, 1968 ; notre soulignement.)

Telle est l'unité des trois numéros de la revue *Les cahiers «Psychanodia»* (désormais abrégés *LC“P”*)¹, ciblant tous les trois, complémentirement, les techniques fondamentalement criminelles et essentiellement assassines du totalitarisme, quelle que soit sa détermination ethnique et sa forme étatique, voire idéologique immédiate – paradoxe de son “internationalisme” – que l'éditorial du N° 2 aurait presque sans changement pu servir aussi au N° 3 de la revue si, précisément, ce dernier n'avait ajouté à la dénonciation antérieure une dimension nouvelle, incomparablement plus grave, en développant l'assassinat individuel en génocide (ou tentative génocidaire, ce qui est tout comme) et même, comme nous désespérerons de le montrer, ce dernier, à son tour, en ce que nous nous voyons contraints d'appeler, avec un terme forgé pour les besoins de la cause, “*planétaricide*”. Pour dire vrai, cette étape finale du crime d'État, le planétaricide, n'était pas encore *explicitement* abordée dans les analyses du crime d'État collectif (encore simplement génocidaire) incluses dans notre précédent numéro. Car tels sont les cercles de l'enfer qui s'épanouissent jusqu'aux confins du cosmos et, peut-être bien, au-delà.

¹ Respectivement : N° 1, paru en mai 2011, 2e édition en ligne, mars 2021, avec des textes en français, en accès individuel à partir de la page : [Présentation et Sommaire](#), notamment: “[Les sept transgressions de Ioan Petru Culianu. Fractals, destin et herméneutique religieuse](#)” (170 p.); N° 2, mis en ligne avril-mai 2021 : [Trei crime de stat](#) (“Trois crimes d'État”): Mihai Eminescu, Nicolae Labiş, Marin Preda (400 p.), avec, en Annexes, des résumés en français : [Introduction](#) ; [I: Mihai Eminescu](#) ; [II: Nicolae Labiş](#) ; [III: Marin Preda](#); N° 3, mai-juillet 2022, [Totalitarisme et littérature \(I\). Écrits critiques et politiques](#) (1980-2022) (textes en roumain et en français 512 p.), avec accès individuel aux textes en format .pdf à partir de la page de [SOMMAIRE](#). Notons ici que toutes les citations faites à partir de publications en roumain ont été traduites en français par nos soins.

Préambule

Vu donc l'extrême richesse du matériel et le caractère, en quelque sorte colossal, de notre projet, seulement en partie résumatif, nous nous sommes décidés à le scinder en deux numéros distincts.

Dans le numéro présent (N° 4 de la revue), nous avons dû nous résigner à nous référer seulement aux quatre assassinats perpétrés contre des écrivains, dans le sens le plus large du terme – puisque dans le cas de Ioan Petru Culianu, comme plus tôt, dans celui de son mentor, Mircea Eliade, nous avons affaire à un Janus rassemblant et dissociant en même temps la littérature *stricto sensu* avec l'histoire des religions et, en fin de compte, à une région de la pensée à la lisière de la philosophie. De même, en ce qui concerne Mihai Eminescu nous sommes confrontés non seulement au plus grand poète engendré sur terre roumaine mais aussi à un journaliste d'exception qui a payé de sa vie son intransigeance, ainsi que son idéalisme, utopique parfois, sans doute, mais profond et sincère, exprimant précisément cette foi gœthéenne dans « *la possibilité d'une douleur infinie, pour laquelle la consolation est une bassesse et le désespoir un devoir* ».

Ce n'est, donc, que dans un prochain numéro (probablement le N° 5 de la revue *Les cahiers «Psychanodia»*, bien que ce comput est loin d'être certain, si l'on prend en compte la multiplicité de nos projets) que nous allons traiter, en l'amplifiant jusqu'à un examen des risques ô combien réels du planétaricide, la dimension collective, respectivement génocidaire du crime d'État – ce qui va nous amener, inévitablement, à une étude du totalitarisme en général, de ce fonctionnement vide du pouvoir, dépourvu de véritable structure mais doué jusqu'à l'horreur d'une vocation, voire d'une dynamique déstructurante, et, de ce fait, vrai seulement par l'extermination et le meurtre – et qui, pourtant, trouve dans la littérature un complément paradoxal, qu'il réprime et dont il ne peut curieusement se passer. Faut-il y voir, sur un plan plus vaste, quelque chose d'analogue à cette *compensation aléthéique* dont nous avons parlé dans les numéros précédents et que nous retrouverons plus loin, cette propension des pires actants du crime, individus ou régimes, à *avouer* même lorsqu'ils pensent occulter au mieux leurs méfaits², ce besoin de conscience qui semble hanter les tréfonds les plus obscurs de l'inconscient même ? Qui sait ? Peut-être !

² C'est ce qui se passe avec Mime, dans le *Siegfried* wagnerien, le nain qui dévoile involontairement sa pensée, précisément lorsqu'il pense occulter le plus ses projets assassins.

I. P. Couliano

Ce jeu des cercles infernaux peut se mesurer à partir du premier numéro de notre revue, séparé de l'actuel par plus de 12 ans, numéro axé sur l'analyse approfondie d'un crime unique, en quelque sorte exemplaire, tant par la complexité des implications que par le recours à la méthode – à la double méthode, à vrai dire, de l'occultation déictique et du dévoilement obnubilant : assassinat politique aux relents satanistes, visant surtout l'abaissement, l'avilissement de la victime³, le professeur Ioan Petru Culiano, le premier universitaire exécuté par une police politique (à peine post-communiste d'un pays actuellement otanien!) sur le sol des États-Unis, vu le cadre même du crime (les toilettes du III^e étage de la Divinity School de Chicago, institution où le professeur enseignait depuis quelques années), et l'“herméneutique” du meurtre – “herméneutique” fournie, avec l'éclat de la plus pure abjection, par le président roumain de l'époque, Ion Iliescu, lors d'une conférence de presse télévisée et radiodiffusée, donnée le 7 juin 1991 (environ deux semaines après l'assassinat)⁴.

³ « A murder site is a text, and Culianu's colleague Anthony Yu analyzed the bathroom locale of his close friend's murder. “It was ritually significant. It conveys symbolic and physical humiliation, stain, impurity, a most profane site to end a life... In fact, I've often wondered if it was a cult killing” » (cf. Ted Anton, *Eros, magic and the murder of Professor Culianu*, Northwestern University Press, Evanston, 1996, p. 250 : désormais abrégé EMMPC). À cela il faut ajouter la remarque du poète et essayiste Andrei Codrescu: « Such disinformation was a “trademark of Securitate”, according to Andrei Codrescu. The humiliating manner of the murder, and the choice of a lesser known figure whose disappearance would confuse and demoralize opponents, was another trademark. Culianu's harassment, combined with the disinformation after the crime, at the very least merited government response » (Ted Anton, *ibid.*, p. 276).

⁴ Qui avait eu lieu le 21 mai 1991, par une étrange coïncidence, le même jour où, en Inde, était assassiné Rajiv Gandhi. La date, d'ailleurs, était tout sauf indifférente. En effet, si comme le professeur Anthony Yu l'avait bien compris, l'assassinat de Culianu se laissait lire comme un meurtre rituel, au “texte de l'espace” il fallait ajouter, encore, d'une façon bien plus atroce, le “texte du temps”: le 21 mai, le jour du meurtre de I.P. Culianu coïncidait avec le jour de la fête de sa mère: «The date of the crime was ritually significant: May 21 in the Orthodox Church is Saint Helen's and Constantine's Day, Culianu's mother's name day. The name day in Orthodoxy commemorates a person's baptism into the sacred realm. During Ioan's years of exile, his mail was routinely delayed and opened, but for nineteen years the card he had sent his mother on her name day always arrived promptly and unopened» (cf. EMMPC, p. 251; v. aussi nos “Transgressions...”, § 2.1.3.2.1).

Crimes d'État en Roumanie

En effet, Ion Iliescu affirmait, avec les agrammatismes, les mensonges et la langue de bois de rigueur en pareilles circonstances, surtout chez un leader communiste, voire post-communiste roumain :

*« On fait de nombreuses spéculations au sujet des réserves manifestées par les États-Unis ainsi que par d'autres pays occidentaux à notre égard... Quelles que soient les difficultés auxquelles nous nous voyons confrontés durant certaines périodes de notre histoire, nous nous dirigeons, de façon irréversible, vers la démocratie, parce que telle est la volonté du peuple roumain, telle est son option et non pour faire plaisir à d'autres. Mais, à ce sujet, s'avèrent significatives les réflexions d'un haut dignitaire américain (sic! ?), qui a été interrogé au sujet de ces choses (?), qui en se référant aux soi-disant "services" rendus à la Roumanie par certains de ses citoyens qui dénigrent le pays au-dehors, disait que de tous les cas de paranoïa qu'il connaissait, la variante roumaine lui semblait la plus grave. Et, entre autres, il se référait aussi au cas de Culianu, le professeur tué à Chicago, ancien collaborateur de Mircea Eliade, au sujet duquel il a dit qu'il était un exemple d'un tel comportement de certains cercles roumains à l'étranger, inclusivement les déclarations de l'ex-général Pacepa qu'il voyait la main de la Securitate dans sa mise à mort ».*⁵

Mais est-ce que c'était suffisant ? Il paraît que non, puisque le 13 juin de la même année, une semaine à peine après la conférence de presse présidentielle, on passait à la radio (sur la chaîne 1 de Radio Bucarest, au cours de l'émission "24 heures") une correspondance de Mircea Podină concernant l'enquête. Il est difficile d'imaginer un spécimen plus complet d'amalgame entre la contamination typologique des "textes" ("propositionnel", "virtuel", "réel") et la "perversion" des fonctions sémiotiques, caractéristique pour cette technique de la multiplication des variantes qui, tout en déstructurant la lecture de surface du texte de l'assassinat (par le brouillage des pistes) et en renforçant le message sous-jacent, sélectionne les lecteurs eux-mêmes (cibles virtuelles du texte réel du crime).

⁵ Pour plus de détails v. notre article "Les sept transgressions de Ioan Petru Culianu. Fractals, destin et herméneutique religieuse", dans *Les cahiers «Psychanodia»*, N° 1, Mai 2011, n. 120. Comme mentionné (note 1), les textes cités à partir de sources en roumain sont donnés dans notre traduction.

I. P. Couliano

En effet, en mentionnant des soi-disant “sources de l’émigration roumaine” – car d’une véritable citation il ne peut être question, du fait du caractère nébuleux et invérifiable de la “référence” – ou en faisant appel, tout simplement, à “l’on dit”, Mircea Podină énumère principalement trois causes de l’assassinat :

1. Des recherches que le professeur Culianu aurait entreprises au sujet d’une série d’organisations secrètes des légionnaires des États-Unis, parmi lesquelles celle qui s’intitule “Les Fils d’Avram Iancu”, entraînant de la sorte la réaction violente des organisations respectives ;
2. Le rôle que le professeur Culianu aurait joué dans l’organisation de la visite du roi Michel à l’Université de Chicago, en avançant l’idée que le rapprochement entre le professeur et l’ancien souverain et sa famille aurait pu déranger des milieux politiques, par ailleurs non précisés ; enfin,
3. En invoquant “le dernier numéro” du “journal *Lumea Liberă Românească* éditée à New York” (désormais abrégé *LLR*), numéro abandonné au même vague référentiel que ses autres sources, le correspondant nous révèle, chose connue de tout le monde, “que le professeur Culianu était fiancé à Mlle Hillary Wiesner (...) qu’il devait épouser en août”. On se demande quel rapport aurait pu entretenir ce mariage avec le texte d’un crime particulièrement odieux, texte que le professeur Anthony Yu avait interprété dans le sens d’un crime rituel. Jalousie ? Que nenni ! Car : “*À cause de ce mariage, le professeur a consenti à passer au judaïsme, ce qui, apprécie la publication précitée, aurait pu signifier pour l’assassin un parricide moral post-mortem à l’encontre du père spirituel (...) Mircea Eliade*” !

On entre, avec cela, dans la galaxie du plus pur antisémitisme, aggravé par cette formule ignoble et absurde entre toutes de “parricide moral post-mortem à l’encontre du père spirituel Mircea Eliade”. Sinon, il va sans dire qu’on a là affaire à une “hypothèse” fondée sur une autre et réduite, de ce fait, quasiment à néant, vu le caractère invérifiable de la conversion de Culianu au judaïsme. Vraisemblablement, il s’agit, plutôt, d’une opération d’intoxication mise en œuvre par les “sémioticiens du crime” qui semblent avoir misé sur le substrat antisémite et sur la désinformation probable de bon nombre des lecteurs éventuels du “texte” de l’assassinat. En fait, l’intoxication consiste ici non seulement dans le contenu de l’information, à la limite,

Crimes d'État en Roumanie

calomnieuse, mais aussi dans son “cadre de crédibilité” ou, si l’on veut, dans sa source, puisque l’attribution par M. Podină au LLR de l’idée que la conversion au judaïsme de Culianu « *aurait pu signifier pour l’assassin (?) un parricide moral post-mortem à l’encontre du père spirituel (...) Mircea Eliade* » est, tout simplement, fausse⁶.

On retrouve, ainsi, une astuce constante chez les sémioticiens du crime, à savoir celle de s’abriter derrière des sources fictives (ou, plus ou moins habilement, falsifiées) citées d’autant plus scrupuleusement que choisies dans le “camp de crédibilité” de la victime, en l’occurrence Ioan Petru Culianu («le haut dignitaire américain» fictif, le rapport falsifié de la police chicagoyenne – v. LC“P”, n° 1, mai 2011, n. 122 – et la fausse appréciation attribuée au LLR, revue à laquelle avait collaboré Culianu⁷, en sont les exemples les plus frappants)⁸.

Détail supplémentaire, insidieux jusqu’aux confins de l’abject, juxtaposé par le correspondant, comme par hasard, à l’information, visiblement scandaleuse selon la logique envisagée (tant de l’émetteur que des récepteurs ciblés), concernant le passage au judaïsme de I. P. Culianu :

« Après l’assassinat, [Hillary Wiesner] a pris de l’appartement de M. Culianu trois sacs dont on ignore le contenu. En même temps, elle est la bénéficiaire d’une police d’assurance vie du

⁶ Cf. Dragomir Costineanu, “Les mystères de la mort de I.P. Culianu”, *Lupta/le Combat*, n° 211/7 octobre, 1993 (en roumain).

⁷ Il s’agit de la rubrique *Scotophilia* à travers laquelle Culianu avait exercé, pendant plus de 11 mois (entre le 6 janvier et le 22 décembre 1990) un “voyeurisme” politico-culturel, fort dérangeant pour certains milieux politiques post-communistes ainsi que, surtout, pour la plus bête de toutes les “intelligences” de la planète, la Securitate. Le lecteur roumanophone pourra avoir accès à la prose politique de Culianu en lisant *Păcatul împotriva spiritului* (“Le péché contre l’esprit”), éditions Nemira, 1999.

⁸ L’obsession des “sémioticiens du crime” de contrôler non seulement le signe émis mais surtout son code de lecture, voire sa trajectoire interprétative, ainsi que, plus communément dans un sens, la trajectoire de l’enquête, transparaît de l’impertinente offre de collaboration faite au FBI par Virgil Măgureanu, le directeur de l’époque du Service Roumain d’Information (SRI), offre qui cachait mal, sous l’ironie et même l’arrogance de surface, l’inquiétude de profondeur (v. notre “Masca și mesajul. Bilanțul unei morți anunțate” / “Le masque et le message. Le bilan d’une mort annoncée” dans *Écrits critiques et politiques*, 1980-2022, *Les Cahiers «Psychanodia»*, n° 3, Mai-Juin, 2022, p. 86).

I. P. Couliano

professeur, évaluée à 150 000 \$. Elle avait un compte commun avec lui en valeur de 90 000 \$ »⁹.

On a là affaire à une technique jouant sur la désinformation, voire carrément l'ignorance du public visé, combinant le vague insinuant, limite calomnieux, des références – car toutes ces manœuvres serpentines existent par le *ton* – quand il ne s'agit carrément d'une téméraire falsification (v. *supra*), avec les préjugés supposés du lecteur auxquels on fait appel d'un air entendu, air qui gomme, en quelque sorte, les éventuels doutes, parfaitement légitimes par ailleurs concernant la fiabilité des sources. Résulte de tout cela un halo de bassesse partagée qui approfondit le "crime" religieux (éventuel, car jamais vérifiable) par une implication crapuleuse confortant le cliché antisémite.

Bien que, finalement, on comprend mal, ou plutôt on ne comprend pas du tout, comment tout cet ensemble étiologique marche ensemble. Veut-on dire par là que Hillary Wiesner, la fiancée de Culianu, aurait été personnellement impliquée dans l'assassinat ? Aussi absurde qu'elle puisse paraître, il faut dire que l'idée a bien été véhiculée un moment. En tout cas, au moment des faits H. Wiesner se trouvait en Angleterre, à Cambridge si mon souvenir est bon ! Veut-on revenir par un autre biais à la première thèse, celle concernant les recherches soi-disant entreprises par le professeur Culianu « *au sujet d'une série d'organisations secrètes des légionnaires des États-Unis, parmi lesquelles celle qui s'intitule Les Fils d'Avram Iancu, entraînant de la sorte la réaction violente des organisations respectives* » ? Cela aurait, du moins en apparence, l'air un peu plus cohérent. Le problème est que "Les Fils..." en question, comme les autres, ne sont que des masques de la Securitate, créés par celle-ci précisément pour mieux camoufler ses opérations criminelles (v. "Les sept transgressions de I.P.C.", dans *LC"P*, n° 1, n. 86).

Quant aux prétendues recherches entreprises par Culianu au sujet de ces fameuses "organisations secrètes de légionnaires", les choses sont un peu plus compliquées et pour les éclaircir plus commodément nous nous permettons de citer un passage de nos "Transgressions...", au § 2.2.3.3.

⁹ V. *LC"P* n° 1, n. 125.3.

Crimes d'État en Roumanie

« En Juin 1990, suite à un article publié dans l'hebdomadaire italien *Panorama*¹⁰, Culianu devint la cible de menaces et d'attaques aussi bien téléphoniques qu'écrites¹¹. Le 13 Juin de la même année le président de la Roumanie, Ion Iliescu, déclenchait la 3^e et certainement la plus sanglante "minériade" et dix jours plus tard, en réponse aux atrocités commises par les mineurs (sinon par les agents de la Securitate déguisés en "gueules noires" pour les besoins de la cause) Culianu initiait, à son tour, le "sériel journalistique" *Scoptophilia*. Ce fut le signal d'une remarquable intensification de la "sémiotique de la menace" à laquelle l'avaient déjà exposé ses prises de position antérieures. Les "correspondants", d'ailleurs, n'étaient pas, comme on aurait pu s'y attendre et comme c'était arrivé dans le cas d'autres opposants visés par la Securitate, des "instituteurs" indignés ou des "bons citoyens" en colère, mais deux organisations politico-terroristes : *Vatra Românească* (l'Âtre Roumain) et *Fiii lui Avram Iancu* (les Fils d'Avram Iancu)¹². Sans doute, même s'il

¹⁰ I.P. Culianu, *La realta? Sono due*, *Panorama*, le 3 juin, 1990, p. 107 (cf. *ibid.* n. 83).

¹¹ Cf. *EMMPC*, p. 194. v. aussi dans *Ascension et hypostases initiatiques de l'âme. Mystique et eschatologie à travers les traditions religieuses*, Phōs, 2006, G. CASADIO "Ioan Petru Couliano et la contradiction", pp. 33-34. On appliquait ainsi de la manière la plus stricte le schéma décrit plus haut, cf. § 2.2.3.1 ainsi que n. 75 (cf. *ibid.* n. 84).

¹² Pour *Vatra Românească* v. *supra* § 2.2.3.2. Quant aux "Fils...", il s'agit, effectivement, d'une organisation terroriste d'avant la "révolution" roumaine, créée par la Securitate, dont le but était l'intimidation, voire parfois la suppression des opposants de l'Exil roumain. « *Securitate often invented fascist groups to threaten exiles, and German journalist Richard Wagner traced "the Sons of Avram Iancu" directly to it* » : *EMMPC*, p. 206.

D'ailleurs, "les Fils d'Avram Iancu" n'était ni la seule, ni même la plus ancienne organisation terroriste fascisante créée par la Securitate à l'encontre de l'émigration roumaine et, notamment, à l'encontre de Radio Free Europe : « *Plusieurs lettres de menaces lui furent également envoyé (à Émile Georgescu, journaliste à RFE n.n.), l'avertissant qu'il serait tué et sa maison incendiée s'il poursuivait ses activités au service de ses "patrons juifs". Ces lettres semblaient émaner d'une aile terroriste de l'organisation fasciste en exil, la Garde de Fer, et étaient signées "Groupe V". Bien entendu, le Groupe V avait été inventé de toutes pièces par le DIE (Département des Informations Externes n.n.). Pour le rendre plus crédible, des lettres similaires furent envoyées à d'autres roumains vivant à l'Ouest : Noël Bernard, ancien responsable du Département roumain de Radio Free Europe, très populaire en Roumanie grâce à sa critique acerbe du régime, Paul Goma et Virgil Tănase, deux dissidents très actifs*

I. P. Couliano

s'avère, maintenant, presque impossible de connaître le contenu exact de ces lettres¹³, on peut reconstituer, du moins en partie, leur teneur d'après certaines déclarations, particulièrement agressives, des autorités roumaines de l'époque et en fonction de quelques articles de Scotothilia – notamment "Patriote ?" – qui semblent contenir les répliques à peine codées de Culianu ».

Cela peut paraître curieux que nous ayons choisi de placer en dernière position la deuxième "hypothèse" de Mircea Podină. À vrai dire, la raison en est fort simple puisque à la différence des deux autres, simples insinuations et commérages à teneur antisémite, qui, dans le meilleur

installés en France, l'ancien roi Michel de Roumanie, exilé en Suisse, et le célèbre écrivain Eugène Ionesco, membre de l'Académie française. Une opération de chantage fut également tentée, visant à forcer Georgescu à démissionner "volontairement" de son poste en échange d'un visa de sortie pour sa vieille mère, qui vivait encore à Bucarest (...) Bucarest n'a jamais réussi à compromettre Emil Georgescu, qui a continué à diffuser ses féroces critiques de Ceaușescu. Le matin du 28 juillet 1981, Georgescu fut frappé de vingt-deux coups de couteau par deux trafiquants français alors qu'il quittait son domicile munichois. Le rapport annuel du ministère de l'Intérieur allemand présentant les actions les plus importantes du Bundesamt für Verfassungsschutz publié en 1983 précise : "La victime a pu être sauvée grâce à l'arrivée rapide des secours. Les malfaiteurs ont été arrêtés et condamnés à plusieurs années de prison. Ils ont obstinément refusé de révéler l'identité de ceux qui avaient commandité le meurtre. Après cette tentative malheureuse, il semble que d'autres agents de Roumanie aient été chargés de liquider l'émigré roumain une fois pour toutes"» (Pacepa, Horizons rouges..., p. 126).

Le parallélisme des deux cas – d'Émile Georgescu et de Culianu – tant sur le plan "sémiotique" que méthodologique est tellement évident qu'il devient quasiment inutile qu'on s'y attarde encore ; v. pourtant *infra* nn. 13-14. En effet, non seulement le scénario des lettres de menace envoyées par une organisation fascisante créée pour les besoins de la cause par la Securitate, suivies d'une tentative d'assassinat – manquée temporairement dans un cas, réussie d'emblée dans l'autre – concordent, mais l'on retrouve, en plus, le même halo d'excitation antisémite autour de la victime potentielle. À vrai dire, seule l'arme du crime diffère ! (cf. notre article *Les sept transgressions...*, *ibid.* n. 86).

¹³ La plupart détruites par Culianu lui-même qui, soit mépris, surtout au début, soit anxiété (progressivement), a constamment refusé de mettre au courant la police des menaces dont il faisait l'objet, et cela malgré les conseils réitérés de ses amis. La meilleure définition de cette attitude, pour le moins ambivalente, appartient, d'ailleurs, à la fiancée de Culianu, Mlle Hillary Wiesner : « Il avait la logique du magicien. Il pensait : "Si je déchire et détruis rituellement ces papiers, les circonstances qui guettent derrière eux vont être neutralisées" » : EMMPC, p. 206.

Crimes d'État en Roumanie

des cas, déforment des faits jusqu'à un certain point véritable¹⁴, celle-ci renferme un noyau tragiquement véridique. En effet, il y a des éléments concrets prouvant que le rôle joué par le professeur Culianu dans l'organisation de la visite du roi Michel à l'Université de Chicago avait bien dérangé certains milieux politiques, même si le correspondant de Radio Bucarest se garde bien de dire qu'il s'agissait du gouvernement post-communiste roumain, présidé par nul autre que Ion Iliescu, le commanditaire plus que probable de l'assassinat – surtout si l'on tient compte de sa fort agressive conférence de presse du 7 juin 1991¹⁵ – qui craignait d'ailleurs comme la peste le renforcement politique du roi, expulsé par son ordre par deux fois déjà, évidemment après 1989, alors qu'Iliescu lui-même tirait sa "légitimité" de falsifications électorales et d'un ensemble de techniques, limite génocidaires, combinant les "minériades" et les attaques terroristes¹⁶.

¹⁴ V. supra nn. 8-9. Dans son ouvrage cité ci-dessus Ted Anton précise : « *When they (I.P.C. et H.W., la remarque m'appartient) came back to Boston he found more letters forwarded by Lumea Liberă. He called his friend Dorin Tudoran. "The letters were similar to those I received," Tudoran said, from a group claiming to be the Sons of Avram Iancu. "Hatchets, large knives, and dripping blood decorated the page, which promised: "Our arms will hit those who accept wages to profane their nation, and we will put them to sleep in disgrace forever."* » (EMMPC, p. 206). Donc des haches, des couteaux et des gouttes de sang associés à une rhétorique de la trahison de la patrie... Voilà pour les "recherches" de Ioan Petru Culianu concernant cette « série d'organisations secrètes des légionnaires des États-Unis, parmi lesquelles celle qui s'intitule "Les Fils d'Avram Iancu" ».

Quant à Avram Iancu lui-même, duquel se revendiquent ces bâtards criminels, il s'agit d'un formidable révolutionnaire, avocat de formation, organisateur et chef de la révolution de 1848 en Transylvanie, de loin la plus énergique et la plus efficace des trois révolutions roumaines de l'époque, vu qu'elle a duré jusqu'en 1849, malgré le fait que Kossuth avait refusé l'alliance avec les révolutionnaires roumains. Finalement, ç'a été un "mensonge impérial", celui du très jeune François-Joseph – mensonge qui faisait suite à un autre, du même genre, celui du "despote éclairé" Joseph II (en 1784) conté à un autre révolutionnaire roumain, Horea – qui a permis l'étouffement de la révolution. Horea, lui, a été roué ; sans subir de supplice, Avram Iancu est devenu, tout simplement, fou. Visiblement, rouer les gens était passé de mode.

¹⁵ V. supra nn. 4-5 et texte afférent.

¹⁶ Cette histoire des "terroristes", la plupart du temps des *snipers* qui frappaient et disparaissaient comme venus de nulle part, a longtemps obsédé les médias roumains, jusqu'à ce qu'une émission sur "Arte" ait fini par apporter des lumières complètement inattendues sur le sujet, impliquant, curieusement, plusieurs services secrets étrangers, occidentaux ou (encore) soviétiques. Or, si la présence des derniers n'avait en soi rien de surprenant, les "aveux", parfois frappants de franchise froide des premiers (faut-il dans ce cas aussi parler de "compensation aléthéique" ?) avaient de quoi étonner.

I. P. Couliano

De quoi s'agit-il ? Voyons de plus près quelques faits. Le 2 avril, au cours d'un déjeuner, Culianu avoua à Frances Gamwell, l'épouse de l'ancien doyen de la *Divinity School*, Chris Gamwell, qu'il était poursuivi. Onze jours plus tard, dans la nuit du samedi, 13 avril, alors qu'il participait à une collecte de fonds en faveur du roi Michel de Roumanie, en visite à l'Université de Chicago, Culianu se fit presque agresser par un inconnu. L'étrange événement se passa dans le hall du Drake Hotel de Chicago – comme il allait le raconter à son ami, le Professeur Moshe Idel de l'Université Hébraïque de Jérusalem – un endroit plutôt bizarre, pullulant de figures suspectes. L'individu, dont le pardessus faisait une bosse, en recouvrant à peine quelque chose qui ressemblait fort à une arme, cachée, selon toute vraisemblance, dans la poche intérieure de son veston, le poussa contre le mur, tout en proférant des menaces de mort. « *Il m'a dit que si j'allais soutenir le roi, ils me tueraient* » (n.s.) (cf. *EMMPC*, pp. 232-233, v. aussi "Transgressions...", n. 105).

Le sens de la manœuvre se dévoile à l'occasion de deux points supplémentaires dans les « scénarios » avancés par Mircea Podină, appelons les 4 et 5, bien qu'il s'agisse, en réalité, d'un passage plutôt homogène que nous allons donner ci-dessous :

« 4. Ajoutons encore que les recherches sont, en vérité, considérablement gênées par des rumeurs et des accusations sans fondement, fait qui a déterminé le FBI à entraîner aussi dans les efforts de solutionner le cas un agent parlant le roumain.

5. Enfin, la conclusion qui s'impose à ce stade des recherches, conclusion qui a été confirmée catégoriquement par le département de la Police de Chicago, est qu'il ne peut pas être question d'une quelconque implication des services secrets roumains dans ce malheureux cas » (apud D. Costineanu *ibid.*).

À partir de cela tout devient parfaitement clair, d'une clarté pour ainsi dire cristalline. Les "rumeurs et les accusations sans fondement" qui avaient "en vérité, considérablement gêné" l'enquête, déterminant le FBI « à entraîner aussi dans les efforts de solutionner le cas un agent parlant le roumain » sont, bien entendu, les rumeurs et les accusations visant l'innocente Securitate, opprimée et persécutée comme toujours

Quant au rôle joué par la falsification informatique dans le processus électoral roumain, voir notre article *Qui-pro-quo* dans *LC"P"* n° 3 (en roumain).

Crimes d'État en Roumanie

par un exil roumain friand d'absurdes ragots (même s'il faut considérer la conférence de presse du président Iliescu comme une regrettable boulette). Évidemment, « *la conclusion qui s'impose à ce stade des recherches, conclusion qui a été confirmée catégoriquement par le département de la Police de Chicago, est qu'il ne peut pas être question d'une quelconque implication des services secrets roumains dans ce malheureux cas* ».

« *D'où provient cette insistance obsessionnelle de disculper la Securitate?* » s'interroge, à juste titre, dans son article suscité, Dragomir Costineanu.

Peut-être la meilleure réponse à cette question est fournie par un autre texte, plus précisément un article publié le 28 février 1992 dans ce qu'on pourrait appeler sans hésitation l'officieux de la Securitate, le journal d'extrême extrême-droite *România Mare* (La Grande Roumanie), journal dégénéré et dirigé ou plutôt *führerisé* par le cousin politique de Vladimir Jirinovski, double roumain aggravé de Jean Marie Le Pen, figure mussolinienne certainement plus agressive, du moins sur le plan rhétorique, qu'Emmanuel Macron : Corneliu Vadim Tudor, l'inspirateur de Nicolas Sarkozy – les deux avaient sympathisé à l'occasion d'une visite du président français de l'époque en Roumanie, qui lui avait emprunté, en l'adaptant, la fameuse formule des *Kärcher*¹⁷.

¹⁷ Avec cette petite différence que si M. Sarkozy envisageait utiliser les nettoyeurs en question exclusivement contre ce qu'il appelait fort délicatement la “racaille” dont il comptait débarrasser les Français, bien plus radical, C.V.T. menaçait de gouverner, en cas d'arrivée au pouvoir, “à la mitrailleuse”. Kärcher, mitrailleuse – le contraste demeure, quand-même, saisissant (démocratie oblige...). Démocratie oblige mais aussi progresse, si l'on daigne se rappeler le traitement des “gilets jaunes”, mutilés, défigurés et, dans de fort rares cas (à nouveau, cette précieuse contrainte démocratique) carrément tués par... par qui en fin de compte ?!! “Un seul c'est trop !” s'était exclamé le cardinal Lustiger à propos du meurtre d'État de Malik Oussekine. Les progrès, mais les progrès qu'a accompli la démocratie depuis ! Faut-il souligner encore à quel point, en délicieuse macronie, une vitrine vaut plus qu'un visage, une boutique plus qu'une vie humaine... D'ailleurs, toujours à la télé où décidément l'on parle beaucoup trop, un de nos grands patrons français avait comparé M. Macron à Napoléon Bonaparte (ce qui représente une nette régression par rapport à “Jupiter” !). Or, en comptant quand-même le génie en plus, ce n'est pas exactement par esprit démocratique qu'avait brillé celui qui était accusé d'avoir gouverné par les canons de Saint-Roch...

I. P. Couliano

L'article était paru sous le titre, déjà suggestif par son ineptie criminelle, de « Crima lez-Eminescu » ("Le crime lèse-Eminescu")¹⁸. Cette infamie, car c'en est précisément une, représente d'ailleurs la plus conséquente et, certainement, la plus désespérée tentative de la Securitate de salir la mémoire de Ioan Petru Culianu et en même temps, de récupérer une sémiotique du crime que ses organisateurs sentaient trop bien leur glisser d'entre les mains¹⁹. Car, après tout, tout est bataille d'image dans la version actuelle de ce bas monde, qu'il s'agisse d'assassinats ou de guerres, peut-être de guerres plus encore. Tant les bombardements de la propagande et de l'info-propagande sont simultanés, même si pas tout à fait concomitants, de la propagande des bombes. Oh ! je n'en doute pas, on finira par contempler l'Apocalypse à la télé jusqu'à la dernière seconde !... Pour passer ensuite au grand show eschatologique, quelle qu'en soit la forme...

Si auparavant nous avons eu affaire à des techniques de désinformation et d'intoxication, somme toute, plutôt communes, bien que plus choquantes par la gravité de l'implication des plus hautes autorités roumaines, voire du président même de la Roumanie, M. Ion Iliescu, dans la défense de l'"honneur" nul d'une police politique depuis longtemps compromise, que par la tentative en elle-même²⁰; et si par sa correspondance radiophonique, M. Podină parvenait bien plus à

¹⁸ Ineptie sans doute criminelle car, comme nous l'avons détaillé dans "[Trei crime de stat](#)" (*Trois crimes d'État*), Les Cahiers «Psychanodia» N° 2 / Avril-Mai 2021, pp. 25-114), Mihai Eminescu, indubitablement le plus grand poète des Roumains, figure astrale de rebelle romantique, avait été, en son temps, *aussi* assassiné par la forme monarchique de ce qu'allait devenir le totalitarisme moderne roumain, forme monarchique du totalitarisme, soit dit en passant, particulièrement et péniblement persistante (résumé en français : [Annexe I. MIHAI EMINESCU](#)). Point merveilleusement intéressant, des services prétendument secrets parfaitement athées et boulimiques d'assassinats ciblant et criblant des poètes et écrivains en général sont devenus après 1989 particulièrement friands de sacralité en matière de meurtres. En effet, en plus de l'invocation quasi-religieuse de Mihai Eminescu, figure de plus en plus cultuelle en Roumanie, rappelons cette autre "justification" para-juridique du crime, mais ô combien débordante de pitié : « À cause de ce mariage, (avec la juive Hilary Wiesner, n.n.) le professeur a consenti à passer au judaïsme, ce qui, apprécie la publication précitée, aurait pu signifier pour l'assassin un parricide moral post-mortem à l'encontre du père spirituel (...) Mircea Eliade »! On se demande pourquoi ?

¹⁹ V. *supra* n. 8.

²⁰ Car la politique de chaos ne doit-elle pas défendre avec la dernière énergie les forces de l'ordre qui la rendent possible ?

Crimes d'État en Roumanie

confirmer de forts légitimes soupçons que de laver l'image à jamais salie de la plus bête "intelligence" de la planète, pour reprendre le titre d'un des articles de Culianu²¹, dans ce qui suit nous nous verrons confrontés à une forme particulièrement abjecte de "revendication criminelle", à vrai dire la plus ignoble et la plus indigne jamais gribouillée depuis que l'écriture existe.

En effet, la dégénérescence sémiotique, d'ailleurs inévitable, du "texte du crime", combinée à la perte progressive du contrôle médiatique de la fort ténébreuse affaire, ont déterminé la Securitate à passer d'un discours, sinon dépourvu d'agressivité, en tout cas essayant de respecter, plus ou moins, les conventions d'un processus de communication déjà à la limite du supportable (construit d'affirmations fondées sur des sources fictives, il est vrai, mais citées, en tout cas, avec scrupule, et de déclarations carrément calomnieuses, inventées de toutes pièces, sans doute, mais s'efforçant, encore, de conserver le cadre vide d'une polémique politique seulement ignare, ridicule et grotesque), à une apologie extatique du crime et de la langue de bois néo-communiste pure et dure, à un délire nationaliste thanato-scatologique dans le sens littéral du terme.

Publiée le 28 février 1992 dans l'"officieux" de la Securitate, le journal d'extrême extrême-droite *România Mare* (La Grande Roumanie), comme nous l'avons déjà dit plus haut (pour mieux apercevoir la "tonalité" de la revue, voire de l'article en question v. aussi *infra*) sous le titre, déjà suggestif par son ineptie – "Crima lez-Eminescu" (Le crime lèse-Eminescu)²² – cette infamie, car c'en est précisément une,

²¹ "Cea mai proastă inteligență" ("La plus bête intelligence"), article en deux parties, publié successivement dans *Lumea liberă românească*, n° 94, 21 juillet 1990 et n° 96, 28 juillet 1990, repris dans *Păcatul împotriva spiritului* ("Le péché contre l'esprit"), éditions Nemira, 1999, pp. 99-104. Pour mieux saisir l'esprit du texte, nous nous permettons de donner une petite citation, assez éclairante : «L'une des innombrables – mais non des moins importantes – raisons pour laquelle la Roumanie aspire à un lieu unique dans le monde est son service d'intelligence. Car on peut affirmer sans hésiter : la Roumanie se trouve à la première place en ce qui concerne la bêtise de son Intelligence» (*art.cit.* p. 99). Faut-il encore s'étonner qu'après s'être fait si durement insulter, l'"intelligence" en question ait voulu prendre, intellectuellement parlant, sa revanche par une balle ?!

²² Pour le lecteur moins familiarisé, il s'agit de Mihai Eminescu, hélas, encore et toujours le plus grand poète roumain, défini même, à tort ou à raison, comme le "poète national" des Roumains, bien que dans ma lecture personnelle il s'agit plutôt du plus métaphysicien des poètes romantiques et de la conscience la plus tranchante non seulement de son époque, que d'autres choses, ces "autres choses" étant, bien entendu,

I. P. Couliano

représente la plus conséquente et, certainement, la plus désespérée tentative de la Securitate de salir – non! maintenant, trente ans après, nous pouvons le dire, hagiographie oblige, de *profaner* – la mémoire de Ioan Petru Culianu.

En fait, on retrouve, avec le texte de cet article, la structure volontairement profanatrice du “texte de l’assassinat”, déjà défini comme un possible “crime rituel”, porteur d’une souillure à la fois symbolique et physique de la victime. Très simplement, il s’agit d’un transfère, celui de la scatologie ritualisée de l’acte à la scatologie pseudo-judiciaire de la parole. Pseudo-judiciaire car fantasmant un code inexistant, grossièrement inspiré d’après l’ancien *crimen laesae majestatis* et représentant, en tant que tel, *un inqualifiable acte de sycophantisme anti-culturel*. En fin de compte, plus que d’une transcription langagière, d’une abjection qui, réduite au mutisme de l’acte, conservait, au moins, un certain caractère énigmatique, plus même que d’un décodage et d’une glose du crime, il s’agit, ici, d’un *aveu* et, d’une manière encore plus décisive, *d’une apologie du crime*.

Il est difficile de fournir des spécimens de cette transe de la souillure destinée à donner aux crimes de la Securitate le caractère d’une sorte de “lynchage sacré” au nom de la nation. De cette utilisation d’une “axiologie” patriotico-culturaliste et, bien entendu, religieuse passablement hystérique, d’un nationalisme cloacal ou, encore, d’un “ombilicisme” quelque peu mythomane, constituants d’une sémiotique de la justification du crime, de l’apologie extatique de l’assassinat qui semble documenter le passage d’une idéologie totalitaire néo-communiste ainsi qu’ultra-nationaliste, à une espèce de fondamentalisme fascisant, expression d’une dictature particulièrement revancharde du ressentiment.

Essayons, pourtant, de trancher dans cette charogne de syllabes quelques quartiers purulents d’infamie, en nous efforçant de ne pas vomir (nous précisons que les majuscules comme les minuscules ainsi que les éventuels soulignements sont dans le texte):

«...il est impossible de passer sous silence, *si l’on est roumain, l’abominable crime commis par le pygmée de Chicago (...)*
CONTRE LA CULTURE ROUMAINE (...) Mais le crime le plus affreux du réfugié au mégapolis des gangsters nous est

les idéologies de tous horizons qui, exploitant sa révolte structurelle contre toute forme de système, ont essayé de se l’approprier.

Crimes d'État en Roumanie

divulgué, avec une paradoxale sérénité de complice, par Dorin Tudoran²³ dans une apologie nauséabonde dédiée à cet excrément sur lequel on n'a pas tiré suffisamment d'eau dans le Water Closet légal que le destin semble lui avoir préparé : nous allons citer quelques phrases du panégyrique épreint rédigé par d.t. et qui sont autant d'injures de paranoïaque (on a l'impression d'avoir déjà rencontré ce terme quelque part, on dirait dans la conférence de presse du président Ion Iliescu n.n.) à l'adresse de la Roumanie et de son génie national, l'inégalable Eminescu... Autrement dit, le salaud de Chicago nous reproche le fait qu'Eminescu nous a appris à aimer notre pays comme le don le plus précieux que nous ayons reçu avec la vie. Selon l'opinion fermentée dans le cerveau fécaloïde de Culianu (sic!!!), Eminescu et seulement Eminescu serait coupable du fait que les Roumains souffrent de patriotisme qui serait une "maladie psychique". Par conséquent (...), Culianu rêvait, pour nous guérir du patriotisme, d'une thérapie de choc, tout comme (...) s'en sont guéris depuis longtemps certains transfuges, ainsi que d'autres, non exilés encore qui, par leur présence ici, souillent la terre sur laquelle ils marchent (on reconnaît ici aisément «les citoyens qui dénigrent le pays au-dehors» ainsi que «les cercles roumains à l'étranger», dénoncés par la conférence de presse iliescienne, cf. supra n. 5 et texte afférent). Tous, ils s'estiment les subordonnés privilégiés de ceux qui visent à transformer la Roumanie en une sorte de colonie divisée (là le langage devient carrément poutinien, évidemment avant la lettre n.n.), pour mieux asseoir la mainmise des magnats de la "super-métropole" à laquelle ils se sont vendus ».

²³ Poète et journaliste roumain, à l'époque encore opposant du régime communiste de Ceaușescu et post-communiste de Ion Iliescu mais qui par la suite a souffert une fâcheuse conversion, v. notre article "Schimbarea la față a d-lui Dorin Tudoran" (La conversion de monsieur Dorin Tudoran) dans le numéro 3 de la revue *LC"P* (en roumain).

I. P. Couliano

Avec la suspension de son immunité parlementaire, C.V. Tudor, l’auteur plus que probable de ces inepties²⁴, a été inculpé dans 18 procès différents²⁵.

Les fables imaginées plus tard sur le compte de Culianu, dépouillées de cet acharnement psychopathe et de toute cette scatologie rituelle macabre, propre à la “première vague” de cette pandémie de l’abjection, combinant calomnies et ragots aux injures les plus grotesques, le tout traversé par une indéniable pulsion coprophagique, ont dégringolé au sous-niveau d’un sensationnalisme idiot de roman de gare (pour plus de détails v. nos “Transgressions” dans *LC“P”* n° 1, note 147).

Ce n’est pas par choix personnel que j’ai commencé cette évocation des quatre assassinats d’écrivains – car en plus d’un brillant historien des religions, Culianu était aussi un remarquable prosateur – par le dernier en date. Car cette irruption du totalitarisme par le crime dans une sphère qui, à mon sens, aurait dû lui demeurer absolument inabordable, celle des pneumatophores, pour n’être pas tout à fait la première, s’avérait et la plus brutale et la plus choquante par son incroyable vilénie. Pourtant, il ne s’agissait pas de ma première expérience que je pourrais qualifier comme personnelle et malheureusement traumatisante avec l’assassinat d’un écrivain. Mais plutôt de la première qui, tant par la maturité acquise que par le cadre circonstanciel sensiblement plus flexible – je me trouvais, après tout, en France et non dans la Roumanie à peine post-communiste, bien que, le cas de Culianu le prouvait amplement, même cela ne me mettait pas vraiment à l’abri de certains risques –, m’ouvrait une possibilité plausible de réagir, et de réagir analytiquement. En effet, l’indignation ne vaut pas grand-chose sans un réel mûrissement de la compréhension, autrement dit de la capacité de transformer le simple cri dans élucidation des raisons et des méthodes sous-jacentes, sans quoi les sophismes de la “sémiotique du crime” risquent de vous égarer.

Encore une fois, pour tous les détails concernant les mobiles, l’organisation et les échos de l’assassinat, en plus, bien entendu, des éléments déjà fournis plus haut, je ne peux que renvoyer l’éventuel

²⁴ Bien que le signataire de l’article est un certain Leonard Gavrilu, traducteur en roumain, soit dit en passant, de Freud. Interrogé par M. Ted Anton au sujet de ce texte, Leonard Gavrilu a nié en être l’auteur bien qu’il ait dû, dans des conditions mal éclaircies, prêter son nom à cette ignominie. Pour plus d’éléments v. *LC“P”* n° 1, n. 146.

²⁵ En 2015 ce lamentable personnage qui avait vécu toute sa vie en salaud, est mort, bien bizarrement, en poète !

Crimes d'État en Roumanie

lecteur au premier numéro des *Cahiers «Psychanodia»* (2011) et, sans doute, aussi, à l'ouvrage essentiel de notre ami Ted Anton (*Eros, Magic, and the Murder of Professor Culianu*, Northwestern University Press Evanston, 1996); enfin, le lecteur roumanophone peut consulter avec profit les articles consacrés au sujet tant par moi-même que par mon épouse, Dana Shishmanian, reproduits dans le numéro 3 des *Cahiers «Psychanodia»* (2022).

Marin Preda

Mon premier contact avec la victime d'un "crime d'État", contact que je peux qualifier comme direct, puisque j'ai pu voir son cadavre, exposé dans la Rotonde du Musée de la Littérature Roumaine de Bucarest, avait eu lieu quelques 11 ans plus tôt par rapport à l'assassinat de Ioan Petru Coulianu, on pourrait presque dire jour pour jour, puisqu'il s'agissait d'un autre mois de mai, mai 1980 et non plus 1991 (on dirait qu'il y a quelque chose de fatal, parfois de révolutionnaire mais toujours de violent, dans ce mois maudit).

Un témoignage personnel

J'ai décrit en détail dans le numéro 2 des *Cahiers "Psychanodia"* (*Trei crime de stat*, 2021, au chapitre Marin Preda) cette atmosphère ridicule, sinistre et étrange de carnaval de province, surveillé par des agents de la Securitate prêts à vous cogner dessus au moindre prétexte, même devant le cadavre de Marin Preda, cet autre écrivain assassiné, qui, lui, d'ailleurs, avait été cogné comme dans une forge pour être conduit plus sûrement vers la mort, ou, pour reprendre les paroles de son ami le poète Ion Caraion – encouragé vers le suicide quelques années plus tard, par les soins délicats de la même organisation criminelle – *"dans la nuit du 15 mai 1980, il a été apporté par des inconnus là-bas²⁶, dans un état défiant la description, fin préparé et à trois quarts emballé, pour que dans quelques heures il puisse arriver par ses propres moyens dans l'autre monde"*.

La vue du cadavre de l'écrivain exposé dans la rotonde du Musée de la Littérature Roumaine avant l'enterrement m'a pétrifié. J'y étais présent.

« Au visage blanc, les dents serrées, le regard raidi en direction du catafalque, un jeune homme s'était figé au milieu de la salle mortuaire. Ils lui ont demandé de poursuivre son chemin, ne pas bloquer le passage, il ne semblait pas entendre ce qu'on lui disait. Ils lui ont demandé qui il était, aucune réponse ; ils ont essayé de le bouger, cela semblait impossible. Je lui ai demandé alors s'il tenait absolument à rester là. « Oui ! » Au cimetière, près de la

²⁶ Il s'agit du Palais Mogoșoaia, une des "maisons de création" des écrivains roumains de l'époque.

Crimes d'État en Roumanie

*tombe, je l'ai revu dans le même état hypnotique, restant parmi les tout derniers. »*²⁷

C'était moi, le jeune homme « *aux dents serrées, au regard raidi* », « *figé au milieu* » de la rotonde du Musée de la littérature roumaine, où l'on avait en dernière instance décidé d'exposer le corps – et non à l'Athénée, ou à la Grande Assemblée Nationale, comme il était initialement question. Les organisateurs de la macabre cérémonie des adieux – les mêmes, sans doute, que les organisateurs de l'assassinat qui avait produit ce « corps tel une proie », tant il était visiblement abîmé – veillaient avec sévérité à ce que rien ne déborde ; chaque « visiteur » devait faire le tour de la pièce, et sortir aussitôt. Moi, j'avais réussi à faire le tour deux fois ; non par macabre curiosité mais pour m'assurer que j'avais bien vu ce que j'avais vu. Alors à la troisième rotation, je me suis figé devant le cadavre.

J'étais choqué non pas tellement par le corps – comme rétréci, diminué, enfoncé dans le cercueil trop grand – que par le visage, abondamment maquillé d'une couche épaisse de poudre rose bon marché, tel un masque mortuaire, qui laissait pourtant encore mieux apparaître une tuméfaction d'un diamètre d'environ 3 cm sur la pommette gauche, une autre, au niveau de la lèvre supérieure gauche, qui semblait comme écrasée contre le maxillaire ; enfin, le front semblait aussi, du côté gauche, contusionné. Très abîmé, l'homme avait manifestement été roué de coups violents dont on pouvait supposer les dégâts sur le corps, d'après les traces visibles, en dépit du maquillage, sur le visage.

Étais-je le seul, dans la salle, à remarquer l'horreur de cette mise à mort ? La morosité sourde, le silence pesant – aucun discours de circonstance ! –, une certaine tension palpable dans le public, une nervosité manifeste chez les organisateurs, prouvaient le contraire. Pourtant, personne n'osait le moindre geste de protestation. En m'immobilisant près du cercueil je faisais instinctivement acte de résistance. Et aucune des interventions du « service d'ordre », avec des menaces chuchotées, ne me fit bouger. Alors, le public, par solidarité, se figea aussi : la rotation autour du catafalque s'arrêta. Et pendant de longs moments, de longues minutes, tout le monde a contemplé le visage de l'écrivain, défiguré.

²⁷ Extrait de Radu F. Alexandru, "Remember", dans *Timpul n-a mai avut răbdare: Marin Preda / Le temps n'a plus patienté : M.P.*, éd. Cartea Românească, 1981, pp. 433-434.

Marin Preda

Au cimetière, le public était nombreux, par contre, peu de personnalités : les grosses légumes culturelles brillaient par leur absence, surtout les “résistants par la culture” pour reprendre la formule de Nicolae Manolescu, l’actuel président de l’Union des Écrivains, absent lui-aussi (visiblement, il préférait “résister” à domicile) – et l’hommage prononcé par le président de l’époque de la même Union des écrivains, D. R. Popescu, un mélange de chagrin et de peur, fut minime. Un groupe de personnes inconnues de moi est resté longtemps après, et en me rapprochant d’elles, j’ai entendu une vieille femme à l’aspect paysan dire simplement : « *Preda a été tué parce qu’il a voulu dire la vérité* ». Qui était-elle ? En tout cas, je n’aurais pas su mieux le dire, en pensant à ses romans, et surtout au dernier, *Le plus aimé des terriens*, paru trois mois auparavant, qui dévoilait l’insanité du régime communiste en Roumanie.

À ce souvenir personnel, indélébile, s’ajoute un témoignage du philosophe, philologue et poète Petru Creția (1927-1997), rencontré (par hasard...) le jour même où a été annoncée la mort de l’écrivain, le 16 mai 1980. J’ai croisé Petru, ce jour-là, vers la fin de la matinée, sur l’avenue Calea Victoriei, juste devant le siège de l’Académie roumaine, qui abritait la bibliothèque où, quelques années auparavant, j’avais travaillé sous sa responsabilité pour l’édition des Œuvres de Mihai Eminescu, en réalisant la bibliographie du volume VII (*La Prose littéraire*). Mon travail une fois accompli, j’avais été contraint de quitter le Musée de la Littérature Roumaine, qui m’avait embauché en CDD pour les travaux de cette édition, suite à une autre rencontre fortuite, au même endroit – devant l’Académie roumaine : celle qui m’avait occasionné, le matin même du grand tremblement de terre du 4 mars 1977, la signature de l’appel au respect des droits de l’homme en Roumanie lancé par l’écrivain Paul Goma (1935-2020). Acte que je n’ai pas renié lors de l’enquête de la Securitate, et qui m’a valu, en chaîne, les persécutions qui m’ont amené, après six ans de vains combats, à quitter définitivement le pays le 13 janvier 1983.

Que m’a raconté Petru Creția le matin du 16 mai 1980 ? Il attestait l’arrivée de Marin Preda au palais Mogoșoaia (à l’époque maison de création des écrivains, où habitait l’écrivain et où Petru Creția était en résidence), au petit matin, en très piteux état, au point qu’il avait dû être porté vers sa chambre soutenu des deux côtés par le chauffeur du taxi et le gardien des lieux. Petru, qui avait fait nuit blanche pour écrire, a vu la scène depuis la terrasse du palais, où il était sorti pour fumer. Et voilà que quelques heures après, on annonce que Marin Preda est mort !

Crimes d'État en Roumanie

Ce récit – qui n'apparaît dans aucun dossier de l'enquête et dont je suis à ce jour, le seul dépositaire, vu que Petru Creția lui-même est décédé entre temps – laisse penser que l'écrivain a pu être amené à sa résidence le matin du 16 mai, déjà mort ou agonisant, après une nuit de martyre passée dans quelque bolge de la police politique. En tout cas il s'agit d'un témoignage qui abolit d'emblée les scénarios « officiels » tendant à accréditer, à coup de rumeurs et de fausses déclarations, l'idée que Preda serait arrivé à sa résidence du Palais Mogoșoaia la veille au soir, entre 22h et 23h, « en état avancé d'ébriété », et aurait passé une partie de la nuit à boire au restaurant du palais... pour mourir le lendemain matin, comme l'a déclaré l'un des plus zélés colporteurs, « noyé dans son propre vomi » !²⁸

Le « dossier Marin Preda »

Le peu d'éléments qui ont pu filtrer dans le rapport médico-légal, tenu secret et découvert près de vingt ans après dans les archives de la Procuration, indique clairement, comme la conclusion le formule sans ambages, « une mort violente », notamment « par étouffement », mentionnant également des contusions et plaies au visage, ainsi que des tâches noires et violacées sur le buste (marques peut-être d'instruments de torture ?).

Ce rapport, ainsi que les déclarations et récits divers inclus dans la soi-disant « enquête » (y compris des notes issues des dossiers de la police et de la Securitate), bien que souvent partiels, confus et contradictoires, sont aujourd'hui connus grâce à l'investigation approfondie de la journaliste et écrivaine Mariana Sipoș (*Dosarul Marin Preda / Le dossier Marin Preda*, Bucarest, 1999, 2017) : les pièces réunies et analysées dans ce livre montrent sans conteste qu'il s'est agi d'un assassinat politique. « Motivé » – si jamais une motivation du crime peut s'invoquer – par la parution, seulement trois mois auparavant, et l'immense succès de librairie du dernier roman de l'écrivain, la trilogie *Cel mai iubit dintre pământeni* (*Le plus aimé des terriens*) : « le roman

²⁸ Cette rumeur a été perpétuée encore bien après la révolution, comme le signale Mme Mariana Sipoș dans son livre mentionné ci-après, citant un article de la prestigieuse revue «*România literară*» n° 25, du 24-30 juin 1998, signé par le critique littéraire Alex. Ștefănescu, où la rumeur calomnieuse est présentée comme étant carrément un diagnostic médical établi, mais aucune source n'est indiquée à l'appui !

Marin Preda

qui lui a provoqué, en fait, la mort », comme l'a dit le critique et académicien Eugen Simion.²⁹

Ce chef d'œuvre (hélas, non traduit en français) est un livre réaliste autant que symbolique, dont le personnage principal, un philosophe ex-prisonnier politique des années 50-60, non réhabilité, devenu, d'universitaire, chef d'une équipe de dératisation urbaine (!...), dénonce les atrocités et les aberrations du système. Il y a des écrits dont la critique et la vérité dérangeant, au point que leurs auteurs sont menacés de mort – comme l'a été, on le découvre d'après certains témoignages, Marin Preda – et finalement bel et bien tués, sans que jamais, des décennies après, les responsables, commanditaires et exécutants, ne soient inquiétés, et qu'aucune véritable enquête pénale n'aboutisse. Situation standard pour la Roumanie, où ni les responsables de la mort du poète Nicolae Labiş, ni ceux de l'assassinat de Ioan Petru Culianu n'ont été mis en cause à ce jour, ou du moins, officiellement dénoncés.

Les « déclarations des témoins »

Pour estimer la validité méthodologique des « déclarations » trouvées au dossier, il faut dire avant tout que certaines sont écrites, sur des formulaires-types, de la main même de l'enquêteur – l'inspecteur de police qui les enregistre et les contresigne – et dans ce cas, elles contredisent les déclarations autographes, sur papier libre, du même déposant (c'est par exemple le cas de la double déclaration « manuscrite » du poète Virgil Mazilescu) ; d'autres, dactylographiées, semblent carrément dictées à un greffier par le meneur de l'enquête, tant le style et les fautes de langue sont impensables dans la bouche ou plutôt sous la plume d'un écrivain, même mis sous pression pour témoigner d'un certain scénario préétabli. Il semble évident que de telles déclarations sont construites de fond en comble par les enquêteurs, avec ou parfois même sans la contribution des déposants...

D'autre part, toujours dans un esprit d'analyse méthodologique, on constate que les différentes déclarations (que nous ne reprenons pas ici, elles sont citées et analysées dans notre livre *Trei crime de stat, LC "P"* n° 2, 2021, et, bien entendu, dans celui de Mariana Sipoş, cité ci-dessus) constituent autant de mini-scénarios, dont les variantes confuses et contradictoires portent sur tous les points de détail factuels : l'heure

²⁹ Dans *Portretul scriitorului îndrăgostit. Marin Preda* / "Le portrait de l'écrivain amoureux : M.P.", Editura MNLR, 2010, p. 163.

Crimes d'État en Roumanie

d'arrivée au palais Mogoșoaia, la personne du chauffeur du taxi (qui apparaît tantôt comme connaissant fort bien l'écrivain, tantôt comme ne sachant pas à qui il avait affaire), l'identité du gardien qui l'a réceptionné à la résidence (qui change de nom selon les déclarations), le fait, une fois amené dans sa chambre, d'avoir ou non demandé à manger, le fait d'avoir ou non des coulées de sang sur son visage à ce même moment (coulées qu'un déposant s'évertue à expliquer par... l'écrabouillage provoqué par les franges d'un tapis, lors d'une chute éventuelle !...), l'heure où l'écrivain serait descendu de sa chambre, l'état où il se serait trouvé à ce moment-là, les personnes avec qui il aurait été à table dans le restaurant, la quantité et la nature de la boisson qu'il aurait absorbée à cette occasion, l'heure où il se serait retiré, le fait d'avoir ou non entendu des bruits sourds venant du plancher de la chambre de l'écrivain, très tard dans la nuit (vers le matin ?), enfin, la position où on l'aurait trouvé en milieu – ou en fin – de matinée... (tombé du lit ? assis sur son lit ? couché sur le dos, ou sur le ventre ? en pyjama, où habillé de son manteau ?).

Tous ces « faits » sont tellement flous dans les différentes relations, qu'on sent bien le manque d'assurance, le tâtonnement, l'embarras même des « déposants » face à une injonction sous-jacente leur intimant l'ordre de faire croire que Preda était arrivé la veille du décès, « en état avancé d'ébriété », et qu'au cours de la nuit il avait encore bu au restaurant du palais : ce sont là les deux pivots communs de tous ces scénarios, autrement divagant chacun à sa guise – tout en y mêlant certains éléments révélateurs –, tant il est difficile d'inventer des détails concrets pour des faits irréels, comme il est difficile de complètement gommer des faits réels. Ainsi les bruits entendus dans la chambre, selon le témoignage crucial de l'écrivaine Sânziana Pop, qui donne la description la plus saisissante au moins d'une partie de ce qui a dû se passer durant cette nuit du 15 vers le 16 mai 1980 – d'une partie seulement, car seule la confession des assassins eux-mêmes aurait une chance de nous fournir le scénario complet du crime³⁰ :

³⁰ Non inclus dans les documents de la soi-disant enquête, ce témoignage a été publié dans le journal *Seara / Le Soir*, du 5/6 août 1991, p. 4, et a été reproduit dans Mariana Sipoș, *Dosarul Marin Preda (viața și moartea unui scriitor în anchete, procese-verbale, arhive ale Securității, mărturii și foto-documente)* ("Le dossier Marin Preda (la vie et la mort d'un écrivain dans les enquêtes, procès-verbaux, archives de la Securitate, témoignages et photo-documents)"), Éditions Eikon, 2017, p. 181. V. aussi nos "[Trois crimes d'État](#)" dans *Les cahiers «Psychanodia»*, N° 2, p. 326 (version en français : [Annexe II. MARIN PREDA](#)).

Marin Preda

« J'ai quitté la maison de création Mogoșoaia quelques mois seulement avant la mort tragique et stupide de Marin Preda. Stupide ? Il aurait suffi, rien qu'en apercevant les gardiens qui avaient été de service la nuit du drame, pour comprendre que le diagnostic officiel du décès par asphyxie mécanique était un conte à dormir debout. Les gardiens n'étaient pas tristes. Ils étaient terrorisés. Ils ressemblaient aux noirs jugés par les tribunaux du Ku-Klux-Klan. La nuit du drame on a entendu des coups très forts dans le plancher. »

Je ne suis pas sûr que l'évocation du Ku-Klux-Klan soit vraiment nécessaire. La monstruosité intrinsèque de la Securitate étant une référence suffisante.

En tout cas, Preda n'est pas arrivé à Mogoșoaia la veille (selon le témoignage que je détiens de Petru Creția, il a pu y être amené et monté dans sa chambre au petit matin, d'où les bruits entendus), et n'a pas passé sa nuit à boire au restaurant avec des collègues écrivains... (mais sans doute ailleurs, en une tout autre compagnie, d'où les traces de violence sur son visage et son corps, constatées dans le rapport médico-légal).

Deux éléments, dans la sémantique contextuelle des déclarations, révèlent la non-pertinence, sinon la fausseté de celles-ci.

Le premier élément de discours révélateur est – au-delà de toutes les confusions et contradictions qui caractérisent les pièces du dossier – un syntagme immuable, présent inmanquablement dans toutes les déclarations, avec des variantes minimales, uniquement de topique : Preda aurait été, pour toutes et pour tous, non pas tout simplement ivre, mais « *dans un état avancé d'ébriété* », respectivement « *dans un état d'ébriété avancée* ». Voilà ce qui tranche avec les ambiguïtés et met tout le monde d'accord ! Gardiens, serveuses, restaurateurs, taximen, écrivaines et écrivains, poètes et poétesses, sculpteur et peintre, tout ce beau monde multiculturel parle de la même façon et désigne par la même formule administrative-policière un état qui, si réel, aurait été évoqué autrement dans le langage propre de chacun, de manière plus colorée, plus personnelle... (bien grisé, ivre mort, marchant sur quatre chemins, etc. etc.) Mais non ! Il était « *dans un état avancé d'ébriété* » (avec la variante topique respective) ! On pense immédiatement, en constatant la constance de cette formule, à cette « signature du crime » que repère, dans les différentes dépositions, le juge joué par Jean-Louis Trintignant dans le célèbre film « Z » de Costa Gavras, comme étant en

Crimes d'État en Roumanie

fait un élément de scénario dicté aux « témoins » par le meneur du conclave des généraux tueurs : « *il a surgi souple et féroce comme un tigre !* » Oui, dans notre cas, la formule toute faite, introduite dans toutes les déclarations, « *dans un état avancé d'ébriété* », est une signature du crime. Et d'ailleurs, une constante de système : la victime doit être rabaisée, en général, accusée d'alcoolisme, par exemple.

Rappelons-nous que la même formule apparaît dans des « déclarations » visant à accréditer le décès par accident – et de sa faute ! – du jeune poète Nicolae Labiş (qui pourtant a bien notifié dans ses confessions faites à l'ami Imré Portik sur son lit de mort : « *Je n'étais pas ivre... Je ne suis pas tombé, on m'a poussé par derrière...* »).³¹ Rappelons-nous aussi que la même étiquette visant un prétendu alcoolisme était apposée, à côté d'autres « vices » et « maladies mentales » inventés, sur l'image du grand poète Mihai Eminescu, dont le portrait calomnieux était censé, dans le cadre même d'un soi-disant rapport d'autopsie, justifier le décès prématuré !...³²

Le second indice révélateur consiste dans le double scénario de l'épisode de l'arrivée à Mogoşoaia. Dans l'un, Preda est parti de son bureau, aux éditions Cartea Românească, dont il était le directeur, le soir autour de 21h, avec un taxi dont le chauffeur le connaissait bien car il l'avait souvent pris en charge pour l'amener à Mogoşoaia, trajet qui lui était donc parfaitement familier, et qui normalement durait environ 15 minutes ; l'écrivain y serait pourtant arrivé... bien plus d'une heure après ! (entre 22h et 23h selon les déclarations). Dans l'autre scénario, le prétendu chauffeur de taxi ne sait pas comment arriver au palais Mogoşoaia (ce qui est fort peu crédible) et ne connaît pas Marin Preda – il l'apprend en s'arrêtant pour demander son chemin à des officiers de police, dans un commissariat, officiers qui, *eux*, reconnaissent l'écrivain et indiquent le trajet au taximan égaré, qui passe pourtant encore un long moment à chercher le palais dans la petite commune de banlieue !... (pour y arriver, d'après lui, autour de 22h30).

Tout se passe comme s'il y avait eu en fait deux chauffeurs : l'un, qui l'aurait pris à son bureau à 21h pour l'amener à Mogoşoaia, était un habituel, connaissant l'écrivain ainsi que sa résidence, mais pour des raisons et dans des circonstances sur lesquelles on n'a aucun élément, il n'est pas parvenu à le déposer à sa destination, on dirait que son client

³¹ Voir sur notre site le résumé en français II: *NICOLAE LABIŞ*: [à télécharger ici](#).

³² Voir sur notre site le résumé en français I: *MIHAI EMINESCU*: [à télécharger ici](#).

Marin Preda

a été « intercepté » en cours de route ; l'autre, totalement étranger à la personne et aux habitudes de l'écrivain, a pu le charger, à une heure très avancée dans la nuit, peut-être dans ledit commissariat de police, où l'écrivain, manifestement dans un état qui le rendait incapable de parler pour lui expliquer le trajet, lui a été livré tel un ballot à transporter vers une destination que de toute manière le chauffeur ne connaissait pas (était-il réellement chauffeur de taxi ? peut-être juste le chauffeur du commissariat...), l'arrivée à Mogoșoaia après moult détours se situant alors, en réalité, vers le petit matin du 16 mai, et non la veille. Évidemment, l'autre possibilité, si l'on a affaire à un seul et même chauffeur, est que le chauffeur en question, pour des raisons fort compréhensibles, ment !

Les contradictions dont est tissée la déclaration du chauffeur nous semblent donc représenter en fait deux scénarios distincts, non pas alternatifs mais complémentaires, l'un suivant l'autre dans la chronologie des événements et expliquant ainsi le grand laps de temps – en réalité, toute une nuit – entre le départ du bureau, le soir, et le moment réel de l'arrivée à résidence, au petit matin (selon le témoignage direct unique de Petru Creția), avec la révélation d'un passage entre temps par un commissariat de police... (c'est là, probablement, qu'a eu lieu la mise à mort, ou la maltraitance qui a entraîné inévitablement le décès).

Comme le reconstituait fort pertinemment le poète et écrivain Ion Caraion (1923-1986), dans un article basé sur ses notes de l'époque, publié posthume³³ :

« Dans la nuit du 15 mai 1980 il a été amené là (au palais Mogoșoaia n.n.) par des inconnus, dans un état indescriptible, tout préparé et aux trois quarts emballé, pour qu'après quelques heures il arrive seul dans l'au-delà ».

Le rapport médico-légal

C'est la seule reconstitution qui permet d'expliquer les traces de violence constatées sur le cadavre, dont atteste le rapport médico-légal – car vu ce qu'on peut y lire, on est loin d'être en présence d'un rapport d'autopsie (nous allons voir ce même manque de professionnalisme dans le cas du soi-disant rapport d'autopsie concernant Mihai Eminescu

³³ “Cîteva detalii despre uciderea lui Marin Preda” / Quelques détails sur l'assassinat de M. P., inclus dans le volume *Tristețe și cărți / Tristesse et livres*, Editura Fundației Culturale Române, Bucarest, 1995.

Crimes d'État en Roumanie

– mais ici, on est quand même un siècle plus tard !). Tenu secret pendant la soi-disant enquête – vite bouclée au titre des « déclarations » ordonnancées pour faire créditer la mort par alcoolisme –, ce rapport a été découvert dans les archives et rendu public par l'enquête de l'écrivaine et journaliste Mariana Sipoș, dans son livre susmentionné.

Le document faisant office de « rapport médico-légal », sous la signature de distingués spécialistes (le Professeur Dr. M. Terbancea, médecin primaire légiste, et Dr. Constantin Rizescu, médecin légiste secondaire, à l'Institut Médico-Légal de Bucarest), commence avant tout par faire, on dirait, une synthèse des déclarations des « témoins » – comme si ceux-ci étaient l'objet de l'examen et non le corps de la victime !... On y retrouve donc les principaux éléments accréditant le scénario d'une arrivée de l'écrivain la veille, d'une nuit passée en partie à boire, d'une mort dans son lit, au milieu de son propre vomi : bref, un portrait répugnant de l'écrivain. La méthode, on la connaît déjà et on va la voir aussi à l'œuvre, toujours sous couvert d'expertise médico-légale, avec Eminescu et Labiş ! Et apparaît aussi – il fallait s'y attendre ! – la formule magique que nous avons appelée signature du crime, comme un sceau : l'écrivain aurait été amené la veille au soir, « *en état avancé d'ébriété* » !

Mais malgré tout, dans sa partie « médicale », le rapport atteste clairement la « mort violente », notamment « par étouffement avec un corps mou », et fait état d'éléments descriptifs révélateurs, alors même qu'il comporte des manquements inacceptables dans un travail professionnel – notamment, aucun repérage scientifique de l'heure du décès d'après l'état de rigidité et de lividité du corps, aucune identification médicale de la nature et de la cause des plaies, tâches et colorations constatées, au niveau de la tête et du visage ainsi que sur le corps, aucun examen de laboratoire des fluides et des substances gélatineuses trouvés dans la bouche et les narines. Or ces éléments, si les spécialistes ne les expliquent pas scientifiquement – alors qu'ils auraient pu et dû le faire – ne s'expliquent pas non plus par le scénario qu'ils nous ont débité dans la partie « témoignages », notamment, par... « *l'état avancé d'ébriété* » de la victime, ayant amené à un « *coma éthylique* », comme l'invoquent les légistes !

Mais la description, parfois, est plus parlante que les explications scientifiques... En voilà l'essentiel (nous sautons le résumé des « témoignages » et citons uniquement la partie « médicale ») :

Marin Preda

« Le 16.05.1980, autour de 12 heures, dans la chambre n° 6 du Pavillon C, sur le lit près de la fenêtre, la tête appuyée contre le tablier et le pilier du lit, est trouvé l'écrivain Marin Preda décédé, avec rigidité cadavérique installée. (...) »

Le cadavre appartient à un homme âgé de 55-56 ans, d'une taille de 170 cm., le tissu musculo-adipeux est bien représenté.

Les signes de la mort réelle : des lividités cadavériques présentes, de couleur rouge violacée, disposées sur les faces antéro-latérales du thorax et de l'abdomen sous formes de plaques grandes, parmi lesquelles quelques zones où la couleur des téguments se maintient (pâle). Les lividités sont présentes aussi sur les faces latérales des deux bras, sur toute la surface de l'avant-bras gauche, sur les faces antéro-latérales des cuisses. Les lividités ne disparaissent pas à la pression digitale.

La rigidité cadavérique se maintient à toutes les articulations. La putréfaction n'a pas commencé.

Dans la région frontale gauche, à 1,5 cm au-dessus de l'arcade et à 4 cm hors de la ligne médiane se trouve une plaie en forme de demi-lune avec la concavité vers le bas, aux dimensions de 1,5/0,5 cm, couverte d'une croûte hématique épaisse, de couleur rouge-foncée. Les tissus alentour ne présentent pas de modifications.

À 3 cm au-dessus d'elle et à 2,5 cm hors de la ligne médiane se trouve une autre plaie ovale irrégulière, aux dimensions de 1,9/1,5 cm, le diamètre le plus long étant orienté transversalement, couverte d'une croûte hématique épaisse, de couleur rouge-foncée. Les tissus alentour ne présentent pas de modifications. Les deux lésions sont légèrement ombiliquées.

Au niveau de la lèvre supérieure, sur la muqueuse, paracommissurale gauche, se trouve une ecchymose rouge-violacée de 1/0,5 cm, aux tissus mous légèrement tuméfiés.

Signes de traitement médical : non constatés.

Signes divers : Les téguments du visage, les pavillons des oreilles, la muqueuse des lèvres, les ongles aux doigts des mains et des pieds ont une coloration violacée-bleuâtre. Sur le fond des lividités cadavériques au niveau du thorax, se trouvent de nombreuses formations de la taille d'une tête d'épingle jusqu'à celle des graines de lentille, de couleur violacée-noire.

Crimes d'État en Roumanie

La bouche est légèrement ouverte, la langue prolabée entre les arcades dentaires, de la cavité buccale s'étire une trace de liquide jaunâtre, sentant l'alcool. Dans les orifices nasaux se trouvent des bouchons de substance gélatineuse, de couleur jaune-grise. Les pupilles sont dilatées. La cornée, opacifiée. Sur la joue droite, commençant à l'angle externe de l'orbite jusqu'au lobe de l'oreille, se trouve une dépression en forme de fosse, large de 0,2 – 0,3 cm et profonde de 0,3 – 0,4 cm, sans modification des téguments alentours. »

Le rapport omet le minimum indispensable dans une expertise médico-légale : établir l'heure du décès. Avec un minimum de recherche d'information basique sur la toile, on apprend que les lividités cadavériques installées, non sensibles à la pression digitale, à savoir, exactement comme celles constatées par les légistes, indiquent un décès depuis au moins 12 heures. Preda *ne pouvait donc pas* arriver à sa résidence du palais Mogoșoaia la veille à 22h30 et descendre de sa chambre pour boire au restaurant du palais entre minuit et 1h30, selon les déclarations ; il était probablement mort à cette heure-là, ailleurs, dans un endroit où le corps, jeté à terre gisant sur le ventre, est resté en cette position pendant des heures, puisque les lividités signalées sont sur les parties antérieures des bras, du thorax et des cuisses – et non sur les fesses et le dos, comme ç'aurait été le cas s'il était mort assis dans son lit, la tête en haut, ainsi qu'il a été découvert dans la matinée du 16 mai vers 12h.

Le peu d'éléments présents dans ce rapport, corroborés avec la photographie mortuaire, et avec les indications sur les étranges « têtes d'épingles » et autres tâches sur le corps, les tuméfactions et plaies du visage, la coloration des ongles, les substances qui lui bouchaient les narines ou s'écoulaient de la bouche, tous cela indique non seulement « une mort violente », mais probablement consécutive à des tortures.

La cause immédiate du décès est établie ainsi dans le rapport médico-légal: « *asphyxie mécanique par étouffement des orifices respiratoires avec un corps mou, possiblement lingerie de lit* » – autrement dit, un banal coussin maintenu de force sur le visage... – « *dans les conditions d'un coma éthylique* ». Ce codicille est voué à « adoucir » le scénario d'un étouffement volontaire par des mains criminelles, en introduisant subrepticement la possibilité d'une auto-suffocation, par aspiration de particules alimentaires provenant d'un vomissement – d'où la rumeur de la « *noyade dans son propre vomi* » – phénomène pouvant en effet se produire en cas de coma éthylique.

Marin Preda

Mais, comme le Professeur Dr. Vladimir Beliş, directeur de l'Institut Médico-légal de Bucarest, l'a confirmé en 1998 en analysant le rapport médico-légal mis à sa disposition par Mme Mariana Sipoş, d'une part, le degré d'alcoolémie, même si relativement important, n'était pas aussi élevé pour aboutir nécessairement à un coma éthylique, d'autre part, on n'avait pas retrouvé de particules alimentaires dans les voies respiratoires (au niveau de la trachée et des bronches) : donc, exit « *noyé dans son propre vomi* » ! D'ailleurs, l'épouse de l'écrivain, Mme Elena Preda, a relaté que ce qu'on lui avait présenté, lors de la découverte du corps, comme étant des traces de vomi sur le lit, lui a clairement semblé, par la couleur, plutôt une tache de sang coagulé. Enfin, Dr. Vladimir Beliş remarque pertinemment qu'un « *bouchage des orifices respiratoires avec un corps mou* » n'aurait pas pu « *provoquer les plaies, les tuméfactions, les ecchymoses* » sur le visage et la lèvre, et n'aurait éventuellement pu se produire par accident qu'en position couchée sur le ventre, la tête enfoncée dans le lit – or l'écrivain avait été trouvé sur le dos, la tête en haut, dégagée, « *appuyée sur le dossier et le pilier du lit* » : « *ce mécanisme accepté dans les conclusions, s'il s'agit d'une asphyxie mécanique, elle n'est pas accidentelle* ».

On a pensé aussi – en tout premier lieu, des personnes de la famille de l'écrivain – à un empoisonnement, le poison ayant pu être mélangé à l'alcool. Cette thèse est également soutenue en 2002 par un médecin légiste, Dr. Şerban Milcoveanu (décédé en 2009 à 98 ans), notamment sur la base de la couleur faciale, qui indiquerait un empoisonnement au cyanure de potassium³⁴. Ce qui est peut-être un scénario complémentaire, les traces corporelles restant toujours témoins d'une violence physique extrême exercée sur la personne de l'écrivain.

Dans ce sens un élément non apparent dans la description médico-légale peut s'avérer décisif. Selon les témoignages réunis par Mme Mariana Sipoş dans son livre susmentionné, l'épouse de l'écrivain Ion Caraion, grand ami de Marin Preda et modèle, en quelque sorte, de son personnage Victor Petrini du roman *Le plus aimé des terriens*, a raconté qu'un de leurs amis médecins a été conseillé par le médecin légiste qui

³⁴ Son article est paru dans la revue *Lumea Magazin* de septembre 2002, qui ne m'a pas été accessible, mais qui est la source à laquelle se réfèrent d'autres auteurs : [Lucian P.](#) en 2009 ; [Paul B.Jertalan](#) en 2011 ; [I. Chircu](#) en 2013 ; le professeur [Ion Coja](#) en septembre 2020.

Crimes d'État en Roumanie

avait pratiqué l'examen médico-légal sur le corps de l'écrivain de ne pas remuer cette affaire – autrement dit, il y avait des choses à cacher et à taire – alors qu'un autre médecin leur a téléphoné pour leur dire qu'il était présent quand Marin Preda a été amené à la morgue de l'Institut médico-légal « *avec deux coups à la tête* » – ce que le rapport ne mentionne pas.

Il y a là comme un air de déjà vu : faut-il rappeler ici l'« égratignure » d'Eminescu, provoquée par un soi-disant “petit cailloux”, « égratignure » qui était en fait une plaie ouverte dans le crâne brisé, ainsi que l'épisode du fragment de cerveau abîmé maculé de sang, fournit par un inconnu à deux jeunes médecins, Alexandru Tălășescu et Gheorghe Marinescu (le second, futur grand neurologue), ou, enfin, l'injonction faite aux jeunes médecins par leur professeur, le fort réputé Victor Babeș (fils, d'ailleurs, d'un membre du gouvernement...) de ne pas en parler !... (v. *infra*, dans la partie dédiée à Mihai Eminescu, le sous-chapitre “Un témoignage capital : le docteur Alexandru Tălășescu”).

Oui, le témoin-corps... lui qui fait mentir les déclarations des soi-disant témoins, amis ou non, regroupées dans des « enquêtes » officielles, et surtout, les scénarios et rumeurs bâtis autour de la victime par les enquêteurs eux-mêmes et leurs mandataires, ceux-là étant aussi, sans doute, commanditaires du crime.

Le « sens » de l'assassinat

En tentant maintenant de déchiffrer le texte du crime, d'en révéler la syntaxe, d'en décrire le style, et d'en saisir le sens – ou l'objectif, si un terme aussi rationalisé que celui-ci saurait convenir – nous constatons avant tout que le dossier des déclarations, toute cette embrouille de mini-scénarios confus, partiels, contradictoires, laissant passer des éléments plausibles et en amalgamant d'autres, complètement illogiques, fonctionne comme un voile à double effet : de couvrir, cacher, et en même temps, faire comprendre, donner des indices de ce qui s'est réellement passé. Pourquoi ?

Nous pensons que cette tactique, voire même cette stratégie, répond à l'un des « objectifs » que le pouvoir, en l'occurrence totalitaire, se propose : celui d'intimider. Il veut que le crime soit indétectable en tant que tel, techniquement parlant (du moins, dans la mesure où c'est le pouvoir qui détient et manipule les moyens techniques de dépistage et donc il ne peut y avoir de contre-expertise) ; il veut, autrement dit, que

le crime puisse, aux yeux du public, être facilement masqué en... accident, quelle qu'en soit les circonstances (une syncope médicalement indéfinie, un tramway importun, un excès d'alcool...). Mais, d'autre part, il veut (apparemment, comme tout tueur en série) que sa propre signature soit, sinon clairement affichée, du moins sensiblement perceptible pour tous, car c'est là où il manifeste son pouvoir sur ses « sujets », sa griffe du lion, ou plutôt du chacal ou de l'hyène, sa menace à peine voilée, menace que tout un chacun doit sentir et craindre, s'il ne veut pas finir comme l'"accidenté"... C'est une stratégie d'asservissement, de mise sous la chappe de la peur de toute une population – à grande échelle, le modèle stalinien – ou d'une catégorie d'humains – ceux, surtout, qui sont les plus remuants, ceux qui pensent librement, ceux qui créent sans se soucier de plaire au "César", au "Jupiter" du moment. Les écrivains, les artistes, les journalistes. Autrement dit, les hommes pour qui l'expression de la vérité compte plus que la vie.

Ainsi l'identité des assassins doit-elle apparaître simultanément, bien que non concomitamment, comme cachée et comme dévoilée, comme évidente et comme indémontrable. Dans les régimes où la violence de cette stratégie est plus feutrée, on parlerait d'hypocrisie, en se rappelant le moraliste : « *L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu* » (La Rochefoucauld, dans une de ses *Maximes*). Mais ce n'est guère le cas en Roumanie : *à l'impossible nul n'est tenu*... Là, pas de masque. Le ricanement du tueur est bien visible, car il se prévaut justement du fait qu'on ne puisse pas le confronter. Pourtant, corrompre et subjuguer par la terreur n'est finalement pas si productif que cela, l'histoire l'a prouvé – et le prouvera encore.

Derrière cette stratégie, plus ou moins intentionnelle, il y a peut-être aussi une impulsion plus obscure, moins contrôlée, qui fait échapper aux criminels des éléments de vérité dans la texture de leurs mensonges, en produisant ainsi un mixage de contradictions et d'absurdités : c'est un phénomène que j'appellerais *la compensation aléthéique*. Car il y a dans l'individu le plus corrompu, dans l'assassin le plus cynique, une structure profonde qui appelle désespérément à être vue, à se rendre visiblement présente, même si occultée par un rôle abject. C'est cette *compensation aléthéique*, ce besoin structurel de vérité présent même dans le pire criminel, qui fait dire à Richard III sa fameuse « confession » (Shakespeare, acte V, scène III, vv. 178-207).

Reste enfin la question du mobile. Tuer, pour intimider, pour subjuguer, pour terroriser et se faire craindre – mais, à cause de quoi ? Qu'est-ce

Crimes d'État en Roumanie

qui est en jeu ? Que représente la cible, pour vouloir ainsi l'écraser, en faire un exemple ?

Pour moi, la cause du crime est parfaitement claire : c'est l'œuvre elle-même. Car la littérature, celle de Marin Preda en particulier, est transgression spirituelle, hybris sublime de la connaissance visant la nue vérité existentielle et dévoilement, parfois brutal, des mécanismes du pouvoir : à commencer par son premier roman, *Moromeții* (saga familiale dont le nom est tiré – personne, me semble-t-il, ne l'a remarqué bien que le personnage principal, la figure du père, s'appelle précisément Ilie Moromete – de celui du célèbre héros (*Bogatyr*) des *bylines* russes Ilya Mouromets; de ce point de vue, le pluriel du patronyme n'est guère anodin!), ensuite, *Moromeții II*, axé essentiellement sur ce pillage des terres paysannes qu'a été le "collectivisation", mais passant surtout par *Intrusul / L'Intrus* – qui récupère et en un sens dépasse les enjeux de *L'Étranger* camusien –, et *Viața ca o pradă / La vie telle une proie*, pour culminer avec *Cel mai iubit dintre pământeni / Le plus aimé des terriens*.

Faut-il s'étonner alors que Marin Preda était, parmi les écrivains, celui que la Securitate haïssait le plus, plus même que Paul Goma, le Soljénitsyne roumain !... Car si, à la limite, Paul Goma pouvait encore être expédié comme un simple marginal sans beaucoup d'attaches dans *l'establishment* littéraire roumain, Marin Preda, lui, représentait, tant par sa littérature que par sa fonction de directeur de la plus grande et la plus influente maison d'éditions de Roumanie, Cartea Românească (Le Livre Roumain), le noyau même du système, l'irréductible "grand solitaire" de l'intérieur (il avait même menacé Ceaușescu de se suicider si celui-ci s'avisait de revenir au "réalisme socialiste", comme à une certaine époque "maoïsante" le dictateur en avait grande envie), exprimant viscéralement dans ses livres la répulsion devant la possibilité même de se conformer aux zombies et aux fantoches de l'« ère des salauds » (la formule lui appartient) : une mort à l'apparence de vie, une vie d'abus monstrueux et d'arbitraire scélérat.

Marin Preda, oui, en existant comme écrivain, il dénonçait ! Surtout dans ce dernier roman-fresque où tout était dit à partir non des positions de « l'homme révolté », mais de l'homme normal qui ne peut, dans les conditions données, presque malgré lui, QUE choisir la révolte. Le seul délit de Victor Petrini, son personnage, comme de lui-même, en tant qu'écrivain, étant de ne pas cesser, *de ne pouvoir cesser* d'être une *conscience libre*.

Marin Preda

Or, c'est cela que s'avéraient incapables de lui « pardonner » les gouvernants communistes ! Eux, les déshumanisés, les aliénés, les damnés qui, tout d'un coup, se voyaient démasqués : **se voyaient** tout court ! Rappelons le final de l'*Intrus*, qui sonnait déjà comme un avertissement :

« Adieu, les gars ! Vivez et travaillez dans votre nouvelle ville jusqu'à ce que vous lui donniez les vieillards dont elle manque, et ensuite, les morts qui puissent écouter dans le silence de leurs tombes la vie des héritiers. Et créez-vous les légendes qui vous conviennent. Moi, vous m'avez chassé et autant que cela vous importe, sachez que vous n'aurez pas mon pardon. Vous êtes affamés de vie, mais pas de bonheur, et votre seule chance est que vous n'êtes pas éternels et que d'autres, meilleurs, peut-être, viendront prendre votre place. N'espérez pas qu'ils vous épargneront ! »

Le fait, avéré, que le jour même du décès de l'écrivain, la Securitate a soustrait tous les manuscrits trouvés dans sa chambre au palais Mogoșoaia, ainsi que la valise aux manuscrits et documents que Marin Preda avait confiée à sa secrétaire au siège de la maison d'éditions dont il était le directeur, un an avant sa mort, avec consigne de la donner à son frère au cas où il lui arriverait malheur, ne prouve pas que le mobile du crime aurait été, comme dans quelque film d'espionnage, la récupération du précieux contenu de cette mallette. En l'occurrence, à part des lettres, son journal personnel, et des écrits, elle contenait aussi, selon Ion Caraion, quelques documents à valeur de preuve en vue de la préparation d'une suite à son roman *Delirul / Le délire*, visant notamment l'époque de l'installation du régime communiste en Roumanie.

L'enquête menée par Mme Mariana Sipoș révèle que des intrusions des services de la police secrète au siège de la maison d'éditions de Marin Preda avaient eu lieu bien avant, avec soustraction par effraction de manuscrits et documents, donc s'il s'agissait juste de les récupérer, la Securitate n'avait nul besoin d'en tuer le possesseur ! Même si le procédé anticipe en quelque sorte un braquage similaire, celui des disquettes et de l'ordinateur de Ioan Petru Culianu, à son domicile chicagoean, 11 ans plus tard, braquage qui avait précédé de quelques jours l'assassinat du professeur... Le contenu de ces supports importait peu, ce qui comptait, c'était le message : soustraire à la victime ses objets personnels, le support de ses pensées, de ses écrits, est une étape

Crimes d'État en Roumanie

annonciatrice de la suppression physique. Tout comme les menaces d'ailleurs.

Et Preda en avait reçu, des menaces, comme en témoignent ses proches. Quelques jours avant ce fatal 15 mai, selon le témoignage de Cornel Popescu (rédacteur en chef de la maison d'éditions Cartea Românească), l'écrivain recevait des représentants de la Procuration municipale dans son bureau, en présence aussi de son épouse, en relation avec une plainte qu'il venait de déposer pour harcèlement, surveillance et menace : une voiture rouge qui poursuivait partout sa femme et ses enfants, des coups de fils anonymes avec des menaces, insultes et injures. Terrorisé, Preda dit alors à son adjoint : « *Mon cher, ils vont tuer mes enfants !* » Il aurait reçu pourtant à cette occasion des assurances comme quoi « *le problème allait être résolu* » : il l'a été, en effet, quelques jours plus tard, par l'assassinat du plaignant...

En tout cas, l'état de panique de l'écrivain allait persister après l'entrevue susmentionnée. Ainsi l'atteste un jeune écrivain de l'époque, Radu F. Alexandru, à qui Preda disait au téléphone, dans l'après-midi du 15 mai, la veille du crime : « *Mon petit, je suis un homme fini !* » Enfin, témoigne de cet état de terreur Ion Caraion, son ami de longue date, à qui l'écrivain avait téléphoné paniqué le 15 mai au soir vers 21h – sans doute, juste avant de commander le taxi pour se rendre à Mogoșoaia, quelques heures donc avant le crime et dans un état fort éloigné de l'«*ébriété avancée*» qui allait devenir le leitmotiv de l'enquête de la Securitate – pour lui demander de l'accueillir chez lui cette nuit-là (hélas le poète et sa femme se préparaient à déménager le lendemain et n'ont pu le recevoir). Manifestement, il craignait, avec raison, pour sa vie.

Car ce qui irrite le pouvoir totalitaire et le pousse inmanquablement au crime c'est l'être même de l'écrivain, son existence qui se dresse en conscience libre ; et du coup, ses écrits, son expression la plus directe, son *être de mots* – et seulement ensuite, ses éventuelles activités publiques.

Ainsi la valeur d'avertissement du crime est uniquement confirmée par la personnalité et l'œuvre de l'auteur de ce formidable roman : *Le plus aimé des terriens*. Par son assassinat, ont aussi été visés ses personnages – l'héroïque Ilie Moromete, l'utopiste désabusé et l'éternel intrus Călin Surupăceanu et, bien entendu, Victor Petrini lui-même – dont le modèle

Marin Preda

était le poète et écrivain Ion Caraion³⁵. Celui-ci allait d'ailleurs faire l'objet d'une « fatwa » morale suivie d'une longue campagne de dénigrement et calomnie, avant et après qu'il ait quitté le pays en 1981, visant à le briser définitivement (avec le résultat escompté, puisque le poète a fini par se suicider le 21 juillet 1986, dans son exil à Lausanne). Ion Caraion était lui-même de ceux qui refusent de sombrer dans le magma de l'« ère des salauds ». Ainsi il écrivait, quelques jours après l'assassinat de Marin Preda³⁶ :

« ... il voulait vivre, mais pas n'importe comment. Pas n'importe comment. Pas à la manière des salauds. Pas comme une canaille. Ni ignoblement et sans lucidité. (...) Il n'y a que les imbéciles pour penser que persévérer à ne pas écraser et vendre aux enchères sa conscience, dans un siècle qui a tué la sienne, veut dire être naïf. (...) Ne pas survivre par l'abjection a toujours préoccupé Marin Preda, et, au sacrifice de sa propre vie, il a réussi. »

Avec Marin Preda était assassinée l'une de formes les plus structurées et les plus profondément individuées de la conscience collective roumaine – ou, pour dire les choses un peu trop pathétiquement peut-être mais au fond si simplement, *était assassiné moralement le peuple roumain*.

Il résulte aussi, des documents trouvés dans les archives de la Securitate et révélés par Mme Mariana Sipoș, que l'écrivain était sous surveillance depuis très longtemps, et qu'il était entré dans le viseur de la police politique dès 1952 – alors qu'il n'avait même pas encore publié son premier roman, *Moromeții*, mais seulement des nouvelles, qui jetaient un regard crû sur le monde paysan, tellement éloigné de la vision idyllique attendue ; l'une en particulier, *Desfășurarea / Le déploiement*, publiée justement en 1952, visait d'une manière assez équivoque la collectivisation de la paysannerie, sujet brûlant à l'époque. Un rapport secret de la Securitate préconise alors à l'encontre de l'écrivain

³⁵ Le poète, mis sous accusation politique – alors qu'il avait été l'un des plus fervents écrivains antifascistes en Roumanie avant et pendant la guerre – a été emprisonné à deux reprises, 1950-1955 et 1958-1964, effectuant 11 ans de détention, dans les prisons de sinistre renommée Jilava, Gherla et Aiud, véritables camps d'extermination, au Canal Danube – Mer Noire, camp de travaux forcés, dans les mines de plomb, etc.

³⁶ Ion Caraion, „Ultima convorbire”, dans le journal *România Liberă / La Roumanie Libre*, n° 11059, lundi 19 mai 1980.

Crimes d'État en Roumanie

l'« intégration à l'U.T. » (« unité de travail », désignant probablement, à l'époque, le fameux canal Danube – Mer Noire, sorte de goulag à ciel ouvert pour détenus politiques envoyés en « rééducation »). Des notes et rapports secrets de la Securitate le concernant, et attestant une surveillance rapprochée permanente, se concentrent ensuite en 1966, juste avant le roman qui démasque la violence de la collectivisation, *Moromeții II / Les Moromete, deuxième partie* : est préconisée alors, par un officier de la Securitate, l'installation d'écouteurs téléphoniques à son domicile. Puis, en 1971, après *L'Intrus*, le roman qui met en cause le système communiste dans son ensemble, a lieu un braquage en règle effectué par les agents de la police politique, dont la préparation minutieuse (et quelque peu comique) est bien documentée, avec soustraction de manuscrits et documents à son bureau, au siège de la maison d'éditions Cartea Românească, dont il était directeur depuis tout juste un an...

Internement, surveillance, confiscation – un trinôme vectoriel indispensable aux régimes totalitaires. Culminant avec le quatrième terme, qui change la donne et achève le dôme : l'assassinat. Ainsi, cette escalade de la répression à l'encontre de l'écrivain rythme les grands moments de sa carrière par ses œuvres les plus importantes et les plus critiques vis-à-vis du régime : 1952 – *Le déploiement*, 1966 – *Les Moromete II*, 1971 – *L'intrus*, suivi en 1977 par un roman autobiographique, *La vie comme une proie*, pour finir avec *Le plus aimé des terriens* en 1980, l'année du meurtre.

Maintenant, le comble de l'horreur est quand on tombe, dans les documents exhumés, sur des notes d'instruction datées des deux-trois premiers jours après l'assassinat, visant expressément comme objectif « *le positionnement intégral des films de l'enquête sur le terrain* », pour « *l'interprétation objective, en rapport avec les conclusions médico-légales, des circonstances du décès* ». Vu le contenu du rapport médico-légal, tel que décrit auparavant, on est en droit de penser qu'il s'agit de recommander l'ajustement le plus plausible (« objectif ») entre le scénario des déclarations, en train de constitution (« les circonstances »), et les films réalisés sur le terrain (« les conclusions médico-légales ») : cela peut vouloir dire aussi que non seulement la découverte du cadavre, mais aussi le calvaire et la mise à mort de l'écrivain ont peut-être été filmés... En tout cas, cela suggère fortement que tout le dossier est construit artificiellement de manière à imposer une certaine vision des choses – par exemple, « interpréter » comme des lividités certaines traces pouvant indiquer des coups, des lésions ou une

hémorragie interne – quitte à conserver des pièces secrètes (éventuellement détruites ultérieurement : aucun film, finalement, n'a pu être récupéré à ce jour). Ces notes nous semblent prouver également la tentative occulte mais directe d'influencer les médecins légistes (quant aux « témoins », c'était déjà bien évident).

Revenons à l'idée plus générale du mobile. Dans les dossiers de « mise sous surveillance » de l'écrivain, tenus secrets, le long de plusieurs décennies de sa carrière littéraire, on invoque – la rhétorique idéologique et politique l'exigeait ! – un « motif » : « *attitude hostile et liaisons suspectes* » (la formule apparaît dès le rapport de 1952). Une manière, pour le régime communiste, de vouloir tout dire tout en ne disant rien.

En fait, quelle était la cause et donc, la cible de la surveillance, de la répression, et finalement, de la suppression physique de l'écrivain ? La conscience libre, non contaminée, représentée par un combattant de la plume : celle qu'abhorre, par un instinct obscur et inconscient, l'idiotie enragée de l'hydre tentaculaire totalitaire. La conscience libre et surtout, son caractère irréductible, alliant la liberté et la pureté artistique avec l'intransigeance.

Le contrôle et la suppression de la conscience libre, voilà la cause efficiente et la cause finale communes aux crimes d'État que nous avons évoqués. D'ailleurs l'État, même non explicitement totalitaire – car il y a une certaine dose d'arbitraire dans toute forme de pouvoir politique, quelle qu'en soit l'étiquette – mais, à plus forte raison, celui qui s'institue comme totalitaire, est le principal vecteur de la corruption et de la destruction de la liberté et de la pureté des consciences. De ce point de vue, la métaphore léniniste de l'estomac de fer communiste, dont la digestion non seulement détruit mais peut, en plus grande mesure encore, altérer et corrompre, gagne tout son sens atroce. Rappelons encore l'adage de Culiariu : « *il n'y a pas de pouvoir bon* ». Sans doute, l'historien des religions disciple de Mircea Eliade, tué le 21 mai 1991 dans l'enceinte même de l'Université de Chicago où il enseignait, distinguait-il entre « l'État magicien » et « l'État policier »³⁷ : mais si leur opposition est certaine sur le plan des méthodes utilisées, l'est-elle aussi au niveau des buts poursuivis ?

³⁷ I. P. Couliano, *Éros et magie à la Renaissance. 1484* (éd. Flammarion, Paris, 1984, deuxième partie : ch. IV – Éros et magie, pp. 147-150).

Crimes d'État en Roumanie

Si les manuscrits de Preda ont été confisqués en même temps que sa personne était détruite, c'est encore un indice de la haine viscérale des pouvoirs envers la parole, dictant une volonté brute et brutale de tout faire taire, l'homme et son verbe, dans chaque trace de papier. Et de faire tarir, tout comme de faire taire, cet autre sang : l'écriture. Mais il s'agit après tout de régimes moribonds, ou pire, de charognes politiques en putréfaction, paniquant de cette étrange panique des cadavres devant tout mot de vérité qui pulvérise leurs échafaudages criminels de nuit et de brume.

Post-scriptum macabre

J'ai évoqué souvent la vue du visage de Marin Preda, mort, tel que je l'ai contemplé de près dans la rotonde du Musée de la littérature avant son enterrement. Expérience atroce que je ne compte pas épargner à l'éventuel lecteur !

Le visage martyrisé de Marin Preda, que tout un chacun pouvait voir, grossièrement "réparé" et couvert d'environ un demi-centimètre de poudre rose, bon-marché, destinée à masquer les contusions, sans pouvoir camoufler vraiment la pommette gauche tuméfiée par les coups (probablement avec un poing américain), ni la lèvre supérieure écrasée de la même manière, rendait inutile, à nous, les quelques "pèlerins" qui tournions autour de son cercueil ouvert, contemplant sa silhouette fragile, étrangement enfoncée dans son costume gris, tout autre éclaircissement supplémentaire. Comment douter d'ailleurs devant ce visage rose, flottant comme dans un aquarium dans ce cercueil trop grand pour le corps tout de gris vêtu, devant ces boursouflures qui avaient l'air de nager dans un liquide toxique et absurde, devant cet écrivain battu à mort et ensuite maquillé par les assassins eux-mêmes, devant cette horreur fardée, abjectement soulignée plus qu'occultée – oui, comment douter ?

Et pourtant nous n'avions rien vu. Nous n'avions pas vu ce visage prêt à s'effondrer comme une maison qui tombe en ruines, glissant hors de lui-même, ces yeux submergés sous les touffes sauvages de sourcils, cette peau comme recouverte d'une moisissure de sang et d'une autre substance, bizarrement huileuse que je n'arrive pas à définir. Oui, cette face déformée par la souffrance plus qu'un gilet jaune défiguré par l'ordre présidentiel de M. Macron, cette figure comme un masque, chu au-delà ou en deçà de l'humain, imprégné d'un dégoût douloureux, d'une étrange compassion nauséuse du mort pour ses assassins, qu'il

Marin Preda

vomissait du même coup, avec cette bouche aux lèvres tuméfiées plus par l'écœurement que par les coups contingents, avec cette sagesse posthume de celui qui s'abrite sous l'atrocité de son apparence comme sous la carapace d'une tortue.

Je regrette que l'édition de 2017 du livre de Mariana Sipoș, *Dosarul Marin Preda / Le dossier M.P.*, ne contienne pas la photographie de Marin Preda tel qu'on l'a retrouvé mort, le 16 mai 1980, dans sa chambre au palais de Mogoșoaia, photographie qu'elle avait trouvée dans les archives de la police (et qui était reproduite dans l'édition princeps du livre, publiée en 1999). Ci-dessous, je la reproduis d'après l'article "[Moartea a fost violentă!](#)" / « La mort a été violente ! » de Petru Luca, publié en ligne le 19 mai 2017.



Nous regardons, en nous oubliant nous-mêmes, le visage déformé, ensanglanté, défiguré de l'écrivain ; et nous nous demandons : où est Marin Preda, celui qui surgit comme par miracle, en pleine nuit, dans la salle à manger du palais de Mogoșoaia, en descendant les marches tout seul – alors qu'il était dit être arrivé « *en état avancé d'ébriété* », au point d'être porté dans sa chambre, deux-trois heures auparavant... tout en étant néanmoins capable ensuite de demander à manger, et de

Crimes d'État en Roumanie

se laver la face du sang issu d'une petite verrue égratignée par suite, ou éventuellement, d'une chute contre les franges d'un tapis !...

Et nous revenons encore à ce visage d'au-delà de l'humain et justement par cela même, ayant une humanité infiniment approfondie, transcendant toujours notre capacité à la percevoir. Et je souris jaune, plus jaune que le plus maltraité des gilets, et je sens que sur mon visage pétrifié les larmes ne coulent pas, mais cuisent tels des abcès.

En guise d'épilogue : L'analyse littéraire

C'est par des détours hasardeux, ou destinaux, selon la perspective envisagée, dont j'ai évoqué le mécanisme au début de mon introduction-confession dans "Trei crime de stat" (*Trois crimes d'État*)³⁸, que j'ai retrouvé un article écrit en 1980, le seul qu'après plusieurs études de phénoménologie littéraire publiées sous pseudonyme, j'avais réussi à faire paraître sous mon propre nom, abrégé (le texte étant lui-même réduit de deux tiers), article consacré au dernier roman du grand prosateur Marin Preda, *Cel mai iubit dintre pământeni* (*Le plus aimé des terriens*). Or, le prosateur venait d'être tué ou, plutôt, massacré ; l'article, ainsi que mon nom d'ailleurs, venaient d'être amputés lors de la publication. Tout rimait donc.

À l'origine l'article s'intitulait *Analiza literară* ("L'analyse littéraire") : amputé de deux tiers, comme je viens de le dire, il était paru sous le titre *Proză și luciditate* ("Prose et lucidité"), dans la revue *Luceafărul* du 13 septembre 1980. Sous la signature d'Alex. Șişmanian. J'avais rédigé ce texte sous l'impression traumatisante du visage martyrisé de Marin Preda, assassiné aux ides de mai 1980 ; en fait l'écrivain avait été torturé bien au-delà de ce que j'ai pu exprimer, car le rapport d'autopsie, établi curieusement par les médecins mêmes du régime, si la formule est permise, faisait état de traces de violence explicables exclusivement par une minutieuse technique de la torture³⁹ : il s'agissait, comme je l'avais soupçonné déjà à l'époque, à la vue de son cadavre exposé dans la rotonde du Musée de la Littérature Roumaine, et comme des témoignages et analyses ultérieures dont fait état ce livre, en les développant, l'ont abondamment montré, d'un assassinat politique.

³⁸ Dans *LC"P"* N° 2, Avril-Mai, 2021 (référence à la note 1; pour la version en français, v. [ANNEXE. INTRODUCTION](#)).

³⁹ Pour bien plus de détails, voir "Trei crime de stat. Marin Preda", *LC"P"* n° 2, (référence à la note 1).

D'un assassinat politique déclenché précisément par la publication du roman susmentionné, hallucinante fresque et satire du régime communiste et peut-être plus encore de sa police politique, l'abominable, la lamentable Securitate. Dont l'idiotie enragée combinée à je ne sais quelle perplexité hébétée de l'horreur sont saisies sur le vif. Fresque sans équivalent dans la littérature roumaine et au-delà, dénonçant non seulement les images d'Épinal articulant la propagande du système, ses délires qui, dernièrement, semblent déborder largement les frontières de l'ex-communisme, mais aussi une comédie de la déshumanisation, pas forcément dépendante d'un régime ou d'un peuple déterminé, où le totalitarisme s'incruste presque naturellement.

Or, si c'est précisément *ce roman* qui a conduit à la mort son auteur – ce roman qui, après tout, n'était que cela: un roman et non, par exemple, un ensemble de documents secrets compromettants pour le régime – qu'est-ce qu'il y a alors dans la littérature, comprise dans le sens le plus large du terme, en incluant donc aussi la "prose" des journalistes, pour déterminer ceux qui se considèrent, à tort ou même à raison, comme ciblés, à commettre ou à commanditer cet acte monstrueux entre tous: un meurtre ! Et surtout quelle *honte* d'une humanité résiduelle, réduite à l'état de déchet, *hante* de ses éclairs les lambeaux d'une conscience médusée par l'abjection de son propre spectacle. Quel est le rapport entre littérature et totalitarisme ou encore, entre totalitarisme et l'être humain en tant que tel ? Mieux encore : entre littérature et l'être le plus inhumain, le plus aliéné d'entre tous : le dictateur – ou le bureaucrate sinon le clown qui jouent par destin ou par hasard ce rôle !

En effet, quel est le sens de cette interaction grotesque et tragique qui hérisse le territoire du totalitarisme de tant de crimes, en Roumanie, sans doute, mais aussi et surtout en Russie, la Russie stalinienne abyssale de sang, à laquelle s'ajoute maintenant celle tout aussi sanglante de Poutine, dont il serait trop fatigant d'énumérer les assassinats, et qu'on peut évoquer en quelque sorte symboliquement en songeant seulement à Anna Politkovskaïa... Ou, pourquoi pas, en Arabie Saoudite, si l'on se rappelle par exemple le sort de Jamal Khashoggi, massacré par ordre de l'actuel chouchou du président Joe Biden, Mohammed ben Salmane, gracieusement mis en garde par le

Crimes d'État en Roumanie

président américain, comme jadis Bachar al-Assad par son prédécesseur Barack Obama !⁴⁰

On se rappelle, sans doute, aussi le cas de Salman Rushdie et des *Versets sataniques*, ainsi que la fameuse *fatwa* qui même si elle n'a pas conduit l'écrivain à la mort (mais lui a fait la frôler de très près, avec l'attentat aux 10 coups de couteau perpétré publiquement à son encontre le 12 août 2022 à New York, 33 ans après), n'a pourtant pas épargné certains de ses traducteurs... Ni lui-même, comme nous venons de le rappeler.

Quelle *honte* habite l'individu totalitarisé pour le pousser si facilement au crime ? Et quelle corde secrète touche-t-elle, la vérité de la littérature – probablement la vérité en général – dans l'homme infecté par la pandémie du pouvoir, pour faire hurler en lui l'assassin ?

⁴⁰ Ah! ces présidents américains et leurs merveilleuses mises en garde! Quant au chouchou du sénile de la Maison Blanche, avec ses chutes, ses lapsus et ses gaffes à répétition, MBS, comment gommer le sourire suffisant et cruel de cet énergumène, sûr que son pétrole lui ferait pardonner tout le sang versé, hier, aujourd'hui et surtout demain.

Nicolae Labiş

Pour essayer de mieux comprendre le nœud problématique auquel notre questionnement nous confronte il vaut probablement mieux remonter le temps en évoquant un meurtre commis par la même Securitate quelques 24 ans avant celui de Marin Preda, en 1956, l'année de la révolution hongroise, donc 35 ans avant l'assassinat de I.P. Couliano : il s'agit de la "mise en accident" du poète Nicolae Labiş⁴¹.

Si la mort de Mihai Eminescu, poète des abîmes au romantisme métaphysique et à l'érotisme nocturne, parfois cruel, semble encore enveloppée de mystère, tant les scénarios «médicaux» fluctuent, comme nous espérons le documenter plus loin, celle de Nicolae Labiş, à l'instar de celle de Zbigniew Cybulski, paraît d'une clarté indiscutable. En effet, il est généralement avéré que Labiş s'est fait tuer par un tramway, tout comme dans le cas du grand acteur polonais l'assassin n'est qu'un train. Mais, s'agit-il d'un faux mouvement, alors qu'il aurait tenté d'attraper le tram en marche, ce qui l'aurait projeté sous les rails⁴² ? Sûrement pas... Son corps n'a pas été mutilé et le poète a survécu une bonne dizaine de jours à l'hôpital, paralysé, avant de succomber par suite de la fracturation de sa colonne vertébrale. Il a pu, entre temps, parler avec des amis et leur raconter ce qui s'était réellement passé.

Le scénario d'une mise en scène bien orchestrée, vouée à couvrir un assassinat politique commandité au sommet, apparaît, exactement comme dans les cas tout aussi tragiques de Marin Preda et Ioan Petru Culianu, de plus en plus nettement, à la lumière des quelques témoignages clés, qui ont petit à petit fait surface, des années voire des décennies après. Ils proviennent de personnes proches du poète qui ont pu l'accompagner pendant ses derniers jours, et transmettre son propre récit, tout en étant par ailleurs bien au fait de ses prises de position

⁴¹ Évidemment, pour une analyse aussi détaillée que possible de l'assassinat de Labiş, comme pour celui de Marin Preda, nous ne pouvons que renvoyer une fois de plus le lecteur, surtout roumanophone, mais pas exclusivement, à notre livre *Trei crime de stat (Trois crimes d'État)*, LC"P", n° 2 (référence à la note 1).

⁴² Pour Cybulski, l'épisode apparaît dans un film d'Andrzej Wajda, *Tout est à vendre*, tourné en 1969, environ deux ans après la mort de ce "James Dean polonais". Malheureusement, ce n'est pas le cas de Labiş sur lequel, à ma connaissance, on n'a pas tourné de film. C'est vrai qu'un Wajda roumain manque encore à l'appel !

Crimes d'État en Roumanie

dérangeantes, ainsi que de sa mise sous surveillance permanente par la police politique du régime (la Securitate).

Ces révélations viennent contredire la thèse officielle de « l'accident » dû à « l'état d'ébriété » de la victime⁴³, et convergent vers la brutale vérité d'un meurtre : le poète a sciemment été poussé par quelqu'un *entre* les wagons du tram au moment du démarrage, et la voiture derrière est venue lui heurter violemment le dos, en lui fissurant la colonne. L'homme qui l'a poussé était l'un des agents qui le surveillait depuis plusieurs années.

Les préliminaires du crime

Ces témoignages tardifs, comme celui de **Stela Covaci**⁴⁴, sont bouleversants avant tout par ce qu'ils attestent du tragique destin brisé de toute une génération, à une époque de répression et de terreur. C'était encore, en Roumanie communiste, le temps d'une dictature de type stalinien des plus dures, personne dans le pays n'ayant encore entendu parler, ni même rêvé d'une quelconque soi-disant « déstalinisation » (un « dégel » allait avoir lieu bien plus tard, pour la période 1964-1971) ; de toute manière, le « rapport Khrouchtchev » de mars 1956, d'ailleurs tenu secret, n'a en rien empêché l'écrasement de

⁴³ Cet argument passe-partout concernant l'« état avancé d'ébriété » est aussi l'une des idées fixes de la pseudo-enquête menée autour de la mort de Marin Preda, la technique du dénigrement moral de la victime constituant d'ailleurs une constante des crimes d'État perpétrés en Roumanie.

⁴⁴ Le principal témoignage dans ce sens est celui de l'écrivaine Stela Covaci, née Pogorilovschi (1935-2015). Devenue en 1962 l'épouse du poète et traducteur Aurel Covaci, elle a gardé pendant des décennies un silence imposé au sujet du « traumatisant secret » de la mort du poète. Sur sa personnalité et les persécutions qu'elle a affrontées, voir [Mălina Anițoaei](#), crainou.ro (27-02-2018), et [Florentina Tonița](#), stiri.botosani.ro (22-10-2018).

Son long article-témoignage : *Moartea lui Nicolae Labiș. Noaptea de coșmar ale poetului ucis* (« La mort de Nicolae Labiș. Les nuits de cauchemar du poète assassiné ») paraît dans la revue en ligne [Certitudinea](#) du 9 décembre 2009, comme pour commémorer l'« accident » criminel survenu 53 ans auparavant, dans la nuit du 9/10 décembre 1956. Ce texte paraîtra aussi en brochure (éd. Tracus Arte, Bucarest 2011), alors qu'une première version (*Nicolae Labiș : 1956, anul ocultat* / « Nicolae Labiș : 1956, l'année occultée ») avait été incluse dans le volume cosigné avec le poète Cezar Ivănescu, *Timpul asasinilor. Documente și mărturii despre viața, moartea și transfigurarea lui Nicolae Labiș* (« Le temps des assassins. Documents et témoignages sur la vie, la mort et la transfiguration de Nicolae Labiș »), ed. Libra 1997 (pp. 231-314).

Nicolae Labiș

l'insurrection hongroise en octobre-novembre de la même année par l'armée soviétique. La jeunesse roumaine, en particulier parmi les écrivains, s'est alors exposée à une lourde répression, par suite de manifestations publiques, ou seulement privées, de sympathie pour les voisins hongrois, et de critiques anticomunistes et antisoviétiques.

Nicolae Labiș, le poète de 21 ans, fer de lance des jeunes écrivains roumains, était devenu l'un de ces contestataires-là. Et le réduire au silence devenait un impératif du « maintien de l'ordre » dans un pays où la jeunesse frémissait, sous l'effet de l'onde de choc propagée par la rébellion hongroise... Citons (d'après le témoignage de Stela Covaci, dans [Certitudinea](#) du 9 décembre 2009):

« Nicolae Labiș a été l'initiateur du Mouvement de Résistance anticomuniste en milieu étudiant en Roumanie. C'est ce qui a causé sa mort. Dans la nuit du 9 à 10 décembre 1956, il a été heurté par un tramway – conformément à la version officielle. En réalité ce fut un attentat, organisé par la Securitate et exécuté sur ordre. Le poète a survécu jusqu'au 21 décembre, à l'Hôpital des Urgences, boulevard Ion Mincu, Bucarest. Perfidement et cyniquement construit et exécuté sur des ordres non écrits, ce crime ne permet toujours pas, après plus de 50 ans, une investigation complète. Les documents ont été détruits ou, microfilmés, déposés à durée indéterminée dans des coffres qui cachent les sales secrets "d'intérêt national". (...) La campagne de terrorisation par chantage, torture, condamnations sans droit d'appel, privation de droits civils, a été à tel point aberrante que nous avons été abasourdis, réduits au silence, pour certains, à jamais. »⁴⁵

Le conflit du jeune poète avec le pouvoir datait en fait depuis plusieurs années déjà, son « réveil » du « sommeil dogmatique » de la propagande communiste s'étant produit dès son entrée à l'École de Littérature en 1952⁴⁶.

⁴⁵ Stela Covaci a écrit un livre sur ce mouvement contestataire des étudiants qui leur a valu des années de prison et des décennies de persécution, elle-même ainsi qu'Aurel Covaci, son mari, ayant été inclus au «lot Labiș»: *Persecuția / La persécution* (Editura Vremea, 2006).

⁴⁶ Créée sur le modèle de l'Institut de Littérature « Maxim Gorki » de Moscou, l'École de Littérature et critique littéraire « Mihai Eminescu » était censée créer les nouveaux « écrivains socialistes » ; elle a fonctionné de 1950 à 1955 quand elle a été fondue

Crimes d'État en Roumanie

En fait, les choses vont s'aggraver de façon accélérée. Ainsi, au premier Congrès des écrivains de juin 1956, le poète rebelle au « réalisme socialiste » est accusé de « *snobisme, évasionnisme, influences de l'idéologie bourgeoise, infiltrations libéralistes, faible préparation idéologique, manque de contact avec la réalité, confusions au sujet du rapport entre **liberté** [de l'écrivain, n.n.] et **commandement** [donné par le parti..., n.n.]* »⁴⁷.

Labiș, qui savait qu'il figurait sur la « liste noire » de la Securitate (la police politique roumaine de sinistre mémoire remplacée après 1989 par le non moins sinistre SRI – Service Roumain d'Informations), décide de se mettre au vert. D'ailleurs, à l'automne de l'année 1956, dans le contexte des événements de Hongrie, et alors qu'il était interdit de publication, il reçoit des menaces directes.

Le 6 décembre 1956, quelques jours après l'anniversaire de ses 21 ans, le poète confesse à son ami Imre Portik qu'il craint pour sa vie, ayant, à plusieurs reprises, chanté en public l'Hymne royal, et récité des poésies interdites. Ainsi, lors d'une rencontre entre jeunes écrivains dans un café au centre de Bucarest, en novembre 1956, où l'on discute vivement de l'écrasement de la révolte hongroise par les chars soviétiques, il récite à haute voix *Doîna* de Mihai Eminescu, interdite à l'époque, défi assumé qui suffisait à le mettre en danger d'emprisonnement⁴⁸.

Il projette de quitter en cachette la capitale : « *Je dois disparaître de leurs yeux pour un temps. Je veux disparaître de Bucarest, sans laisser de trace.* » Il aurait susurré à Mioara Cremene, le soir même du 9 décembre, quelques heures avant le soi-disant accident : « *Euh,*

dans la Faculté de Philologie de Bucarest, signe que le régime y avait vu finalement une pépinière d'opposants.

⁴⁷ Ainsi son volume de début paru en octobre 1956 (*Primele iubiri* / Les premières amours) est virulemment critiqué dans la presse orchestrée par le parti, le poète étant rabaissé au rang de « versificateur » qui finirait en « autopastiche » (*apud* Imre Portik, *Hora morții. Consemnări despre prietenul meu Nicolae Labiș* / La danse de la mort. Notes sur mon ami Nicolae Labiș, Editura Oscar Print, București 2005).

⁴⁸ Selon le témoignage de Stela Covaci, dans *Timpul asasinilor* / Le temps des assassins, p. 276 ; au sujet de cette fameuse poésie d'Eminescu, qui a beaucoup coûté à l'auteur lui-même, voir notre résumé [MIHAI EMINESCU](#), en annexe au numéro 2 des [Cahiers « Psychanodia »](#)).

Nicolae Labiş

Miorette, tu n'as pas idée ! T'imagines même pas ce qu'on me prépare !»⁴⁹.

Il n'a plus le temps de se mettre à l'abri. Paralysé sur son lit d'hôpital, le poète révèle à ses proches qu'il a été victime d'un acte criminel prémédité (toujours d'après le témoignage suscité de Stela Covaci, dans [Certitudinea](#) du 9 décembre 2009):

« La famille du poète a su la vérité depuis le début. Écrasé sur son lit de l'Hôpital des Urgences, il a révélé à son père et à quelques amis qu'il avait été poussé entre les wagons du tramway et qu'il connaissait l'exécutant. Le 10 décembre à l'aube, en parlant à Aurel Covaci, appelé à son chevet sur sa demande (...), il a déclaré qu'indubitablement, l'impitoyable "Oiseau au bec de rubis" s'est vengé de sa désobéissance et l'a brisé. »

Le titre du fameux dernier poème *Pasărea cu clonț de rubin* ("L'Oiseau au bec de rubis"), dicté depuis son lit de mort, s'éclaire donc, de l'aveu même du poète fait à l'ami Aurel Covaci, d'un sens bien précis, ou, du moins, d'un décodage supplémentaire indiquant la cible assassine : le pouvoir politique et son bras armé, la Securitate⁵⁰.

Un « accident » bien orchestré

Stela Covaci relate ensuite les circonstances détaillées de l'assassinat maquillé en accident dans la nuit du 9/10 décembre, d'après ses propres souvenirs et les confessions faites par le poète lui-même à ses amis proches, **Aurel Covaci** (1932-1993) et **Imre Portik** (†1992)⁵¹.

⁴⁹ Ces propos – rapportés par l'écrivaine Mioara Cremene (traductrice de Kleist en roumain) dans une interview de 2000 avec la journaliste et écrivaine Mariana Sipoș (*apud* Stela Covaci, article cité) – font référence, par un jeu de mot tragique, à la fameuse balade roumaine *Mioritza* (diminutif de Mioara, nom propre et nom commun), où le berger est averti par sa brebis merveilleuse des intentions meurtrières de ses compagnons, qui ont projeté de l'occire au couchant du soleil.

⁵⁰ L'idée que le titre *Pasărea cu clonț de rubin* contiendrait des initiales cachées a d'ailleurs été suggérée : « Le message est étrange et c'est étonnant qu'il ait pu être publié peu de temps après, alors que même le titre [*Pasărea cu Clonț de Rubin*] envoyait aux initiales P.C.R., du Parti communiste de Roumanie, et le rubis – à l'étoile rouge et au drapeau du même sinistre parti », cf. Adrian Bucurescu, "Straniul destin al lui Nicolae Labiş" (L'étrange destin de Nicolae Labiş), dans *România Liberă* du 3 avril 2008 ([en ligne](#)).

⁵¹ *Hora morții*, paru posthume en 2005 (mentionné n. 47).

Crimes d'État en Roumanie

Le scénario, ici légèrement abrégé, est pourtant fort simple. Le poète, qui n'avait pas d'argent, avait été entraîné tard dans la nuit par une femme, Maria Polevoï (ballerine à l'ensemble du Ministère des Affaires Intérieures, forum de tutelle de la Securitate) et deux « surveillants », dont un que Labiş connaissait de longue date, car en 1953 il avait assuré au jeune poète que jamais il ne recevrait le prix littéraire national : il s'agit de Iosif, alias Isac, alias Grişa Schwartzman (pianiste accompagnateur). Personnage qui agissait, sous couverture « artistique », comme informateur de la Securitate, sinon comme agent.

Attiré par la proposition de la ballerine de l'abriter pour la nuit, Labiş part avec Maria Polevoï, les deux « suiveurs » à leurs trousseaux, se dirigeant séparément, bien après minuit, vers le terminus du tramway n° 13, en plein centre de Bucarest, où ils attendent le tram. Alors que le tram se prépare à démarrer et que Labiş n'est pas encore monté, la ballerine non plus, le poète est brutalement poussé entre les deux wagons par l'un de ces deux autres “accompagnateurs”, manifestement, cet Iosif (Grişa) Schwartzman susmentionné, qui se tenait tout juste derrière lui. Le tram démarre, le pousseur crie qu'il y a un homme soûl tombé, Maria arrête le conducteur, la victime est retirée d'entre les wagons et traînée sur ses pieds à l'hôpital Colţea, tout près, où on lui refuse l'admission et on l'envoie (en taxi !) à l'Hôpital des Urgences. Là-bas il sera constaté qu'il avait la colonne vertébrale fracturée et la moelle épinière sectionnée, sans doute par suite du choc provoqué par le wagon arrière. La mort n'est qu'une question de jours : elle est survenue le 22 décembre 1956.

Ce qui est extrêmement troublant est le fait que « *le 9 décembre 1956, était le premier jour où, à Bucarest, les tramways circulaient aussi de nuit* »⁵². Un timing fatal (mais le destin n'est le plus souvent qu'un arrangement qu'on dirait dirigé par des forces occultes... un complot, en fin de compte !).

Imre Portik, qui l'attendait à Covasna, où ils avaient convenu ensemble d'établir la « retraite » temporaire du poète, inquiet de ne pas le voir

⁵² Cf. Cătălin Oprea, [Nicolae Labiş: Ucis, la 21 de ani, de primul tramvai de noapte | Ferratum](#) Bank ("Nicolae Labiş, 21 ans, tué par le premier tramway de nuit", en ligne, 9-04-2021).

Nicolae Labiș

arriver, revient à Bucarest deux jours plus tard, et reçoit le témoignage de Labiș⁵³:

« - Comment ce malheur t'est-il arrivé ? Étais-tu soûl ?

- Non, je n'étais pas soûl. Il est vrai que j'ai bu l'après-midi et le soir, mais je n'étais même pas un peu grisé, répondit Labiș.

- Alors comment as-tu pu tomber sous le tram, en étant éveillé ?

- Je ne suis pas tombé, j'ai été poussé par derrière par quelqu'un.

- Par qui, tu le connais ?

- Je ne sais pas qui c'était. Je n'ai pas eu le temps de regarder derrière moi pour voir qui m'avait poussé, parce que le coup m'a projeté, les bras en l'air, sur l'attelage entre les wagons. J'ai pu m'agripper d'une main à l'un des tampons, mais petit à petit je glissais vers le bas, et mes pieds se retrouvaient toujours plus en dessous du wagon remorque. J'avais la tête dans l'air, le visage vers le bas et je voyais sauter des rails des étincelles jaunes et vertes. Tandis que j'étais traîné ainsi, j'ai senti quelques coups puissants du wagon arrière dans mon dos. »

De son côté, Mihai Stoian, qui a recueilli lui aussi le témoignage de Labiș à l'hôpital, relate d'une manière plus spectaculaire le récit du poète⁵⁴ :

« Quelqu'un l'aurait poussé et, en dernier recours, il s'est agrippé au tampon intermédiaire d'entre les wagons. "Je tenais les yeux grands ouverts et je voyais comme, de ma tête heurtée contre le pavé, il sortait des étincelles". ».

⁵³ Reproduit d'après l'article susmentionné de Stela Covaci (note 45), qui cite le livre de Portik (note 48).

⁵⁴ La source serait (cf. Wikipedia) un article publié dans la revue *Luceafărul* du 3 août 2014, mais ce témoignage – que nous reproduisons ici d'après l'article-compilation de Dănuț Zuzeac: *Misterele morții lui Nicolae Labiș: accident sau complot al Securității?* ("Les mystères de la mort de Nicolae Labiș : accident ou complot de la Securitate ?"), en ligne dans Adevărul (La Vérité), 23 mars 2015 – figure déjà dans le volume composé par Gheorghe Tomozei, *Moartea unui poet* ("La mort d'un poète"), éd. Cartea Românească, București 1972 (p. 281).

Crimes d'État en Roumanie

Quant à Maria Polevoï, le récit qu'elle a donné à Imre Portik le 11 décembre, le surlendemain de l'événement, est un témoignage sans appel. En effet, elle avoue avoir vu de ses yeux le geste criminel :

« J'avais de nombreuses raisons de ne pas me faire voir avec lui par qui que ce soit. Quand le premier tram 13 est arrivé, je l'ai poursuivi du regard, dans l'intention de ne pas monter s'il montait lui-même. J'ai vu clairement comme l'a poussé celui qui se trouvait derrière lui, tout en continuant son chemin, alors que le poète disparaissait... Il [celui qui a poussé le poète vers le tram, n.n.] se tenait un peu à l'écart, les mains dans les poches, et parlait salement de Labiş. »

Elle a toujours refusé de nommer l'assassin, mais on sait par ailleurs que l'autre « témoin oculaire » qui, comme elle, allait déposer « officiellement » (PV du 25 décembre) en faveur de l'« accident », était Iosif Schwartzman, qui avait suivi Labiş et Maria Polevoï dans la station de tram. Celle-ci a sans doute été terrorisée par des menaces et s'est tue pendant plus de deux décennies, tout en couvant une culpabilité qui allait l'achever :

« Au cours de la nuit de 10 à 11 décembre [1956], Mary a reçu plusieurs coups de fil avec des menaces de mort. Ultérieurement, elle a laissé entendre qu'elle aurait reconnu la voix de Grişa Schwartzman. Jusqu'en 1978, cet être a vécu sous la terreur de détenir le secret du crime. Elle s'est suicidée lorsque quelqu'un s'est souvenu d'elle et a essayé de la faire avouer la vérité. »

Sont balayés ainsi les scénarios mis en circulation et véhiculés des décennies durant par la machine à dénigrement et désinformation de la police politique roumaine, tentant d'accréditer, à coup de rumeurs relayées par les officiels du régime et la cour des suiveurs, autrement dit, par les criminels eux-mêmes et leurs agents d'influence, le portrait d'un jeune alcoolique à la morale douteuse... qui serait mort « sous l'influence de l'alcool », comme l'a déclaré lors de l'enquête officielle le conducteur du tram – ce qui devait devenir la thèse officielle, répercutée et perpétuée pendant un demi-siècle dans le milieu littéraire et l'opinion publique⁵⁵.

⁵⁵ Notamment par Gheorghe Tomozei, par le biais du volume cité ci-dessus (note précédente). Nous rappelons que cette technique du dénigrement – appliquée aussi dans les cas d'Eminescu, de Marin Preda et, sous une forme “modernisée”, où l'alcoolisme était remplacé par l'homosexualité et l'addiction aux drogues, dans celui

D'ailleurs, même le gardien de l'Hôpital des Urgences savait la vérité, puisque, selon le témoignage du même Imre Portik, il lui aurait murmuré, en l'accueillant : « *On dit qu'il était soûl, mais il a été jeté sous le tram* ».

Il convient d'évoquer aussi deux témoignages indirects relatés par le poète **Cezar Ivănescu** (1941-2008), dont les propos nous ont été accessibles via les extraits d'un entretien accordé par le poète peu de temps avant la parution en 1997 de son livre co-signé avec Stela Covaci, *Timpul asasinilor* ("Le temps des assassins")⁵⁶.

En effet, Cezar Ivănescu déclare que sa conviction concernant l'assassinat de Labiş s'est forgée grâce aux confessions faites tardivement, lors d'une visite à Bucarest au milieu des années 90, par l'écrivaine **Mioara Cremene** (1923-2014), exilée à Paris depuis 1969 ; celle-ci a raconté aux époux Ivănescu ses souvenirs du récit de Labiş, récit qu'elle avait à son tour recueilli, en le visitant à l'hôpital avant sa mort.

Ainsi, la relation du faux « accident » diffère légèrement du témoignage d'Imre Portik, dans cette relation de Cezar Ivănescu, où l'exécutant est clairement identifié comme étant un agent de la Securitate qui poursuivait le poète :

« ...et là, dans la station, le "sécuriste" qui le poursuivait est monté dans la remorque du tram dans laquelle se préparait à monter le poète. Labiş avait un peu bu, pas beaucoup, il a d'ailleurs été prouvé qu'il n'a pas trop bu ce soir-là, et comme il était un peu hésitant, le "sécuriste" a eu l'impression qu'il n'allait finalement pas monter dans le tram et, de peur de le manquer et pour le garder sous surveillance (...), il a sauté par la porte de devant et, dans son élan, a heurté Labiş et l'a projeté sous le tram. »

Le fait révélateur à propos de l'exécutant du crime est qu'il aurait lui-même fait signer à Labiş une « décharge » renonçant juridiquement à

de Ioan Petru Culianu – fait partie de la sémiotique du crime propre au totalitarisme roumain, à commencer par le totalitarisme monarchique, dont l'héritière par excellence sous le communisme est, bien entendu, la Securitate.

⁵⁶ Cet entretien, mené par le journaliste Viorel Ilişoi, a été publié après la mort du poète (en ligne dans [Journalul](#), 30 Nov. 2009 et, plus complet, sur le blog [Euchronia de mars 2010](#)).

Crimes d'État en Roumanie

toute revendication à l'encontre du ou des responsables de l'« accident »:

« Il a avoué à Mioara Cremene que ce sécuriste-là, qui était fonctionnaire de l'État communiste de l'époque, est venu à Labiş à l'hôpital avec un papier écrit par lui-même par avance par lequel lui, Labiş, déclarait qu'il n'avait aucune prétention matérielle (...) Et il a signé ! Il a signé la décharge de cet animal ! Comme quoi, il n'a pas voulu le tuer, il l'a seulement heurté tel un bœuf et l'a enfoncé sous le tram. »

Ce fait pulvérise la thèse de l'« accident », constituant pratiquement un aveu de culpabilité du demandeur (sans doute, Grişa Schwartzzman) de cette « décharge », arrachée à la victime. En effet, ce document *juridique* – qui doit exister sans doute quelque part dans les archives secrètes de la Securitate – prouve par lui-même qu'il s'agissait, tout simplement, d'un assassinat. Par ailleurs, si le poète a consenti à cette signature, il faut croire qu'il a été menacé, et que ces menaces concernaient expressément sa famille (car son sort à lui était déjà scellé à mort, et il le savait) : ce qui peut expliquer le silence de sa sœur, Margareta, pendant les décennies suivantes.

L'exécutant, lui, allait vite être récompensé : Isac-Grişa Schwartzzman recevait, peu après l'enterrement de Labiş, l'approbation de départ définitif de Roumanie (c'était la période où l'émigration pour Israël n'était pas encore autorisée... l'informateur-agent a dû donc la monnayer sévices contre services !).

Quant aux commanditaires, Cezar Ivănescu nomme « le soviétique Pantiuşa, alias [Gheorghe] Pintilie, le commandant à l'époque de la Securitate » (de son vrai nom Timofteï Bodnarenko), bras droit occulte du leader stalinien Gheorghe Gheorghiu-Dej, le mentor politique du futur « conducator » Nicolae Ceauşescu – qui était à l'époque, en tant que secrétaire du PCR, le responsable politique de la Securitate, ainsi que des questions de la jeunesse, étant justement en train de s'illustrer en organisant la répression des mouvements de la jeunesse roumaine en écho à l'insurrection de Budapest⁵⁷.

⁵⁷ Le rôle joué dans ce sens par un Commandement ad-hoc de hauts fonctionnaires du parti et de l'État, avec comme responsable politique Nicolae Ceauşescu, est évoqué par Imre Portik (livre suscité n. 5). Un article paru dans la revue *Historia* détaille et éclaire ces faits ([Ilarion Tiu, "Nicolae Ceauşescu și Revoluția de la Budapesta"](#) / Nicolae Ceauşescu et la révolution de Budapest, février 2012).

La téléologie du crime

Une question surgit naturellement : sont-ils, de tels assassinats, des crimes d'État ? Sans doute, dans la mesure où ils sont commandités par des hommes de pouvoir, qui incarnent à eux seuls l'autorité de l'État (à quelque époque que ce soit). Mais, reposent-ils, ces crimes, sur une raison d'État ? Nullement ! Ni Eminescu dans son temps, ni, encore moins, le très jeune Nicolae Labiş – ou, comme nous l'avons vu déjà, l'historien des religions I. P. Couliano, ou encore, le prosateur Marin Preda – n'ont jamais constitué une *menace* pour les formes étatiques de leurs époques respectives et, quoi qu'on ait pu imaginer après coup à leur sujet, ou même mettre à leur charge de leur vivant, ils n'ont fomenté quelque « complot » que ce soit contre l'État... autrement que, peut-être, dans leurs rêveries poétiques !

Alors ? Si aucune motivation « raisonnable » (mais le mot est incongru dans ce contexte !) ne peut être invoquée, qu'est-ce qui a pu déterminer la mise à exécution de tels abjects assassinats ? Quelque chose de bien plus simple et plus brutal, qu'on devrait nommer *la vanité d'État* : celle des individus mis par le hasard au sommet du pouvoir. Une vanité de l'abus – car il ne peut s'agir de véritable pouvoir – qui ne se sent légitimée que par le crime. Autrement dit, l'incapacité, le servilisme, la stupidité, la lâcheté en fin de compte se retrouvant en position de tout pouvoir faire, ne savent, ne peuvent rien faire d'autre que tuer, pour s'auto-légitimer comme détenteurs d'un pouvoir, par ailleurs, structurellement illégitime : au lieu du libre arbitre, le libre arbitraire ! Car, quel a été le sens de l'assassinat de Nicolae Labiş ? Alors qu'il est déjà évident que l'assassinat ne peut avoir de sens ! Aucun des assassinats susmentionnés n'a eu de sens d'ailleurs, mais tous ont exprimé une idée qui sous-tend, en fait, toute notre démarche analytique : l'opposition, plus encore, l'incompatibilité décisive entre totalitarisme et littérature. Incompatibilité et, pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, complémentarité troublée des deux, puisque, malgré les tentatives systématiques d'asservissement de la dernière par le premier, c'est cette fragile et outragée littérature, dans l'insoutenable légèreté de son être le plus vrai, qui forme comme la compensation aléthique de l'omnipotent totalitarisme, avec ses bottes de plomb et ses formes de fer.

D'ailleurs, la littérature, par ses écrivains, n'est-elle pas tuée dans sa qualité de conscience paradoxale de quelque chose qui précisément n'en a pas ? C'est ainsi que les assassins ou, mieux dit, les

Crimes d'État en Roumanie

commanditaires des crimes – très probablement, Gheorghiu-Dej (assassin expérimenté, avec bien des meurtres politiques à son actif) dans le cas de Labiş, Nicolae et Elena Ceaușescu dans celui de Marin Preda, Ion Iliescu, enfin, dans celui de I.P. Culianu – cèdent tout simplement au possibilisme dément du pouvoir et à cette euphorie de l'impunité qui hante les potentats et les dictateurs. Plus encore : ils cèdent à cette haine à l'encontre des génies et des héros, haine propre aux avortons politiques, aux médiocres sculptés dans leur propre banalité de formes sans fonds, aux imbéciles pétrifiés par leur propre idiotie réifiante.

Sans doute, l'on peut parler, a posteriori, d'un objectif d'intimidation et d'avertissement. Stela Covaci disait, en citant Imre Portik :

« "Labiș a été choisi pour exemplifier les conséquences possibles de la désobéissance", déclare en toute responsabilité le journaliste et ami proche jusqu'à la mort, Portik Imre, dans ses mémoires posthumes, parus seulement en 2005. »

Elle a commenté dans ce sens l'action des facteurs culturels et politiques, comme le président de l'Union des écrivains (Mihai Beniuc, à l'époque), et plus tard, le « conducator » Nicolae Ceaușescu :

« Mihai Beniuc a eu une lourde tâche. Il a dû éloigner les jeunes, écrivains ou étudiants, qui se massaient dans les couloirs de l'Hôpital des Urgences. Il ne perdait aucune occasion pour les réprimander et leur donner comme exemple Labiş. Il les avertissait sur les conséquences de la désobéissance par rapport aux commandements du parti. La même chose l'a déclarée aussi Nicolae Ceaușescu dans les années 70, quand, en s'adressant à une délégation de jeunes écrivains, il leur a conseillé de ne pas commettre des faits insensés s'ils ne veulent pas partager le sort du poète Labiş. »

Splendide exemple de compensation aléthéique puisque ce sont les criminels eux-mêmes qui irrésistiblement *avouent*. L'écho de cet aveu-avertissement était du reste censé se prolonger des décennies durant, vu que vingt ans après, il servait encore, au chef de l'État, l'ancien secrétaire du PCR et responsable politique de la Securitate dans les années 50, d'argument pour mater dans l'œuf toute velléité de révolte.

Mais, qui s'est jamais senti « averti » par un crime ? Les lâches n'avaient pas besoin de tels avertissements, parce que, de toute manière, le lâche ne saurait le devenir plus qu'il ne l'était déjà. Les

Nicolae Labiş

opportunistes – eux-mêmes, de véritables professionnels de la complicité de système – avaient encore moins besoin, pour continuer de collaborer, d’être « avertis » des risques d’une révolte ! Alors ? Les consciences normales, même pas héroïques, se sentent plutôt provoquées par de tels « avertissements », visiblement contre-productifs, qui se retournent systématiquement contre les systèmes qui les produisent.

Certes, on peut aussi déchiffrer, dans l’assassinat de Nicolae Labiş, comme dans celui de I. P. Couliano, des exemples typiques d’une « culture de la terreur », pratiquée par le communisme et le nazisme, mais propre en fait, sinon indispensable, à toute dynamique totalitaire, quels que soient ses éventuels camouflages « démocratiques ». Il faut seulement rappeler que plus la terreur s’intensifie, plus la fragilité du pouvoir se fait jour, menant finalement à sa perte. Ainsi, l’assassinat de Labiş en décembre 1956 fait partie des événements qui ont marqué, la même année, le « commencement de la fin » du système communiste, tandis que dans le cas de I. P. Couliano, assassiné à Chicago le 21 mai 1991 par le « bras long » de l’ancienne Securitate, fraîchement passée sous les ordres du néo-communiste Ion Iliescu, il s’agit de l’ultime exhalation d’un système décédé qui tâchait désespérément de se survivre, du dernier souffle d’un cadavre déjà en putréfaction.

Aucun assassinat de ce genre ne répond, au demeurant, à un quelconque projet politique (le terrorisme totalitaire en est d’ailleurs absolument incapable), mais exclusivement à un instinct antihumain, on pourrait dire aussi anti-spirituel, si l’on voulait donner à la question une dimension métaphysique. Car le but instinctif – *the basic instinct* – du totalitarisme, quel qu’il soit, est un seul, à savoir l’**extermination**. L’extermination *physique* d’un peuple, d’une catégorie ethnique, sociale ou religieuse, des monuments éventuellement, représentatifs pour une culture – car le (crypto-) dictateur est, structurellement, pyromane –, mais aussi l’extermination *morale*, des valeurs et des principes, de la mémoire du passé, de l’histoire par la réécriture, du présent vécu, par l’idéologisation et l’endoctrinement. Et pourquoi ne pas le dire : le but des systèmes totalitaires ou crypto-totalitaires (modèle vers lequel tend hélas la majorité des pouvoirs en place de nos jours) est **d’exterminer l’humain de l’humanité**.

Terroriser par le crime, même sans aucune utilité politique, “cauchemardiser” le monde : voilà le besoin profond – car nous nous

Crimes d'État en Roumanie

trouvons face à une téléologie de l'inconscient, sans équivalent dans le plan de la conscience – de ces psychopathes au pouvoir – ou en quête du pouvoir, lorsqu'ils se placent en « opposition ». Leur arme principale n'est d'ailleurs pas le crime en tant que tel, mais le sentiment effrayant qu'il engendre dans les populations soumises à ses effets, à savoir, l'incapacité, l'impossibilité de comprendre, l'horreur devant l'absurde du crime, qui heurte et nie votre humanité pensante.

C'est de cela que se nourrissent avec délices les damnés du totalitarisme, c'est à cela qu'ils souhaiteraient réduire, eux, les démons d'un enfer laïc, l'humanité toute entière.

Post-scriptum tragique

On ne peut se séparer, pour l'instant, de Nicolae Labiş sans contempler avec stupeur son visage d'enfant sacrifié, tel que nous le montre la photographie mortuaire, reproduite ici d'après l'article suscité de Stela Covaci, dont il convient de reprendre, justement, ce commentaire :



« Je l'ai revu sur son catafalque dans le hall de la Maison des écrivains, vêtu du costume qu'il s'était acheté un mois auparavant avec l'argent reçu pour le volume "Les premières amours", enfoncé dans l'écume du voile mortuaire comme une mariée. Sa main fine m'a semblé un moment retenir la mienne. J'ai été

Nicolae Labiş

effrayée, car son visage avait changé. Il avait la face du Pendu du Tarot (...) D'après Eliphas Levi (XIXe s.) : "Le Pendu est un symbole de Prométhée, les pieds au ciel et la tête touchant terre, adepte libre et mené au sacrifice qui dévoile aux hommes le secret des dieux et qui pour cela est menacé de mort". Le théologien Leonid Uspenski, dans son livre de poèmes en prose, dit du Pendu : "Voilà, celui est l'homme qui a vu la Vérité. Une souffrance nouvelle, plus grande que ne pourrait jamais provoquer toute douleur humaine". Oui, Satan, l'Oiseau au bec de rubis, a fait son devoir. »

C'est encore prémonitoire qu'une de ses poésies les plus remarquables s'intitule *Albatrosul ucis* ("L'Albatros tué"), en référence évidente à Baudelaire, poète interdit à l'époque en Roumanie par le régime communiste.

Ci-dessous, nous donnons, en notre traduction, ces deux poésies de Labiş auxquelles fait référence Stela Covaci, en les citant dans son article :

- l'une, inédite jusqu'alors, dictée à Aurel Covaci dans la nuit de Saint-André, le 30 novembre (une des „nuits de cauchemar”, traversées de sombres pressentiments, que les trois amis ont passées ensemble en cette tragique fin de l'année fatidique 1956) ;
- l'autre, bien connue, mais mal comprise, la toute dernière poésie de Labiş dictée à Aurel Covaci sur son lit de mort, faisant référence à l'attentat, figuré comme « *l'Oiseau au bec de rubis* » qui venait de le frapper à mort.

Tout me fait mal

Tout me fait mal : le songe, le mot, le sommeil, la vie, le vent.
Me fait mal celui que j'aime
Riche et pauvre
Me fait mal la veste, me fait mal le linge,
Me fait mal la couche, me fait mal le linge.
Ce linge a été la première corde
Qui m'a étranglé, mais maintenant
C'est une longe au tréfonds du gouffre

Crimes d'État en Roumanie

Qui me pend à l'inverse vers le ciel.

L'Oiseau au bec de rubis

L'Oiseau au bec de rubis
S'est vengé, voilà, il s'est vengé.
Je ne peux plus le caresser.
Il m'a écrasé,
L'oiseau au bec de rubis.

Et demain
Les petits de l'oiseau au bec de rubis,
En picorant dans la poussière,
Vont peut-être trouver
Les traces du poète Nicolae Labiş
Qui restera un beau souvenir.



Nicolae Labiş

Autoportrait reproduit d'après l'article de Stela Covaci suscité.

Mihai Eminescu

Maintenant, après toute cette vaste zone récapitulative, imposée en quelque sorte par une indignation qui ne trouve pas, *ne peut pas trouver*, de vrai apaisement, il est temps de passer – dans le cadre de cette évocation chronologiquement inversée des crimes d’État qui ont articulé la dimension totalitaire, jamais complètement absente, du pouvoir en Roumanie, y compris dans une Roumanie qui venait à peine d’émerger comme forme étatique unifiée – à une analyse plus précise du long et laborieux processus qui a abouti *in fine* à l’assassinat de Mihai Eminescu. Processus qui peut déjà être vu comme un meurtre au ralenti⁵⁸.

La thèse d’une action volontaire visant l’élimination du « poète national » de la vie publique par les moyens du discrédit moral associé à l’internement psychiatrique à des fins répressives, pouvant s’assimiler à un assassinat socio-politique – certains pourraient parler même d’un assassinat moral – concocté dans les hautes sphères du pouvoir (le roi Carol I^{er}) avec la complicité de certains (Titu Maiorescu⁵⁹ en l’occurrence, ainsi que bien d’autres, comme nous allons le voir⁶⁰), a

⁵⁸ Il s’agit effectivement d’une assez longue période, s’étendant de 1883 à 1889, année de la mort violente du poète, où le jeu des internements, avec de cruelles techniques de “traitement”, assimilables à la torture, et des périodes de libération surveillée, prend un tour particulièrement laborieux et complexe.

⁵⁹ À vrai dire, et en tenant compte de la lamentable platitude du personnage, s’il est plus approprié de voir en Titu Maiorescu non pas le Critique majuscule, comme M. Nicolae Manolescu dans sa thèse doctorale, mais plutôt le critique minuscule par excellence, vue son indéniable médiocrité intellectuelle et, parfois, vulgarité, alors il serait plus juste d’appliquer à Eminescu cette emphase encomiastique en l’appelant le Poète, national ou pas.

⁶⁰ À la différence des autres assassinats évoqués (ceux de Nicolae Labiş, Marin Preda ou Ioan Petru Culianu, commandités sans doute par le pouvoir politique mais mis en œuvre exclusivement par la même police politique, la securitate), le meurtre de Mihai Eminescu – crime d’État mais aussi crime institutionnel – se trouve à la convergence de facteurs politiques qu’il faut chercher au niveau du pouvoir monarchique suprême, le roi Carol I^{er} en personne, mais aussi d’autres, mal éclaircis, comprenant la Préfecture de police, plus tard le Parlement, sans parler de certaines mairies corrompues, ainsi que, bien entendu, les institutions psychiatriques, pour la première fois utilisées en Roumanie comme alliées de la répression, les milieux ministériels mais aussi littéraires. Ainsi, M. Constantin Barbu se réfère avec insistance à Titu Maiorescu, critique obtus, presque choquant parfois par son indigence interprétative et la trivialité de son langage (son “jugement de valeur” sur l’œuvre de Richard Wagner est exemplaire en ce sens), mais aussi figure publique proéminente, franc-

Crimes d'État en Roumanie

trouvé un partisan tenace en la personne de M. Constantin Barbu, dont nous avons pu connaître les arguments publiés sur Internet⁶¹.

Les principales sources de référence

Ces informations complémentaires et convergentes nous ont déterminé à lire d'un autre œil certains passages d'un livre de référence, *Viața lui Mihai Eminescu* ("La vie de Mihai Eminescu") de George Călinescu, dont en tout premier lieu les réponses du poète à l'interrogatoire auquel il a été soumis par le juge G. G. Bursan le 13 juin 1889 – deux jours avant sa mort et alors qu'il avait été victime d'une agression par un coup porté à la tête avec une brique par l'un des patients⁶², dans la cour de l'hospice Caritatea (La Charité) du Dr. Alexandru A. Sutzu où il se trouvait, à nouveau, interné de force depuis le mois de février de la même année. Eminescu déclare en effet, en totale connaissance de cause quant à l'identité de l'agresseur (sinon du commanditaire lui-même) :

*« J'ai été blessé à la tête par Petre Poenaru, un millionnaire, à qui le Roi a ordonné de me fusiller avec un fusil rempli de pierres de diamant de la taille d'un œuf »*⁶³.

maçon d'ailleurs, terminant sa trajectoire politique successivement comme Ministre de Affaires Étrangères et Président du Conseil des Ministres. Enfin, d'une manière bien plus obscure, faut-il se référer *peut-être aussi* à certains facteurs policiero-politiques de l'Empire Austro-Hongrois ou de l'Allemagne bismarckienne, inquiétés, de la plus fantasmagorique et paranoïaque des manières, par l'activité politique (plutôt aspiration que réalité) du poète. Nous allons y revenir.

⁶¹ L'interview donné à Mme Maria Huculici en 2013, [en ligne](#) : "Documente: Eminescu nu a avut sifilis. Constantin Barbu: Regele și Maiorescu sau despre uciderea lui Eminescu" (Documents : Eminescu n'a pas eu la syphilis. Le roi et Maiorescu ou de l'assassinat d'Eminescu). L'auteur avait déjà publié 20 fascicules de documents et témoignages à ce sujet, dans la collection "Caietele Academiei Europene de Artă și Știință Mihai Eminescu" (Les Cahiers de l'Académie Européenne d'Art et Science Mihai Eminescu), Craiova, ed. Sitech, 2008-2011. D'autres auteurs, bien avant comme après (que nous citerons par la suite), ont apporté des éléments pouvant concourir à conforter cette thèse.

⁶² Comme nous allons le voir plus tard – le détail est important – il s'agit en réalité de *deux attentats* dont seulement le dernier s'avérera mortel. De l'occultation de ce deuxième attentat, œuvre par le même Petre Poenaru, fils de Cleopatra Poenaru, actrice et ancienne "flamme" d'Eminescu, proviennent les thèses officielles ultérieures, reprises imprudemment par la critique roumaine, même par George Călinescu.

⁶³ G. Călinescu, *Viața lui Eminescu*, 5^e éd., EPL, 1966, p. 313 (notre traduction).

Mihai Eminescu

L'idée de ce meurtre est reprise et plus que significativement développée par Henriette (Harieta Eminovici, 1854-1889), la sœur du poète, la seule à l'avoir soigné, malgré son indigence aigue, pendant près d'un an, avec, d'ailleurs, des résultats surprenants, et qui affirme dans une lettre du 22 juin 1889 (écrite donc une semaine à peine après la mort du poète):

« ... mon malheureux frère est mort dans la dernière misère et la mort lui a été causé par un fou nommé Petre Poenaru qui lui a brisé la tête. Que Dieu garde même les pires des hommes de ce monde d'être internés chez le Docteur Șuțu (directeur de l'institut Caritatea où, apparemment, les internements politiques étaient volontiers pratiqués, n.n.) car chacun aura la fin de mon bien aimé frère »⁶⁴.

Cet épisode a été très controversé quant à son lien de causalité avec le décès du poète ; évoqué comme un « accident » ayant entraîné une simple égratignure, dans les rapports (sans doute intéressés) provenant des médecins de l'établissement, sur lesquels s'est basée toute l'histoire littéraire ultérieure, l'attentat apparaît au contraire, au travers d'autres témoignages de la même époque, comme grave, sinon fatal, étant par ailleurs survenu alors que le poète était soumis à des traitements « médicaux » inappropriés, qui à eux seuls pouvaient entraîner la mort⁶⁵.

⁶⁴ *Scrisori către Cornelia Emilian și fiica sa Cornelia* (Lettres à Cornelia Emilian et sa fille Cornelia) Iași, Editura Librăriei Frații Șaraga, 1893 (*apud Mihai Eminescu – un Dumnezeu rănit / Mihai Eminescu – un Dieu blessé*, Ediție îngrijită de Laurian Stănculescu, Editura Scrisoarea a treia, București, 2018, p. 97). Le point remarquable consiste dans la mise en exergue du rôle du docteur Sutz dans l'assassinat du poète, assassinat indiscutable si l'on tient compte de la complète occultation du second attentat, celui qui allait s'avérer véritablement fatal, ainsi que du manque de réaction du personnel de l'établissement après le premier attentat. Et d'ailleurs *quel pouvait être le mobile de Petre Poenaru* dans ce double attentat et, s'il s'agissait d'un malade, voire d'un malade particulièrement violent, comment expliquer son manque d'isolement, méthode élémentarissime dans n'importe quel "institut" de ce genre.

⁶⁵ Il s'agit, entre autres, d'un traitement à base de mercure pour un faux ou en tout cas erroné diagnostic de syphilis. La nocivité de ce type de traitement n'a pas, d'ailleurs, besoin à être soulignée. En effet, « *la toxicité du mercure est très polyvalente et chacun y réagit suivant ses prédispositions héréditaires, et suivant les facteurs nocifs liés à son mode de vie et à son environnement. Les pathologies éventuellement liées au Hg sont très variées [d'après André Picot]: psychologiques (dépression, troubles de l'humeur...), neurologiques (maladie d'Alzheimer, sclérose en plaques, maladie de Parkinson, épilepsie, handicaps de naissance, ...), dermatologiques (eczéma, ...),*

Crimes d'État en Roumanie

Principalement, il s'agit de deux sources d'information « médicale » provenant de l'époque, qui divergent radicalement sur la question des causes du décès : le soi-disant rapport « d'autopsie », à mettre sur le compte du dr. Al. Sutzu, bien que toute signature manque (rendu public près d'un demi-siècle plus tard, par George Potra en 1934), et le témoignage sur « le cerveau d'Eminescu » du dr. N. Tălăşescu (publié en 1912).

À cela s'ajoute le témoignage de Dumitru Cosmănescu, ex-coiffeur du roi, “tenant boutique au-dessous de l'ancien Jockey-Club”, et qui „servait” assez souvent Eminescu, qu'il vînt seul ou accompagné par des amis. Ce témoignage que nous allons citer et analyser par la suite a été rendu public tard, puisqu'il n'est paru que le 28 juin 1926 – donc plus de 37 ans après la mort du poète et 43 ans, jour pour jour, après son premier internement⁶⁶. Il vaut peut-être la peine de souligner qu'à cette date l'aspiration d'unité nationale, respectivement territoriale, qui avait coûté la vie de Mihai Eminescu – s'il s'agit véritablement d'un assassinat politique, comme tout semble l'indiquer – était réalisée depuis plusieurs années : non seulement par l'intégration de la Transylvanie le 1^{er} décembre 1918, vœu pour ainsi dire historique des Roumains, mais aussi par la récupération, pour une indimenticable, inestimable vingtaine d'années, de la Bessarabie – l'actuelle République de Moldavie *sed* comprenant à l'époque la Bucovine du Nord et le Boudjak au sud, que Staline allait verser dès 1940 à l'Ukraine, avec bien d'autres territoires appartenant à la Pologne ou à la Slovaquie.

Le rapport dit « d'autopsie »

Un soi-disant rapport d'«autopsie» a dû être rédigé sous la responsabilité du directeur de l'hospice Caritatea, le dr. Alexandru

immunitaires (infections à répétitions, allergies, maladies autoimmunes : maladie de Crohn, maladie de Gougerot-Sjögren etc.), digestives (colite ...), cardio-vasculaires (tachycardie, artériosclérose, cardiopathie cardiaque dilatative...) rénales, rhumatismales, et même cancers (tumeurs cérébrales : glioblastomes, plus fréquents chez les dentistes)» (document en ligne : <https://www.non-au-mercure-dentaire.org/pathologies.php>).

⁶⁶ Le texte a été publié à Bucarest, dans le journal *Universul* du 28 juin 1926 (p. 3), étant d'ailleurs repris dans *Cuvântul Ardealului* (“La Parole de la Transylvanie”) de Cluj, le 1^{er} juillet et dans *Primăvara* (“Le Printemps”) de Sânnicolau Mare le 4 juillet de la même année.

Mihai Eminescu

Sutzu – qui est nommé, avec le dr. Alexianu, comme l’ayant pratiquée publiquement dans l’amphithéâtre de l’hôpital Brancovan, 24 heures après le décès (enregistré comme survenu le 15 juin 1889 à 3 heures du matin, sans aucune mention de la cause) – mais le texte qui en témoigne, resté caché pendant 45 ans, est non signé et non daté.⁶⁷

Ce document de 16 pages manuscrites semble en fait assemblé de plusieurs parties distinctes (probablement provenant de sources médicales différentes – il s’agit, donc, dans le sens le plus strict d’un *patch-work*, ou mieux, d’un collage), dont une partie « autopsie » à proprement-parler. En fait, globalement, le document se présente plutôt comme un discours intentionnel, presque un réquisitoire, poursuivant, souvent à coup d’abondantes gesticulations rhétoriques, un double effet.

Pour la partie plus ou moins « médicale » du rapport, on dirait qu’on a affaire à une plaidoirie visant la justification du corps médical de Caritatea par rapport aux traitements infligés à Eminescu et, bien entendu, à sa mort brutale. On apprend en effet que depuis son premier internement forcé dans cet établissement, « le 8 juillet 1883, *frappé subitement et sans prodrome de maladie mentale* », le poète a subi des administrations de morphine – et sans doute, du moins lors de son dernier internement de février à juin 1889, des injections de mercure (non mentionnées dans le document mais dont on a des preuves par ailleurs⁶⁸), ainsi que des « hydrothérapies » et autres « thérapies » non spécifiées mais laissant penser à des méthodes assimilables à la torture psychologique et physique :

« Rien ne pouvait le calmer dans cet état, ni la morphine, ni l’hydrothérapie, ni le traitement moral, ni le traitement physique ».

⁶⁷ Le document a été donné à la Bibliothèque de l’Académie Roumaine par George Potra, qui l’a édité en le commentant : *Mihail Eminescu, cauzele morții sale. Studiu* (“Mihail Eminescu. Les causes de sa mort. Étude”), București, Ed. Lit. “Cultura poporului”, 1934. C. Barbu le réédite (op. cit. [en ligne](#)) comme étant l’autographe même d’Alexandru Sutzu (1837-1919).

⁶⁸ Le témoignage du Dr. Vineș, membre du personnel de la clinique Sutzu, mentionne explicitement les injections au mercure : « *Les injections mercuriales qu’on lui a faites n’ont influencé en rien le cours de la maladie* ». Apud Ovidiu Vuia, *Despre boala și moartea lui Mihai Eminescu – studiu patografic* (“Sur la maladie et la mort de Mihai Eminescu – étude pathographique”). www.Editura Rita Vuia, 2007.

Crimes d'État en Roumanie

On a l'impression de lire dans le destin du « fou » Eminescu quelque chose comme un souvenir de l'internement d'un autre « fou » célèbre, Friedrich Hölderlin, et comme une anticipation du broyage du « fou » Antonin Artaud dans l'orange mécanique des électrochocs et des hospices.

En tout état de cause, de tels maltraitements sous couvert de thérapie n'ont, bien évidemment, en rien “guéri” le poète des maladies imaginaires dont il était affublé par les médecins de Caritatea (« paralysie générale », associée ou non à la syphilis, « endocardite chronique », « péri encéphalite diffuse chronique », une « grave cérébro-pathie » décrite comme une « atrophie » ou « dégénérescence » du cerveau⁶⁹, etc.). Bien au contraire.

Au point que sans être médecin, on s'étonne de constater tout d'abord l'absence de tout symptôme somatique lors du dernier internement (février 1889), comme le document le précise d'ailleurs fort bien :

« Il parle clairement, sans hésitation, sans difficulté de langage ; mais il demande à manger et à boire, car il n'avait pas, dit-il, mangé ni bu depuis 2 jours ».

Cela, dans la transcription médicale du docteur Sutzu devient “boulimie”, alors que, à la limite, ça nous dit beaucoup plus d'un côté sur la sordide pingrerie du directeur de l'Institut “la Charité”, de l'autre, sur les conditions de l'“internement”, plus exactement de l'arrestation policière du poète. Précisons : du *poète traqué*⁷⁰. Faut-il y voir surtout, avec bien d'autres “symptômes”, le signe d'une psychiatrie “à l'ordre” de la police et des injonctions du régime, d'un régime qui nous apparaît comme l'“ancêtre”, en quelque sorte, du totalitarisme communiste⁷¹?

⁶⁹ Drôle de “dégénérescence” puisque à l'occasion de l'autopsie on a constaté que son cerveau pesait 1495 gr., approx. le poids de celui de Schiller.

⁷⁰ Nous allons détailler plus tard les conditions politiques ainsi que les fantasmes et manipulations liés à son arrestation.

⁷¹ D'ailleurs, moins d'un demi-siècle après la mort du poète, un autre Carol – Carol II – va instaurer la première dictature ouvertement déclarée (on voit que les Hohenzollern ont la main lourde), la dictature royale, qui, même si elle ne durera qu'à peine deux ans, va lancer une méthode de gouvernance qui se continuera avec la dictature du Maréchal Antonescu, sensiblement plus brutale, ensuite avec le totalitarisme communiste et ses innombrables atrocités, pour ne rien dire de l'ère post-communiste de Ion Iliescu, avec ses minériades, ses attentats et ses assassinats gestapovistes, pour s'arrêter... mais s'est-elle vraiment arrêtée, s'arrêtera-t-elle un jour... Et surtout, va-t-elle, la Roumanie, cesser d'être la poubelle de toutes les formes de violence qui traînent de par le monde...

Rien non plus pour la période suivant de près l'internement, quand une « variété de démence » non définie est affirmée d'office, sans aucun argument symptomatologique :

« À cette époque de la maladie les symptômes somatiques sont encore mal désignés et ne permettent pas encore de diagnostiquer la variété de démence dont il était frappé ».

Par contre, à la lecture des soi-disant « symptômes de paralysie générale » – dont l'auteur déplore l'accumulation progressive au cours des derniers mois (tremblements des membres et des lèvres, affaiblissement de la mémoire, diminution de l'odorat, du goût et de la sensibilité tactile et thermique, ataxie, baisse des capacités motrices, troubles trophiques, perte de poids, altération des réflexes musculaires, incontinence, irrégularités du rythme de circulation sanguine, syncopes cardiaques répétées) – on arrive fatalement à comprendre que ces « aggravations » de son état, tout comme les dommages internes constatés à l'autopsie (« dégénérescence graisseuse » du myocarde, des valves, de l'aorte, des reins, du foie, et en partie des membranes cérébrales présentant des lésions), sont en fait autant de conséquences des traitements infligés par les médecins de l'hospice, en tout premier lieu, de l'intoxication au mercure, et constituent de fait la preuve manifeste d'une mise à mort par inexcusable « erreur médicale », sinon carrément par préméditation « paramédicale » (dans un contexte politique que nous analyserons plus loin).

Il est en tout cas évident que le rédacteur du document avait bien conscience d'une mauvaise « thérapie » appliquée sans justification, puisqu'il ne mentionne pas les injections au mercure et qu'il conclut même à l'absence de la syphilis (précédemment véhiculée comme diagnostic), mais non de la « paralysie générale » ! Ce qui génère une contradiction constitutive d'un double déni : du mauvais diagnostic, et du mauvais traitement appliqué.

« On a dit qu'Eminescu est devenu aliéné par suite d'une maladie syphilitique qui l'aurait frappé il y a 10-12 ans. Erreur. Eminescu n'a pas été syphilitique. Cette idée est née de la doctrine erronée professée par une certaine école allemande, comme quoi la paralysie générale est toujours une manifestation syphilitique... ».

Comme si, dissocié de la syphilis, le mauvais diagnostic de « paralysie générale » que l'auteur du rapport continuait néanmoins de défendre,

Crimes d'État en Roumanie

pouvait, lui, justifier le mauvais traitement au mercure, qu'il cachait soigneusement – mais qui avait pourtant bien été administré au patient ! Alors que le psychiatre savait pourtant qu'il ne s'agissait ni de syphilis, ni de paralysie générale, car les médecins viennois l'avaient déjà établi, lors du séjour du poète au sanatorium Oberdöbling en fin d'année 1883, où son état s'était complètement rétabli. Bien plus encore : le dr. Sutzu lui-même le savait, et ce, depuis le premier internement, effectué, selon son propre rapport, sur la base d'une simple « psychose » (même en forme de « manie acute »), dont, nous dit-on dans le rapport :

« les médecins qui le soignaient attendaient avec impatience l'évolution naturelle vers une issue heureuse, convaincus par expérience que cette psychose est une maladie qui éclôt brusquement, dure 2-3-5 mois et ensuite guérit, sans laisser dans la plupart des cas des séquelles durables, défavorables à l'organisme mental ».

Alors, sachant cela, pourquoi, au lieu d'attendre que la psychose passe d'elle-même, le dr. Sutzu a-t-il fait appliquer au patient, dès le début de son premier internement, des méthodes chimiques si “musclées”, pour ne pas dire tortionnaires ? (*« Rien ne pouvait le calmer dans cet état, ni la morphine, ni l'hydrothérapie, ni le traitement moral, ni le traitement physique. »*) Et pourquoi, du moins lors du dernier internement (mais il y a des indices en ce sens dès le premier, comme nous allons le voir plus loin), lui a-t-on fait administrer du mercure ?

Quant à l'attaque dont le poète fut victime, la description « médicale » de la blessure et de ses suites est telle qu'on ne peut y voir, avec ses incongruités absurdes et ses contradictions ridicules, que le masque tragique d'une dissimulation de preuves, sinon d'une complicité criminelle. Mais avec qui ?

En effet, toutes ces “erreurs”, tant au niveau du diagnostic qu'à celui du traitement, reflétaient-t-elles juste l'extraordinaire, l'incompréhensible, voire l'obstinée incompétence des médecins roumains – car on a vu que le séjour du poète au sanatorium Oberdöbling, en fin d'année 1883, après les méthodes sauvages administrées par la “Charité”, lui avait été profondément bénéfique, entraînant un prompt rétablissement – ou n'étaient, en réalité, que la mise en exécution d'un ordre policiéro-politique venant des plus hautes sphères du pouvoir ?

Ainsi, après avoir mentionné un possible diagnostic de « *dégénérescence cardiaque, peut-être même une endocardite végétative* », l'auteur du rapport nous assure qu'Eminescu « *résistait*

avec assez de vigueur » (au traitement, sans doute ! il y a comme l'ombre d'un dépit dans ce constat de "vigreur", n.n.), « *en tout cas, la fin ne semblait pas imminente* » (malgré tout !... hélas !). Mais... le destin s'en mêle !

« Un accident pourtant, de peu d'importance, a aggravé l'état pathologique du cœur et a accéléré la mort. Voilà en quoi a consisté cet accident. Un jour en se promenant dans la cour de l'institut, Eminescu reçoit dans la région pariétale gauche de la tête une petite pierre avec laquelle jouait un malade, en la faisant tourner attachée à une corde. Elle lui a produit une plaie de quelques millimètres⁷² qui entaillait à peine la peau, et qui aurait vite cicatrisé, si Eminescu, dans ses habitudes de malpropreté, n'avait pas soulevé plusieurs fois le pansement et n'avait pas frotté la plaie avec différentes substances sales (?). La cicatrisation était néanmoins presque terminée quand un érysipèle fit son éruption en couvrant d'abord la peau du crâne, ensuite le visage et enfin le thorax jusqu'à l'apophyse xyphoïde. Après un traitement approprié et grâce aux mesures d'hygiène, l'érysipèle aussi céda et disparut. Mais la débilité générale de l'organisme parut alors, accompagnée de syncopes répétées et un bon jour, une nouvelle syncope, plus puissante, le laissa mort. »

Satané érysipèle ! Malheureusement, les contradictions de ce petit conte « médical » sont énormes : on nous décrit un « *accident de peu d'importance* », consistant dans une « *plaie de quelques millimètres* » faite par « *une petite pierre* » ayant « *entaillé à peine la peau* », mais qui malgré tout, « *a aggravé l'état pathologique du cœur et a accéléré la mort* ». En reprenant ce récit, George Călinescu note :

*« Contrairement aux rumeurs mélodramatiques, Eminescu n'a pas beaucoup souffert des suites du **soi-disant attentat** (n.s.), qui lui avait causé une simple égratignure. »* (op. cit. p. 314).

Et deux pages plus loin :

*« Le public vit samedi, en église St. Georges Nouveau, **le visage décomposé, effondré, hirsute du poète, les yeux enfoncés par une profonde fatigue** (n.s.). Un bandage noir autour de la tête, qui couvrait la ligne du sectionnement du crâne, fut probablement*

⁷² Dans le rapport du docteur V. Vineș, par ailleurs conforme aux assertions du docteur Sutzu, les "quelques millimètres" évoluent, se transformant très précisément en 2cm. Malheureusement, les choses ne vont pas s'arrêter là !

Crimes d'État en Roumanie

pour certains la preuve terrible qu'Eminescu était mort assassiné, comme Harieta elle-même clouée au loin le crut » (ibid. p. 316, n.s.)⁷³.

On ne peut s'empêcher de percevoir, dans la minimisation de l'« accident » ou plutôt de l'« attentat » – car les médecins, eux, ainsi que, bien curieusement, les critiques qui les ont suivis, évitent d'en parler, arrivant même à le nier – une volonté manifeste d'éliminer tout soupçon concernant leur responsabilité, notamment par rapport aux conditions de l'internement et de l'attaque – qui n'aurait pas dû être possible – d'un patient par un autre. À noter qu'à aucun moment le nom de l'agresseur (Petre Poenaru) n'est mentionné dans le rapport – alors qu'Eminescu en témoignait deux jours avant sa mort.

Nous verrons par la suite qu'en réalité, il ne pouvait s'agir d'une « simple égratignure » mais d'une blessure profonde, susceptible non seulement d'accélérer mais de provoquer carrément la mort. La contradiction du rapport (petite blessure qui a accéléré la mort...) masque peut-être la culpabilité d'avoir caché un crime.

⁷³ Or, le critique se trompait en croyant à l'absence de la sœur du poète lors de ses funérailles, en faisant probablement confiance à une notation de Titu Maiorescu, qui dans son journal à la date de 18 juin 1889 déclarait : “Personne de sa famille” en se référant, bien entendu, aux funérailles susmentionnées (*Însemnări zilnice* / “Notations quotidiennes”, vol. III, éditions Socec, 1931, p. 157). En réalité, Henriette était bien présente sur les lieux comme le démontre le compte-rendu de presse de *Curierul român* / “Le Courrier roumain” du 18 juin, se trouvant dans un coupé, vue son invalidité, à l'abri des regards, ce qui explique l'erreur de Maiorescu, suivi en cela par G. Călinescu (*apud* Th. Codreanu, *Eminescu – drama sacrificării* / “Eminescu – le drame de la sacrifice”, 2012, en ligne).

Mais il faut remarquer qu'à la date en question, dans son journal, Maiorescu précise : “*Eminescu en cercueil ouvert, défiguré au point qu'on ne le reconnaissait plus, seuls ses sourcils noirs le rappelaient*” (*ibid.*, n.s.). Évidemment, cette dernière notation, extrêmement parlante, annule totalement l'idée d'un simple sectionnement médical du crâne, au sujet duquel, d'ailleurs, Maiorescu ne pipe pas mot, suggérant, par contre, l'idée des violences auxquelles aurait été soumis le poète. Et ce n'est qu'à partir de cette notation maiorescienne que nous pouvons saisir le sens du passage que nous avons souligné (v. *supra*) concernant “*le visage décomposé, effondré, hirsute du poète, les yeux enfoncés par une profonde fatigue*” dans la remarque de Călinescu, remarque qui semble viser une “décomposition” plutôt psychologique, reflétant une souffrance morale, alors qu'il s'agit en réalité d'une défiguration tout à fait physique, suite à des violences, voire des coups répétés ciblant non seulement le crâne, comme on était tenté de le penser à partir des témoignages, *mais aussi le visage*. On voit donc bien que, près d'un siècle plus tard, les assassins de Marin Preda qui avaient, à leur tour, pratiquement défiguré l'écrivain, n'avaient rien inventé !

Et le fameux érysipèle ? Les « mesures d'hygiène » viennent un peu tard pour contribuer à sa guérison ! Si la faute était due au patient, aux « *habitudes de malpropreté* » du poète qui aurait « *frotté la plaie avec différentes substances sales* », le personnel de l'établissement n'avait-il pas le devoir de l'en empêcher ou, du moins, de traiter immédiatement l'infection ? Voilà qu'elle se répand tranquillement sur la moitié du corps, avant qu'elle ne fasse – enfin ! – l'objet d'un « *traitement approprié* » et de « *mesures d'hygiène* », de sorte que « *l'érysipèle aussi céda et disparut* ».

Mais... la disparition de l'érysipèle eut pour effet de faire apparaître d'un coup « *la débilité générale de l'organisme*⁷⁴ (...) *accompagnée de syncopes répétées et un beau jour, une nouvelle syncope, plus puissante, le laissa mort* » ! Cette nouvelle incongruité (éruption infectieuse progressive qui pourtant disparaît mais occasionne des syncopes répétées dont une entraînant la mort) semble cacher, elle aussi, un scénario inavouable, lié plutôt au traitement chimique abusif auquel le poète a été soumis.

Pour résumer, le décès est mis successivement sur le compte de différentes causes organiques de type plutôt chronique, visant principalement le cœur (« endocardite », sans que la nature en soit identifiée) et le cerveau (« péri encéphalite diffuse » ou « cérébro-pathie », de nature également non identifiée...), causes qui s'en sont trouvées mystérieusement « aggravées » par un banal « érysipèle » consécutif à une « petite plaie » par « accident » – pourtant l'une comme l'autre bien guéris, mais faisant malgré tout apparaître une « *débilité générale de l'organisme* » (de nature, bien entendu, non identifiée...) « *accompagnée de syncopes répétées [dont] une plus puissante, le laissa mort* » !

Comment une syncope fatale du cœur peut-elle survenir alors qu'aucune des « causes » telles qu'évoquées successivement, sans aucune précision, n'est en elle-même susceptible de provoquer une telle syncope et donc, d'entraîner la mort ? Et pour remonter l'historique de la « maladie », comment le patient est-il passé, d'une simple « psychose » en 1883, sans « symptômes somatiques », à la multitude

⁷⁴ Un organisme, on se rappelle, plutôt vigoureux, résistant, en tout cas, avec succès – trop de succès peut-être ? – aux “erreurs médicales” à répétition du personnel de “Caritatea” – il y avait de quoi en devenir fou !

Crimes d'État en Roumanie

de pathologies internes mentionnées pêle-mêle en 1889 comme causes concurrentes du décès ?

Voilà pourquoi la partie « observation clinique » est opportunément complétée par une partie « autopsie », qui doit absolument confirmer au moins l'un des diagnostics (erronés) successivement déroulés. Le dr. Sutz – nommé indiqué comme l'ayant effectuée – en choisit pourtant le plus improbable puisqu'après avoir parlé de « *syncope plus puissante qui le laissa mort* », qu'on s'attendait donc à voir confirmée à l'autopsie, il nous dit que c'était en fait la « *péri encéphalite diffuse chronique* » que l'autopsie « *est venue confirmer complètement* » ! On s'attend alors à apprendre en quoi ladite pathologie a été fatale et comment elle a été constatée à l'autopsie, mais le praticien nous en donne une description aussi embrouillée que le reste du rapport, puisque les « *lésions pathologiques, ces symphyse méningo-cérébrales* » qu'il évoque, avec des « *adhérences spéciales entre la membrane pia-mater et la substance corticale* », lui apparaissent finalement comme des preuves non d'une maladie du cerveau mais... de la dégradation morale et intellectuelle du patient ! En effet, il nous dit, très précisément, qu'elles « *expliquent certains phénomènes cliniques de sa vie, à savoir, le délire et la débilité des facultés intellectuelles, ainsi que la perversion des facultés instinctives* ».

Quod erat demonstrandum : l'autopsie, ce n'en est pas une, il s'agit en fait d'une vivisection morale, d'un procès intenté au poète post mortem. Procès que le pouvoir, quel qu'il soit et d'où qu'il soit, intente toujours aux poètes ou aux artistes, compositeurs éventuellement comme Tchaïkovski, qu'il tue. Tout en se donnant bonne conscience !

La partie « autopsie » met à jour l'articulation entre le volet soi-disant « médical » du rapport, qui s'attachait en fait à justifier, à coup d'incongruités et de contradictions accumulées, les traitements potentiellement mortels qui ont été appliqués au poète, sans justification diagnostique valable, et un volet de style tout à fait différent, qui prédomine dans l'introduction et dans les conclusions du rapport, mais sous-tend en fait l'intégralité du document, en s'insinuant aussi, subrepticement, dans les descriptions « cliniques » et même dans « l'autopsie » (comme nous venons justement de le voir). Ce deuxième volet a manifestement pour objectif de justifier l'internement psychiatrique forcé et complètement illégal du poète, sa mise sous interdiction abusive comme irresponsable, et cela à un moment où Eminescu se trouvait littéralement *in articulo mortis*, enfin sa mort

physique, présentée comme conséquence inévitable de ses propres actes et de sa propre personnalité “perverses”. Le cynisme est au comble, l’absurdité, aux sommets.

Insérant des termes vaguement « médicaux » dans un discours purement « socio-politique », l’auteur du rapport s’acharne à dénigrer le patient en dressant un historique de dégradation morale et mentale, de manière à accréditer de lui l’image d’un « *homme dégénéré* » – tout en se couvrant hypocritement d’une gesticulation dithyrambique à l’adresse du « *génie national* ». Le poète en ressort comme étant, moralement et socialement, un être profondément vicié (« *débauche* », « *alcoolisme* », « *perversion* », « *comportement incorrect et quasi-vicieux* »), dépourvu de toute mesure de raison et de convenance sociale (« *aliéné* », menant une vie « *oisive, vagabonde et immorale* », « *provoquant des querelles et scandales en public* »), manifestant « *des perturbations des facultés intellectuelles et morales, hors de tout contrôle de la volonté, tels des instruments passifs d’une cérébration inconsciente* », enfin, en proie constamment à un « *délire ignoble, contradictoire et niais* », voire carrément à la « *démence* ». Mais alors, quels témoignages attestent tous ces vices et dégradations, susceptibles de faire interner le poète à l’hospice d’aliénés ?

Le premier internement à Caritatea (le 28 juin 1883) est raconté, dans la soi-disante “autopsie” du docteur Sutzu, comme consécutif à une « *menace sans motif avec un pistolet sur l’un de ses plus dévoués amis* », “menace” elle-même datée paradoxalement, par l’auteur du rapport, du 8 juillet de la même année⁷⁵ ! Il s’en est suffi, en effet, pour

⁷⁵ Comme nous allons le voir par la suite, il existe d’autres scénarios, criblés, sans doute, de contradictions et de points douteux eux aussi, mais en général plus structurés et donnant une image sensiblement plus précise du complot, étonnamment complexe, dont a été victime le poète. D’ailleurs, l’impossibilité factuelle du scénario proposé par le docteur Al Sutzu, le directeur de la “Charité”, est facile à démontrer. Pour commencer, la source du bon docteur est un certain N. Petrașcu, diplomate (chef de cabinet de P.P. Carp, le leader du parti conservateur) et écrivain à ses heures, qui en 1892 publie une brochure, *Mihai Eminescu*, dont la rédaction, le point est du plus haut intérêt, avait été supervisée par Titu Maiorescu en personne, bon ami et allié politique du sus-mentionné Carp (cf. *infra* n. 162); d’ailleurs la première version était déjà parue dans *Convorbiri literare*, 1890. Selon Petrașcu, la “victime” de l’“aliéné” Eminescu était Al. Chibici-Râvneanu, ami de longue date d’Eminescu, devenu, tout à fait sans raison, la cible du poète déchaîné qui lui aurait tiré dessus, au point de “décharger son revolver”. Or, première aberration, ce tragique événement, qui avait laissé néanmoins Chibici indemne comme si, en admettant le cas de figure, Eminescu avait tiré à blanc, aurait eu lieu le 8 juillet 1883, à une date où Eminescu se trouvait déjà interné à la

Crimes d'État en Roumanie

que le poète soit « *maîtrisé avec difficulté et amené à l'Institut médical Caritatea* », pour qu'alors seulement le psychiatre constate – sans doute face aux protestations énergiques du prisonnier (car nous savons par ailleurs que le poète fut arrêté et amené par la police, en camisole de force) – une... « *manie acute caractérisée par un délire absolument incohérent* ».

Le second internement forcé au même établissement⁷⁶ (février 1889, toujours par la police) est carrément justifié par « *des motifs d'ordre moral* ». Jugeons-en : sous l'effet de l'alcool (« *libations récentes* »), Eminescu serait devenu « *violent et irritable, provoquant des querelles et scandales en public* » et surtout, « *vicieux : il entrait dans des locaux publics demandant à boire, ensuite partait sans payer sa*

“Charité”, aux bons soins du docteur délateur. Cette contradiction ridicule, vu qu’il était parfaitement impossible pour l’“aliéné” de se trouver encore en possession de son flingue et, donc, de commettre la fort reprochable action sus-mentionnée, avait été, du reste, relevée par l’auteur même de notre texte-source, Călin Cernăianu, in *Conjurația anti-Eminescu. Noi mărturii în dosarul crimei* (“La conjuration anti-Eminescu. Nouveaux témoignages dans le dossier du crime”), *Semnele timpului* (“Les signes du temps”), N° 3-5, 2002. Seconde aberration, non moins époustouflante que la première, cette fois-ci d’après le rapport d’autopsie du bon docteur Sutz, l’internement même d’Eminescu aurait eu lieu le même 8 juillet 1883 (v. *supra*) alors que tous les documents et tous les témoignages indiquent indiscutablement le 28 juin de la même année ! Or, en admettant le scénario sutzulien, le poète aurait été interné dans le charitable établissement alors qu’il y était déjà depuis une bonne dizaine de jours ! Enfin, à nouveau selon tous les témoignages, au moment de l’internement – *le 28 juin, donc* – le journaliste terrorisé, car c’est dans sa qualité de journaliste que craignait pour sa vie Eminescu et non en tant que poète, se serait vu dépossédé de son arme, qu’il gardait pour son auto-défense, ce qui ouvre une nouvelle porte vers le pays des merveilles des aberrations sutzuliennes puisque c’est un poète interné déjà qui se voit interné, alors qu’il se trouvait dans l’établissement où il devait être abusivement et illégalement enfermé, aussi, c’est un Eminescu désarmé qui tire sur son ami et tire vraisemblablement à blanc vu que l’ami en question demeure parfaitement indemne ! Or, dans ce cas, que dire de tous ces scénarios réciproquement contradictoires et intrinsèquement aberrants, que dire surtout de leur crédibilité ! De tous ces contes à dormir debout, racontés par des idiots enragés, ces histoires pleines de vide sonore et de fureur, alors qu’en fait, elles ne signifient absolument rien – car même le rien serait un mot trop plein de signification face à leur frénétique et fielleuse absurdité.

⁷⁶ Au même établissement, car il en existe un autre, entre novembre 1886 et avril 1887, à l’hospice auprès du Monastère de Neamtz (en fait il s’agit d’une séquestration abusive, une de plus), endroit où Eminescu va être soumis à un “traitement” primitif et brutal (les gardiens jettent sur lui des sceaux d’eau froide et on le bat avec des cordes trempées).

Mihai Eminescu

consommation ; autant de faits qui provoquèrent des mesures administratives. » À savoir, justement :

« Le 3 février 1889, Eminescu fut amené par ordre de la Police de la Capitale à l'Institut „Caritatea” où il fut soumis à la surveillance et au traitement médical. »

Pour un geste de menace sur un ami, geste fictif car l'“ami” en question (à savoir, Chibici-Râvneanu) n'a jamais évoqué un tel épisode (mais le docteur Sutzu est libre de fantasmer à sa guise dans son rapport d'autopsie qu'il ne prend même pas la peine de signer et pour cause puisque le “rapport” en question semble, pour sa partie médicale, un *patch-work* fait d'analyses médicales distinctes, appartenant à des médecins subordonnés, et qui ne se corroborent pas forcément, d'où les nombreuses incohérences et contradictions – mais “nous sommes aux portes de l'Orient où tout est pris à la légère”), ou pour s'en aller d'un bistro sans payer sa consommation, on est illico presto arrêté par la police, qui vous amène non pas au poste mais à l'hospice, en vous enfermant chez les fous ! Combien de citoyens contemporains d'Eminescu aurait alors dû envahir l'établissement privé du dr. Sutzu ! Au point de ne pas être contenus dans la totalité des hôpitaux de la capitale !

C'est vrai, le dr. Sutzu nous apporte aussi d'autres « arguments », qu'il traite comme des symptômes cliniques, pour justifier de la « démence » d'Eminescu : en effet, le poète parle tout seul, déclame des poèmes, cite des auteurs en langues étrangères⁷⁷, aime discourir à voix haute « *en mélangeant politique, science, littérature, en des phrases inintelligibles que personne ne comprend* » (on est modérément étonné, vue l'“érudition” du bon docteur! n.n.), écrit sur tout support y compris les murs de sa cellule (probablement faute de papier) etc.

En général – conclut sagement le psychiatre – il avait « *une activité mentale exagérée, où l'imagination avait le rôle prépondérant* », « *des tendances à des productions géniales où apparaît une conscience trouble* », « *un esprit nourri à des doctrines dont le fond est le*

⁷⁷ Cette question des langues étrangères, le sanskrit surtout (Eminescu avait traduit la grammaire de Franz Bopp et rédigé un dictionnaire du sanskrit, précisément, les deux, traduction et dictionnaire, actuellement publiés dans l'édition nationale consacrée au poète), mais pas seulement, semble véritablement obséder le dr. Sutzu, tant il est vrai qu'il n'est rien de plus dangereux que de se faire juger par un semi-docte, surtout lorsque le semi-docte en question est votre psychiatre et vous êtes son “patient” politique!

Crimes d'État en Roumanie

scepticisme », il était « élève, enfin, de Schopenhauer et Hartman[n], qu'il citait dans ses élucubrations délirantes » : dans ces conditions, « son cerveau débile ne put plus longtemps résister au labeur excessif, et fatalement, son génie a dû succomber (...) dans une maladie mentale que rien ne faisait prévoir ». Le vrai diagnostic, le voilà donc ! L'auteur du rapport veut en effet nous faire croire que le génie est par sa nature même un aliéné, et donc seul responsable de succomber à la maladie mentale, vu aussi les doctrines dont il se nourrit !... La censure idéologico-politique transparait sans ambages. À vrai dire, on s'étonne même que le directeur de la "Charité" ne recommande l'interdiction des œuvres de Schopenhauer, du philosophe allemand lui-même, et à la limite de la philosophie tout court ainsi que, il va sans dire, de toute littérature et art "décadents" – mais ça va venir, oui, ça va venir et même à nouveau !

Le sens du « portrait » est de faire apparaître au lecteur bien-pensant un véritable « fou à lier » qui, tout génie qu'il fût, n'a fait que provoquer lui-même sa propre chute. Car – opine de manière révélatrice l'auteur du rapport – certains signes que « ses amis observèrent chez lui », notamment l'«*apathie morale*», le «*déséquilibre mental*», la «*décadence intellectuelle*», étaient « sans doute le commencement d'une grave cérébro-pathie, qui était vouée à le conduire fatalement au néant ». Faut-il accuser notre brave psychiatre de nihilisme ? Enfin !

La voilà ainsi reparaître, cette fatale « cérébro-pathie », justifiée, cette fois-ci, non en termes de diagnostic « médical » mais par le portrait moral et intellectuel que l'auteur du rapport dresse du poète, à partir... d'« observations » de ses « amis » (très souvent invoqués, anonymement, par le dr. Sutzu⁷⁸). Or, il n'y en avait qu'un qui avait déclaré de lui-même qu'Eminescu était devenu « aliéné mental », sans prendre l'avis de médecins, et qui avait décidé avant eux qu'il devait être interné à l'hospice du dr. Sutzu, où au préalable il avait lui-même

⁷⁸ Le meilleur d'entre eux étant, à n'en pas douter, le médiocre Maiorescu, qui avait d'ailleurs ourdi le scénario de l'internement et même payé par avance, autrement dit bien avant toute arrestation et internement subséquent, les frais d'hospitalisation pour un mois (300 lei), comme nous le montrerons immédiatement. Tant il est vrai qu'il y a des Judas qui ne sont pas payés (les fameux 30 deniers, on se le rappelle) mais qui payent (300 lei), en évitant, pourtant, soigneusement, le suicide. V. *infra*.

Mihai Eminescu

réservé au poète une chambre isolée en payant par avance pour un mois : l'honnête, l'intègre, l'honorable Titu Maiorescu⁷⁹.

On comprend enfin que l'auteur de ce rapport, visiblement écrit sous contrôle, a des inspirateurs et des lecteurs implicites (lesdits « amis » d'Eminescu...⁸⁰) auxquels il rend des comptes, en rédigeant un document mi-médical mi-socio-politico-moral, qui met à disposition, au choix, une multitude de variantes de « diagnostic » et de « causes » du décès. Eh oui, diagnostic à la carte, au gré du client ! C'est pourquoi l'auteur peut se permettre d'évoquer et ensuite d'éliminer successivement la syphilis – tantôt admise tantôt contestée dans le même document –, l'alcoolisme chronique – pareillement, tantôt admis tantôt contesté –, tout en retenant pêle-mêle la « *paralysie générale* », la « *péri-encéphalite chronique* », l'« *endocardite végétative* », les « *vices* » attribués à des « *libations récentes* », ainsi que la « *prédisposition par hérédité à une maladie nerveuse* ». Il se permet même de viser le stress et le surmenage intellectuel comme les « *véritables causes* » de la « *maladie* » d'Eminescu, sans aucun scrupule par rapport aux traitements aberrants et inappropriés d'une telle « *maladie* », en lieu et place du repos nécessaire.

Ainsi, le rapport offre un portrait double du poète. Le but est de faire passer comme un destin fatal aux yeux du public et, surtout, comme une solution acceptable, la mise à mort civile d'Eminescu, de 1883 à 1889, et sa disparition physique, en séparant le « *génie que nous admirons tous et devant la mémoire duquel nous nous inclinons tous* », de... « *l'homme dégénéré* » qu'il est considéré être, par « *la prédisposition héréditaire à des maladies nerveuses* ».

Cette conclusion du rapport est à la base de tous les clichés véhiculés sur Eminescu depuis les dernières années de sa vie jusqu'à nos jours, les encomiastiques comme les calomnieux et les haineux, ainsi que des contradictions qui les relient : ce texte a dû servir, et pas qu'une fois, il a été commandité et écrit juste après la mort du poète pour fixer de lui

⁷⁹ Les faits sont attestés dans son journal à la date de 28 juin 1883 ; voir aussi les notations de 23 et 26 juin, dans *Titu Maiorescu. Însemnări zilnice* (Notations journalières), éd. I. Rădulescu-Pogoneanu, vol. II, București [1939], pp. 189-191. V. déjà *supra*.

⁸⁰ En plus de Maiorescu faut-il penser au roi Carol I^{er} lui-même ou, pourquoi pas, à la reine – poétesse médiocre mais passablement prétentieuse, qui signait ses productions « *Carmen Sylva* » –, vexée par certaines remarques un peu acides de cet Alceste de la poésie roumaine ?!

Crimes d'État en Roumanie

une certaine image à imposer ensuite tant aux contemporains qu'à la postérité.

Cela ouvre une autre piste de réflexion par la suite. Qu'est-ce qui motivait cette volonté de dénigrement et déformation carrément fielleuse – à peine cachée par les dithyrambes de circonstance – et par qui était-elle orchestrée ? *Qui était le maître d'ouvrage ?*

Mais avant d'y arriver, nous avons encore à examiner, d'abord, la question du diagnostic médical, et ensuite, un autre témoignage, tout à fait différent, lié à la fameuse autopsie : celui du dr. Tălășescu.

La maladie d'Eminescu revisitée

Les francs-tireurs : Ion Nica, O. Vuia

La cause immédiate de la mort d'Eminescu, du moins telle qu'elle était présentée par le rapport d'autopsie (dont les thèses étaient véhiculées publiquement à l'époque par des acolytes du « mentor » de Junimea tels que N. Petrașcu, cf. *supra*, n. 75), a fait l'objet de contestations dès le début, puisque le poète lui-même, du temps de sa longue agonie, suivi de près par sa sœur Henriette, l'attribue à l'attentat de Petre Poenaru, attentat commandité par le roi Carol I^{er}. Nous y reviendrons.

D'autre part, la thèse de l'érysipèle conséquent d'une "simple égratignure" ayant abouti finalement à une syncope fatale, reprise – tout comme le faux diagnostic de syphilis – pendant des décennies par les critiques de l'*establishment* culturel roumain, véritable chœur de la honte (pour paraphraser l'"anthologie de la honte" établie jadis par le critique et le poète Virgil Ierunca qui a tenu pendant des décennies, à côté de sa femme, Monica Lovinescu, la rubrique politico-littéraire de l'Europe Libre), n'a guère convaincu le public (v. Călinescu *ibid.* p. 316). Cependant, la discussion critique des diagnostics émis par les docteurs de l'époque, Sutzu en tête, malgré leurs ridicules contradictions, appartient à une époque bien plus récente.

Peut-être le premier, parmi les "modernes", à s'être penché sur l'épineux problème de la maladie d'Eminescu, d'autant plus difficile qu'on ne peut compter que sur les informations indirectes et, somme toute, intéressées sinon partisans, fournies par la littérature médicale de l'époque, fut le dr. Ion Nica, dans *Eminescu. Structura somato-psihică* (Eminescu. La structure somato-psychique), Bucarest, 1972.

En évaluant la contribution de celui-ci, le docteur Ovidiu Vuia concluait, quelques décennies plus tard :

Mihai Eminescu

« Il a établi avec certitude, sur la base des documents dont il disposait, qu'Eminescu n'a souffert ni d'épilepsie psychique (A. Șunda), ni de schizophrénie (C. Vlad), ni de maladie luetique, d'alcoolisme et de paralysie générale (Fr. Iszac, G. Marinescu, P. Zosin, etc.), mais d'une psychose maniaco-dépressive à aspect mixte, sur un fond héréditaire, se manifestant, au final, par une pseudo-paralysie due à une intoxication mercurielle qui lui fut fatale. »⁸¹

À noter pourtant qu'à la différence du dr. Vuia, le dr. Ion Nica n'excluait pas la thèse d'une mort violente du poète : en effet, il admettait la possibilité, comme cause immédiate du décès, d'une action criminelle, en apportant même une contribution essentielle à la reconstitution d'un tel scénario, ce sur quoi nous allons nous épancher plus loin dans cet exposé (v. *infra* : *Eminescu, assassiné. Le témoignage du coiffeur*).

Sur le plan médical, le dr. Vuia à son tour analyse et documente cette nouvelle position, basée sur les preuves d'intoxication au mercure, nettement opposée à celle avancée jadis par le dr. Sutzu & Co. Ses recherches, commencées indépendamment au milieu des années 70, arrivent à des conclusions similaires à celles avancées par le dr. Nica en 1972⁸².

En effet, le docteur Ovidiu Vuia dénonce avant tout le manque total de motivation médicale du diagnostic de syphilis, qui avait pourtant si largement été adopté par l'*establishment* culturel roumain, jusqu'à très récemment (comme nous allons le voir). Nous nous basons ci-dessous sur son livré susmentionné *Despre boala și moartea lui Mihai Eminescu – studiu patografic*, 2007.

⁸¹ Ovidiu Vuia, *Despre boala și moartea lui Mihai Eminescu – studiu patografic* ("Sur la maladie et la mort de Mihai Eminescu – étude pathographique"). www.Editura Rita Vuia, 2007.

⁸² Ses recherches sont réunies dans *Despre boala și moartea lui Mihai Eminescu – studiu patografic* (Sur la maladie et la mort de Mihai Eminescu – étude pathographique), www.Editura Rita Vuia 2007. Le dr. Vuia reproche pourtant à son prédécesseur, Ion Nica, d'avoir introduit inutilement dans l'équation une hypothèse de diagnostic irrecevable comme cause, même indirecte, du décès, à savoir, une « *infection streptococcique rhumatique* » (Ovidiu Vuia, "[Cauza morții lui Mihai Eminescu](#)" / La cause de la mort d'Eminescu, in: *Libertatea*, New York, nr. 57, mai 1987).

Crimes d'État en Roumanie

« Pour la première fois, un certain dr. Julian Bogdan, en 1886, cachant son ignorance derrière un diplôme à Paris, met à Eminescu le diagnostic d'aliénation mentale produite probablement par des gommes syphilitiques sur le cerveau et exacerbées par l'alcool. (...) Désolé de le dire, mais le docteur de Iassy sortait les diagnostics tout simplement de sa poche, donc par ouï-dire, et non d'une observation du malade ».

D'autre part, à propos du dévastateur traitement au mercure appliqué au poète, en conséquence d'un faux diagnostic de syphilis, le docteur Vuia déclare :

« Mais depuis le milieu du XIXe siècle, on a décrit les symptômes de l'empoisonnement au mercure, consistant en une polynévrite, des lésions rénales, des tremblements hydrargyriques (ainsi nommés), l'ataxie, des érythèmes médicamenteux et dans ce qui nous intéresse, pas tout à fait rarement, une syncope cardiaque à travers des lésions myocardiques toxiques. Dans le traité allemand de Wunderlich (1856) que nous avons cité et dans un autre ouvrage, l'auteur a souligné que de nombreux signes graves d'intoxication et la mort par syncope cardiaque peuvent survenir, après administration à petites doses dans une deuxième cure, après avoir été précédemment traité avec du mercure. Aujourd'hui, on sait que ce phénomène peut se produire parce que le mercure n'est pas éliminé de l'organisme et a toujours un effet allergique en plus de l'effet toxique, de sorte que l'observation clinique d'antan est également vérifiée scientifiquement. Pour toutes ces raisons, accompagnées d'accidents cliniques, les professeurs et les grands spécialistes ne traitaient plus, à l'époque de la maladie d'Eminescu, plus précisément, vers 1889, avec du mercure, la syphilis tertiaire et surtout la paralysie générale progressive, qui nous intéresse. A. Barbé confirme la chose, mais je peux donner deux exemples célèbres contemporains de notre poète : le premier, celui de Nietzsche, qui étant tombé malade au début de 1889, bien qu'il ait été diagnostiqué avec une paralysie générale progressive par le professeur Binswanger, une célébrité dans sa spécialité, n'a pas reçu de traitement au mercure, alors même que le médecin lui rendait visite à la maison régulièrement, jusqu'à sa mort en 1900. Le second cas est celui de l'écrivain Guy de Maupassant, qui, souffrant pendant des années de syphilis tertiaire, passé en syphilis quaternaire dans sa dernière année de vie (1893), n'a

Mihai Eminescu

pas été traité au mercure. Il était systématiquement envoyé aux bains, alors que lui, réalisant leur effet relatif, se moquait des médecins, qui ne pouvaient l'aider dans une maladie dont il connaissait lui-même l'origine. C'est sur ce sujet qu'il écrit le roman Mont Oriol. Il n'y a que Mihai Eminescu auquel on a appliqué, de façon totalement non indiquée, puisqu'il ne souffrait pas de lues⁸³ cérébral, le maudit traitement avec des injections de mercure !!! »

Il est difficile d'être plus clair, la systématique et obstinée maltraitance d'Eminescu n'étant pas, ne pouvant pas être tout simplement le résultat d'un mauvais diagnostic, vu le nombre de médecins, roumains mais aussi étrangers qui avait pour ainsi dire défilé à son chevet, vu surtout les conclusions floues et contradictoires du fameux rapport d'autopsie, mais exprime une volonté délibérée de nuire, tout en camouflant cette volonté, dans un effort de rendre le crime à la fois *indéfectable*, en le soustrayant, par le labyrinthe des complicités, à toute possibilité d'enquête efficace, et *transparent*, voire ouvert à tous les doutes, pour en assurer sa valeur d'avertissement.

Nous nous trouvons ici devant une situation strictement analogue à celle d'autres crimes d'État analysés par nous, qu'il s'agisse de l'assassinat de Nicolae Labiş ou de celui de Marin Preda, surtout de celui de Ioan Petru Culianu – paradoxalement accusé, lui, de crime lèse-Eminescu ! – dont l'exécution avait clairement fonctionné comme une mise en garde à l'égard de toute l'intelligentsia roumaine. Et pour plus de clarté analytique nous nous permettons de citer un passage de notre propre article "Les sept transgressions de Ioan Petru Culianu" (*Les cahiers "Psychanodia"*, pp. 11-12, §1.3.1) qui, espérons-nous, élucide, bien que d'une manière peut-être un peu trop technique, le problème :

« Mais toute "configuration factuelle" et, plus intensément encore, la "dimension fractale" d'un crime politique forment un "texte" dont la lisibilité en assure également la structure. En effet, en organiser un c'est organiser une intention sémiotique contradictoire, un "message" (apparemment) paradoxal, ambigu sur le plan du signifiant sed parfaitement clair sur celui du signifié. Si l'ambiguïté des signifiants a pour but d'occulter le "texte de la filière" – dont la "lecture" correcte (enquête

⁸³ Terme médical allemand, désignant la syphilis, utilisé dans son texte par le docteur Vuia.

Crimes d'État en Roumanie

policière ou analyse journalistique) mènerait inévitablement à sa dissolution –, la transparence sémiotique du signifié s'avère non moins nécessaire pour maintenir le meurtre dans les limites de son "message" (p. ex. d'"avertissement" visant à neutraliser d'autres opposants etc.) qui seul lui confère, à proprement parler, sa valeur politique ».

Et *ibid.* p. 13, §2:

« Le véritable assassinat politique ne consiste donc pas dans l'"acte" sed dans sa médiatisation – dans le contrôle exercé sur sa structure sémiotique. Autrement dit, le véritable assassinat politique réside dans l'organisation d'un "texte" compatible avec les attentes hiérarchisées de son "public" – la vraie cible – et, de ce fait, capable de prédéterminer, de combler et même de flatter, en fonction d'une évaluation exacte des compétences et de la typologie du lecteur, toutes ses possibilités et exigences de lecture ».

De ce point de vue, le texte de l'assassinat de Mihai Eminescu a parfaitement rempli sa mission puisque le message que ses organisateurs ont voulu transmettre, malgré un nombre toujours plus grand de craquelures et même de crevasses, *tient encore*.

L'application du traitement mercuriel à la clinique du docteur Sutzu est d'ailleurs directement attestée par un des médecins de l'établissement, le Dr. Vineş, qui mentionne explicitement les injections au mercure :

« Les injections mercurielles qu'on lui a faites n'ont influencé en rien le cours de la maladie »⁸⁴.

En réalité, comme on va le montrer par la suite, elles l'ont nettement aggravé.

Or, précisément, les remarques du dr. Tomescu, autre membre du personnel de la "Charité", trahissent les symptômes caractéristiques de l'intoxication mercurielle, même s'il ne fait pas explicitement état des susdites injections :

« Des tremblements ataxiques des membres supérieurs, des lèvres, l'ondulation de la langue et la diminution du sens

⁸⁴ *Apud Ovidiu Vuia, op.cit.* Le témoignage du Dr. V. Vineş était paru en 1931 sous le titre : *Câteva date asupra ultimelor zile ale poetului Mihail Eminescu / Quelques données sur les derniers jours du poète Mihai Eminescu / (extras din România medicală, 1931).*

Mihai Eminescu

musculaire se sont manifestés et avec le temps, ils se sont prononcés de plus en plus »⁸⁵.

Le docteur Vuia souligne également les manifestations suivantes, dont témoignent les notations du dr. Tomescu, en y voyant clairement des indices progressifs de l'intoxication au mercure à savoir : « *l'apparition de petites syncopes considérées comme le résultat d'une circulation irrégulière* », « *une dégénérescence graisseuse des parois cardiaques qui est devenue jaune et friable ainsi que la présence de plaques étirées et proéminentes à la fois à la base des valves de l'aorte et sur la face antérieure de l'aorte ascendante* », enfin, « *du côté du foie et des reins, une dégénérescence considérable en granula-graisse* ». En effet, comme l'atteste le neurologue :

« Les lésions décrites clarifient complètement le problème. La dégénérescence graisseuse du myocarde – outre un début d'athétose – est un phénomène pathologique et confirme l'intoxication mercurielle, ainsi que la cause de la syncope mortelle du grand poète dans la nuit du 15 au 16 juin 1889. Bien entendu, aucune endocardite végétative n'a été trouvée. De plus, si la dégénérescence hépatique graisseuse est fréquente et réversible, l'apparition des reins « blancs » soutient l'existence de lésions néphritiques graves, même si elles ne se sont pas manifestées cliniquement. Elles peuvent entraîner la mort du patient, plus tard, par un certain type d'insuffisance rénale incurable. »

D'autre part, en discutant les symptômes psychiques, le dr. Vuia remarque :

« Dans tous les cas, le dr. Vineş rappelle une fois de plus qu'à l'hospitalisation le poète n'avait pas le délire approprié, il lui apparaît plus tard et prend une forme de grandeur convaincu qu'il transformera les pierres en diamants et les feuilles des arbres en argent. Sans aucun doute, l'empoisonnement au mercure a accentué son syndrome maniaque, a contribué à l'apparition d'un délire, et la mémoire récente, commençant à diminuer en gardant la mémoire des choses plus anciennes, rappellerait un syndrome korsakoïde, déterminé par la lésion toxique des corps mamillaires placés sur le relais des formations où les images de la mémoire récente sont enregistrées et reflétées.

⁸⁵ Apud Ovidiu Vuia, op.cit.

Crimes d'État en Roumanie

*Les lésions cérébelleuses sont typiques d'une intoxication mercurielle. »*⁸⁶

Enfin, le dr. Vuia n'hésite pas à identifier dans l'intoxication au mercure la cause directe et immédiate de la mort :

*« La syncope cardiaque est une complication courante à l'époque, lorsque le mercure se présentait comme un médicament avec une application aussi fréquente. Dans le traité de Wunderlich de 1857, la syncope cardiaque était l'une des complications les plus courantes de l'hydrargisme après le traitement intempestif et le poète en a reçu un. »*⁸⁷

En analysant les témoignages des médecins de l'époque (les dr. Sutzu, Vineș, Tomescu), le dr. Vuia conclut, en évaluant de manière plus que sarcastique le travail de l'équipe médicale de l'institut "La Charité" :

« Ils n'ont aucune excuse parce que le tableau de l'intoxication au mercure était décrit déjà dans les traités de 1850, en détail. Les médecins de Iași, eux, connaissaient ces effets, et comme nous l'avons vu, ils ont su interrompre les frictions lorsque les premiers signes d'hyper-salivation et de douleur névritique sont apparus, je me réfère, tout d'abord, au Dr Iszak. Prétendre que les médecins, c'est-à-dire le Dr Sutzu, n'ont fait, les pauvres, que se conformer au traitement de l'époque, est une aberration, et je l'ai montré ci-dessus pourquoi, d'une manière plus que documentée. »

Il est maintenant temps de relever ici un détail qui a échappé aux analystes de la question, et qui conforte l'appréciation nuancée du dr. Vuia à l'égard du dr. Francisc Iszac (1827-1907) – dermatologue, médecin primaire de l'hôpital et ensuite de la ville de Botoșani, naturalisé en 1885⁸⁸ –, dont, tout en accusant le mauvais diagnostic, il met en évidence la bonne foi, à la différence de la clique médicale bucarestoise ayant à sa tête le directeur de l'hospice privé Caritatea, le dr. Sutzu. En effet, Henriette, la sœur du poète, qui l'avait soigné à Botoșani entre avril 1887 et avril 1888 en lui administrant le traitement du dr. Iszac, traitement qui consistait en des frictions mercurielles,

⁸⁶ Apud ibid.

⁸⁷ Ibid.

⁸⁸ Pour un portrait documenté de cette figure mémorable, voir Liviu Papuc, "Doctorul Isac al lui Eminescu", *Convorbiri literare*, An. 149, Nr. 6 (juin 2015), pp. 136-137 (reproduit dans Laurian Stănculescu, *op. cit.*).

Mihai Eminescu

témoigne de l'administration en parallèle, sur ordre du même médecin, de bains minéraux iodés, afin, justement, d'évacuer l'effet nocif du mercure, et de décoctions Zittmann ("poțiunea Țitman")⁸⁹ – dont certains ont pensé à tort qu'il s'agissait d'une préparation au mercure⁹⁰. Or, il s'agit, au contraire, d'une solution à base de plantes aux vertus dépuratives éprouvées⁹¹. C'est très probablement la raison pour laquelle, en dépit des doses de mercure administrées par frictions cutanées (ce qui est déjà très loin de représenter la même toxicité que l'administration par injection dans le sang pratiquée sur le poète dans l'établissement du dr. Sutzu), l'état du poète, du moins pour ce qui était de ses lésions sur les jambes, s'est nettement amélioré, aux dires de Henriette, vers la fin de son séjour à Botoșani, ce qui était peut-être dû, justement, aux traitements accompagnateurs, dont les décoctions aux plantes susmentionnées.

En revanche, l'administration du mercure (ainsi que de la morphine) par injection, bien plus directement toxique que les frictions cutanées, et non compensée pas des traitements dépuratifs, avait très probablement débuté déjà lors du premier internement du poète à l'hospice Caritatea du dr. Sutzu, depuis juin 1883 et jusqu'à son départ pour Vienne en octobre, car Maiorescu, le visitant à la clinique le 14 août, et sa fille Livia, le conduisant à la gare, avec son père, le 20 octobre, font chacun état, sans le savoir, d'un des symptômes initiaux typiques de l'hydrargyrisme : l'hyper-salivation (« *il crachait partout* »)⁹². D'ailleurs, les plaies sur les jambes dont souffrait le poète

⁸⁹ Henriette și Mihail Eminescu, *Scrisori către Cornelia Emilian și fiica sa Cornelia*, Iași, ed. Frații Șaraga, 1893.

⁹⁰ Ex. Theodor Codreanu, *Eminescu – drama sacrificării* (Eminescu – le drame de la sacrifice), 2012 (p. 77) ; Dan Toma Dulciu, *Mihai Eminescu. Nevropatii atipice. Aspecte de patologie infomațională* (Névropathies atypiques. Aspects de pathologie informationnelle), Viena 2018 (p. 10).

⁹¹ Ces plantes (gloire du matin piquante, ou salsepareille) étaient utilisées depuis longtemps contre les affections cutanées ; le docteur Johann Friedrich Zittmann (1671-1757), médecin des bains impériales de Töplitz-Schönau, en avait breveté l'usage comme traitement contre la syphilis et la blennorragie, et la composition de cette décoction fut incluse dans la nouvelle "pharmacopée allemande" en 1872 (infos en ligne sur Wikipédia).

⁹² Titu Maiorescu, *Însemnări zilnice / Notations quotidiennes*, II (14 août 1883), p. 193; Livia Maiorescu, lettre à sa tante Emilia Humpel (du 21 octobre 1883), in *Convorbiri literare*, 1937, ian.-mai, p. 22-23. L'idée est soutenue aussi par Theodor Codreanu (*op. cit.*, pp. 94).

Crimes d'État en Roumanie

dès l'après son premier internement à Caritatea pouvaient avoir été, elles aussi, un effet du traitement au mercure qu'on lui avait déjà appliqué à cette époque. Mais le « traitement de choc » allait repartir en février 1889, au début du dernier internement à Caritatea, pour se poursuivre quotidiennement pendant les mois qui ont suivi jusqu'au décès du poète.

Il y a par ailleurs une nette tendance, de nos jours, même chez les plus acerbes analystes, d'exonérer le dr. Sutzu (et indirectement Maiorescu) en enfonçant plutôt, comme étant le plus grand responsable de cette soi-disant erreur médicale ("mal praxis"), le docteur de Botoșani, Francisc Iszac, dont on fait à tort le tout premier à avoir faussement diagnostiqué une syphilis, en 1887. Or, le dr. Vuia, lui, avait montré que ce diagnostic était apparu publiquement un an plus tôt et surtout, que les injections au mercure à effet fatal étaient l'œuvre des médecins de l'hospice Sutzu – mais ses arguments ont, dirait-on, été écartés dans les travaux qui ont suivi depuis la publication de son livre.

Il nous semble d'autant plus utile donc de résumer en conclusion les thèses, qui nous apparaissent comme une véritable profession de foi, du dr. Vuia, médecin neuropsychiatre et chercheur, auteur de plus de cent ouvrages dans le domaine de la pathologie du cerveau :

« Eminescu n'a pas souffert de syphilis et n'était pas alcoolique. Comme démontré factuellement, sans aucun doute, notre poète souffrait d'une psychose endogène et maniaque, sans substrat organique, cela n'a pas altéré sa capacité intellectuelle et créative, dans sa vie il n'y avait pas de « grande obscurité », l'invention des éminoscologues de l'entre-deux-guerres, en particulier.⁹³

Pour l'hypothèse d'une intoxication médicamenteuse à la morphine, voir Dan Toma Dulciu, "O nouă ipoteză privind cauzele morții lui Eminescu : tratamentul cu morfină" / Une nouvelle hypothèse sur les causes de la mort d'Eminescu: le traitement à la morphine, 2015 (© 22 p.) – mais, curieusement, l'auteur omet de mentionner le fait, avéré, de l'administration systématique de morphine à l'hospice du dr. Sutzu, depuis déjà le premier internement, en juin 1883 (comme l'atteste le soi-disant rapport d'autopsie, que nous avons analysé plus haut), et mentionne uniquement les témoignages d'Henriette concernant les injections occasionnelles à la morphine dans les plaies des pieds, sans doute à effet calmant, faites à Botoșani sous recommandation du dr. Itzac en 1887.

⁹³ Le Dr. Vuia dénonce aussi et surtout, dans son livre susmentionné, la position de médecins renommés comme Gheorghe Marinescu : « *Tel est le cas* [il s'agit du cas de Nietzsche, n.n.] *qu'en totale méconnaissance de cause, G. Marinescu scellait par un*

Mihai Eminescu

La psychose n'est pas entrée dans la démence, le poète n'a jamais présenté, comme nous le démontrons, l'image d'une paralysie générale ou d'une autre maladie organique du cerveau.

Eminescu n'a pas souffert d'une « grande obscurité », il est resté donc bien capable de création et de travail lucide.

La fin a été causée par la syncope cardiaque survenue après le traitement avec des injections de mercure, administrées dans le sanatorium du Dr Șuțu à Bucarest lors de la dernière hospitalisation en février-juin 1889. »⁹⁴

Il y a pourtant un point sur lequel nous nous sentons obligés de prendre nos distances d'avec l'analyse du docteur Vuia, à savoir lorsqu'il parle de « *psychose maniaco-dépressive à aspect mixte, sur un fond héréditaire* », et de l'« *accentuation* » d'un « *syndrome maniacal* », inévitablement *préexistant*.

Or, il est factuel qu'avant son internement forcé Eminescu n'avait manifesté d'aucune manière les formes délirantes mentionnées dans le « rapport » du dr. Sutzu, sauf si l'on veut considérer ses métaphores poétiques de cette façon, ce que, nous espérons, n'est pas le cas. En effet, à aucun moment antérieur à son *internement politique* le poète n'envisage de transformer, d'une manière plus ou moins "alchimique", les matières (les pierres en diamants, les feuilles en argent ou pourquoi pas le plomb en or). Son « *syndrome maniacal* » semble plutôt se résumer d'un côté au stress⁹⁵ – seul point, dans le chaos diagnostique

diagnostic plus que contestable ; pourtant, son erreur n'a pas été aussi grave que dans le cas du poète Mihai Eminescu, qu'il condamnait, avec tout le prestige de son nom, à une maladie et à une obscurité qu'il n'a pas eues. » (ibidem).

⁹⁴ Ovidiu Vuia, *Despre boala și moartea lui Mihai Eminescu* / Sur la maladie et la mort de Mihai Eminescu / (op.cit.). Voir aussi [Eminescu, asasinat prin malpraxis. Mărturia frizerului](#) ("Eminescu, assassiné par malpraxis. Le témoignage du coiffeur", en ligne, 15 juin 2015), l'auteur étant probablement [Cosmin Pătrașcu Zamfirache](#) du journal *Adevărul* (La Vérité).

⁹⁵ À ce sujet, le plus bouleversant s'avère le témoignage même du poète dans une lettre de 1882 adressée à Veronica Micle, sa "fiancée éternelle" : « *Tu dois t'imaginer aujourd'hui sous mon visage un homme très fatigué, puisque je suis seul dans ce négoce de principes et par-dessus malade, qui aurait besoin d'au moins six mois de repos pour revenir à soi-même. Eh bien, depuis presque six ans que je mène une vie de travail vain, depuis six ans je me débats comme dans un cercle vicieux, dans ce cercle qui est pourtant le seul vrai; depuis six ans je n'ai pas la tranquillité, je n'ai pas le repos serein dont j'aurais tant besoin pour pouvoir travailler à autre chose que la politique... En fin de compte je demeure la dupe dans toute cette affaire, car j'ai travaillé par conviction et dans l'espoir d'une consolidation de mes idées et d'un*

Crimes d'État en Roumanie

du “rapport d'autopsie”, qui soit acceptable – d'un autre, à l'angoisse liée au harcèlement voire à la traque déclenchée en 1883 contre les membres de la Société “Carpații” (“les Carpates”) à laquelle Mihai Eminescu appartenait (pour des détails concernant les persécutions politiques lancées par le régime v. *infra* : *S'agit-il d'un assassinat politique ?*).

Quant à un quelconque caractère héréditaire d'une soi-disant « psychose *maniaco-dépressive* », nous y reviendrons, car cette idée, tenace, d'une hérédité psychotique chez Eminescu, est encore un inébranlable héritage maiorescien, qu'ont repris sans conteste tous les analystes, dont, hélas, le dr. Vuia lui-même, alors qu'elle ne repose sur aucun argument factuel.

Comme nous allons le montrer par la suite, notamment, en abordant les témoignages concernant l'attentat perpétré à l'encontre du poète dans l'enceinte de l'établissement du dr. Sutzu, les thèses d'Ovidiu Vuia sont encore loin d'épuiser le sujet, ne répondant pas complètement à la question de la cause immédiate du décès du poète. Elles nous semblent cependant, du moins sur le plan médical, représenter un acquis solide, non dépassé, à vrai dire, par la suite, au contraire, soumis à des grignotages, occultations et détournements orientés vers des objectifs

meilleur avenir. Mais ça ne va plus. Depuis huit ans que je suis revenu en Roumanie, la déception a suivi la déception et je me sens tellement vieux, tellement las que c'est en vain que je prends la plume pour tenter d'écrire quelque chose. Je sens que je n'en peux plus, je me sens desséché moralement, et que j'aurais besoin d'un long repos pour revenir à moi-même. Et pourtant tels les travailleurs à la chaîne dans les fabriques, un tel repos je ne peux l'avoir nulle part et chez personne. Je suis écrasé, je ne me retrouve plus et je ne me reconnais plus. J'attends les télégrammes Havas, pour écrire, à nouveau et toujours, écrire pour le boulot, qu'on écrive plutôt mon nom sur le tombeau et que je n'eusse jamais vécu. » (apud, G. Călinescu op. cit., p. 278).

Déjà, une année plus tôt, au printemps du 1881, dans une lettre adressée à son père, Gheorghe Eminovici, qui l'attendait dans la maison familiale d'Ipotești, le poète écrivait : « J'ai été rattrapé par la proclamation du royaume et en de telles circonstances, nous, les marchands de boniments et de bobards, à savoir nous, les journalistes, sommes très occupés. J'aimerais de tout cœur venir à la maison, vous voir, si je trouvais quelque homme de confiance qui puisse tenir ma place, car ce négoce, outre qu'il ne rapporte rien, ne te permet pas non plus, de fermer boutique un jour ou deux et de s'en aller à tous les diables, mais tous les jours il te faut te creuser la tête pour trouver de mensonges frais (...) j'ai l'âme aigrie d'encre et de plume. » (apud Augustin Z.N. Pop, *Contribuții documentare la biografia lui Mihai Eminescu* / “Contributions documentaires à la biographie de Mihai Eminescu”, Éditions de l'Académie de R.P.R., 1962, p. 337).

tenaces : ceux consistant à exonérer, coûte que coûte, les responsables directs du désastre. C'est ce que nous allons constater au sous-chapitre suivant.

Le dossier académique et la nouvelle omerta

L'imposant volume *Maladia lui Eminescu și maladiile imaginare ale eminescologilor* (La maladie d'Eminescu et les maladies imaginaires des éminescologues), paru en 2015 et 2021 (2^e édition, revue et augmentée), sous la coordination de l'académicien Eugen Simion (1933-2022), reprend les travaux du colloque organisé par la Fondation Nationale pour la Science et l'Art, en collaboration avec l'Académie de Sciences Médicales : *Patografia lui Eminescu: adevăr și legendă* (La pathographie d'Eminescu : vérité et légendes) tenu à Bucarest, le 27 juin 2014.

Ce volume se veut définitivement concluant sur le plan médical. Pourtant, il n'apporte à ce sujet rien de neuf par rapport aux conclusions déjà avancées par les docteurs Ion Nica et Ovidiu Vuia des décennies auparavant. Mais le prestige d'une action académique coordonnée vient leur donner un nouveau poids, sans pourtant reconnaître comme décisives les contributions précédentes, voire en en diminuant, en fait, la portée critique. Car non seulement toute référence à l'agression subie par le poète comme possible cause du décès – et il y a bon nombre de témoignages à ce sujet, comme nous allons le voir un peu plus loin – est soigneusement évitée, mais la responsabilité même des médecins qui ont pratiqué de fait sur le poète, en vertu d'un diagnostic inventé, un traitement entraînant l'intoxication massive au mercure, à elle-même susceptible de provoquer la mort, est explicitement niée, comme s'il s'agissait d'une simple erreur médicale involontaire.

Ainsi le but de l'entreprise apparaît clairement : celui d'asseoir sur la question de la mort d'Eminescu, avec l'aval des institutions académiques roumaines, un « acquis » définitif sur le plan médical, au prix de l'occultation, tout aussi définitive, de la thèse du meurtre. On vise ainsi, manifestement, l'instauration d'une *omerta* sur l'idée même d'un assassinat perpétré à l'encontre du poète national. D'un crime politique. D'un crime d'État.

Les positions tenues par les principaux auteurs du volume que nous évoquons et commentons ci-dessous, à partir de quelques révisions concernant ce livre, démontrent nos propos.

Crimes d'État en Roumanie

Le critique littéraire

Ainsi, tout en défendant énergiquement l'œuvre d'Eminescu contre des délateurs contemporains, promoteurs d'une « *négation malsaine* » qui s'oppose à « *l'adulation dépourvue de sens* » d'autres auteurs, l'académicien Eugen Simion défend surtout « *l'irréprochable, l'olympien* » Titu Maiorescu, notamment contre toute accusation visant sa responsabilité dans la fin tragique du poète, voire sa culpabilité relative à l'éventuel attentat. Avocat zélé, le coordonnateur du volume s'élance ainsi dans une plaidoirie pleine d'indignation :

« *Le législateur de la culture roumaine⁹⁶, le créateur de la critique esthétique, le critique qui a imposé Eminescu, I.L. Caragiale, Slavici et Creangă, et a défendu l'idée de vérité dans la culture, apparaît, maintenant, comme un symbole de basses complicités et comme l'inspirateur et le protecteur d'un odieux crime intellectuel. Ce serait à pleurer si ce n'était pas à rire.* »

Et le panégyrique continue :

« *Il a découvert Eminescu, a fait imprimer sa première édition de Poésies, déclarant que le 20ème siècle se tiendrait sous les auspices de son génie et de la forme de la langue nationale, soutenant sa carrière poétique et intellectuelle, étant dans une attitude permanente de solidarité intellectuelle irréprochable* ».

L'entreprise académique sous le patronage d'Eugen Simion est donc censée mettre un coup d'arrêt, par la publication de ce volume d'experts en médecine, aux « *spéculations policières* » sur les vraies causes de la mort du poète et sur une quelconque responsabilité du chef de Junimea dans cette ténébreuse affaire.

En effet, l'académicien, ex-président de l'Académie, s'en prend violemment aux «voix dissidentes» – par rapport à la thèse officielle de l'establishment culturel roumain – en affirmant : « *l'aberration s'étend et fait carrière dans une culture de la suspicion et des complots* » (il aurait dû parler plutôt d'une culture de l'occultation, du déni et du cloisonnement), et dénonce certaines chaînes de télévision qui ont crû avoir découvert « *le mystère de la mort d'Eminescu* ». Pour lui – la phrase est savoureuse de confusion sinon d'agrammatisme – Eminescu « *est mort déchiré par un mal traité médicalement, déchiré par un mal*

⁹⁶ La formule en elle-même est invraisemblable de culte de la personnalité propre à un totalitarisme sous-jacent ! Hélas, les vieilles habitudes ont la vie dure !

plus profond (d'ordre psychique), étant conscient du mal caché qui le rongait ».⁹⁷

D'ailleurs, le critique littéraire, totalement dépourvu de connaissances médicales, n'hésite pas pourtant à indiquer autoritairement – après un autre critique littéraire “spécialiste” en psychiatrie : Titu Maiorescu en personne – les grandes lignes des recherches sur le « *mal caché* » d'Eminescu, ainsi que les conclusions auxquelles les spécialistes, dans cette approche « *multidisciplinaire* », « *strictement médicale et avec maximum d'objectivité* », devaient nécessairement aboutir, pour exonérer, sans doute, l'« *irréprochable* », l'« *olympien* », le « *législateur de la culture roumaine* », en d'autres mots son Lycurge, de toute trace de responsabilité dans la mort du poète.

En effet, selon son opinion, dans le cas d'Eminescu il s'agit avant tout d'une « *hérédité chargée* » – nous retrouvons cette idée fixe –, le « *travail excessif* », auquel il faudrait sans doute ajouter les injections à base de mercure à « *effets toxiques majeurs* », ayant provoqué le stop cardiaque fatal – tout en reconnaissant que la nécropsie présentait « *des sérieuses lacunes* »⁹⁸.

Les spécialistes

Quant aux médecins, qui sont tous des experts de haut niveau, spécialistes dans différentes branches de la science médicale, leur diagnostic va unanimement vers la conclusion d'une maladie bipolaire (syndrome maniaco-dépressif) sur fond d'hypersensibilité mais aussi d'une « *hérédité chargée* » – la vieille rengaine reprise sans aucune analyse – et aggravée par le stress et la fatigue dus au travail excessif (les contributions de Irinel Popescu, Victor Voicu, Octavian Buda, Dan Prelipceanu⁹⁹, Bogdan O. Popescu¹⁰⁰), avec le rejet unanime des interprétations indiquant une maladie luétique (autrement dit, la

⁹⁷ Apud Tudor Nedelcea, [*În așteptarea Congresului Mondial al Eminescologilor*](#) (en ligne, 17 august 2015).

⁹⁸ Apud Tudor Nedelcea, *ibid.*

⁹⁹ « ...trouble affectif bipolaire de type I, avec des épisodes maniaques aigus avec des facteurs psychotiques congruents avec la disposition, alternés avec des périodes de subcliniques dépressives et des rémissions (partielles) interphasiques » (apud Tudor Nedelcea, *ibid.*). Nous laissons aux bons soins des spécialistes le décodage de ce jargon !

¹⁰⁰ « ...les arguments concernant la thèse d'une paralysie généralisée progressive sont loin d'être suffisants ou clairs » (apud Tudor Nedelcea, *ibid.*).

Crimes d'État en Roumanie

syphilis). De surcroît, Eduard Apetriei¹⁰¹, Călin Giurcăneanu¹⁰², Vladimir Beliș mettent en évidence les effets nocifs, voire fatals sur le poète du traitement au mercure. Voilà la conclusion, formulée par l'académicien Victor Voicu :

« En ce qui concerne notre grand poète Mihai Eminescu, les données détenues, basées sur des documents, des témoignages, des lettres, des données cliniques, des données anatomo-pathologiques (autopsie) plaident sans aucun doute pour une pathologie affective, un syndrome maniaco-dépressif. Les erreurs de diagnostic et implicitement le traitement au mercure à long terme, pour une prétendue luèse, ont surajouté au syndrome maniaco-dépressif une composante neurotoxique avec une aggravation de la dépression et l'apparition d'autres symptômes mentaux, neurologiques et organiques. Tout cela a conduit à la grave détérioration de la santé du grand poète, hâtant sa fin. »¹⁰³

Rien de nouveau, donc, nous avons vu que tout cela était bien établi déjà chez Ion Nica et Ovidiu Vuia, et que même le rapport du dr. Sutzu rejetait le diagnostic de syphilis.

Mais, l'innovation dans cette “nouvelle” position, argumentée médicalement par une approche convergente des spécialistes, consiste dans le fait qu'elle s'associe étroitement à des “excuses” visant à justifier les médecins qui avaient “soigné” Eminescu¹⁰⁴ : tout en

¹⁰¹ « Ne sont pas décrites dans le bulletin nécroptique des lésions propres au lues (syphilis n.n.): la dilatation de l'aorte, des anévrismes et l'affectation des valves aortiques. L'intoxication au mercure a eu un rôle d'accélérateur et d'aggravation des lésions vasculaire artérielles (décrites dans les recherches récentes) et a rendu possible l'apparition des manifestations cliniques de l'atérosclérose chez un homme jeune » (apud Tudor Nedelcea, *ibid.*).

¹⁰² « ...aucune lésion cutanée décrite et nulle affectation neuro-psychique ne peuvent soutenir le diagnostic d'une syphilis tertiaire ou congénitale tardive ; l'examen anatomopathologique ne montre pas de lésions spécifiques de syphilis tertiaire (cerveau, cœur, foie etc.) » (apud Tudor Nedelcea, *ibid.*).

¹⁰³ Apud Nicolae Iosub, [Cauza morții lui Mihai Eminescu. Documente și mărturii](#), (“Les causes de la mort de Mihai Eminescu. Documents et témoignages”) in : Luceafărul, 14 aug. 2018 (le lien en ligne n'est malheureusement plus valide ; l'article est reproduit partiellement dans [România mare](#), nr. 1541, 19 iunie 2020, p. 15, et dans [Buletinul Clubului Român din Chattanooga](#), nr. 116, iunie 2021).

¹⁰⁴ Al. Sutzu, Vineș, Tomescu et *tutti quanti*. Thérapeutes qu'il serait plus approprié de définir comme *complices à l'assassinat*, à ce monstrueux assassinat au ralenti, commencé en 1883 et même avant !

Mihai Eminescu

pratiquant un traitement néfaste – le mercure – pour un diagnostic erroné – la syphilis – ils n’ont somme toute fait que payer un normal tribut au niveau de connaissance et aux moyens insuffisants dont disposait la science médicale de l’époque !...

En effet, voici ce que déclare, pour les exonérer de toute accusation possible visant une quelconque culpabilité, le responsable scientifique de l’entreprise, le dr. Irinel Popescu, membre correspondant de l’Académie Roumaine, dans l’avant-propos du volume :

*« Les moyens diagnostiques et thérapeutiques dont disposait la médecine de l’époque étaient très éloignés de ceux d’aujourd’hui, tant les diagnostics que les traitements appliqués ne semblent pas avoir été les plus appropriés »*¹⁰⁵.

Le même spécialiste concluait d’ailleurs lors du colloque de 2014 dont ce volume rassemble les contributions :

*« Entre les mois février-juin 1889, on a administré à Mihai Eminescu, par voie intraveineuse, du chlorure de mercure à l’Institut Sutz et, probablement, ce fut là la cause de l’arrêt cardiaque qui a provoqué sa mort. »*¹⁰⁶.

Or, nous avons vu, avec les analyses historiques du dr. Vuia, que le traitement mercuriel était déjà banni depuis 1850 et que sa toxicité fatale était bien connue aux médecins roumains contemporains d’Eminescu.

Une telle position lénifiante, qui absout avant tout les médecins ayant pratiqué sur le poète l’intoxication au mercure, est donc intenable de nos jours, et compromet intégralement le volume académique en question.

Le médecin légiste

Quant à l’épisode de l’agression violente qui aurait conduit au bris du crâne du poète, non seulement il est soigneusement évité, pour ne pas dire occulté, dans la quasi-totalité des contributions, mais sa relevance

¹⁰⁵ Apud Tudor Nedelcea, [În așteptarea Congresului Mondial al Eminescologilor](#) (en ligne, 17 august 2015). Il est, sans doute, inutile de trop souligner le ridicule raisonnement circulaire de monsieur l’académicien, l’insuffisance des “*moyens diagnostiques et thérapeutiques dont disposait la médecine de l’époque*” étant argumentée par l’excessive in-appropriation des diagnostics établis et des traitements appliqués!

¹⁰⁶ Apud [Eminescu, asasinat prin malpraxis. Mărturia frizerului](#) (“Eminescu, assassiné par malpraxis. Le témoignage du coiffeur”, en ligne, 15 juin 2015).

Crimes d'État en Roumanie

du point de vue médical comme possible cause du décès est négligemment évacuée dans l'unique notation le concernant, celle du médecin légiste Vladimir Beliş, comme étant impossible à établir et donc, finalement, digne d'être définitivement ignorée.

En effet, le spécialiste remarque au passage, parmi les lacunes irréparables dans les informations médicales disponibles, l'absence, lors de l'autopsie, d'un examen au scalpel « *pour constater si le poète a été ou non frappé avec une pierre* », ainsi que « *l'examen sommaire du cerveau* », pour conclure, somme toute, à l'abandon de tout procès possible, puisque :

« *Je ne vois pas où cela nous mènerait-il, que nous décidions ou non qu'Eminescu fût malade, alors qu'il a laissé derrière lui son œuvre immortelle...* »¹⁰⁷.

Alors, en effet, à quoi tout ce déploiement académique sert-il – toutes ces savantes analyses à partir de bases documentaires, médicalement parlant, extrêmement lacunaires, et pour ce qu'elles sont, complètement non fiables – puisque tout revient à “décider” *hic et nunc*, au mépris de toute preuve et en tenant compte des seules convenances, si Eminescu était malade ou pas, ou pire encore, s'il a été assassiné ou non ? Justement, cela sert de toute évidence à perpétuer depuis 134 ans le panégyrique comme ignorance, voire comme occultation de toute trace d'une quelconque responsabilité, de qui que ce soit, dans la mort tragique du “poète national”.

Y a-t-il espoir qu'en réexaminant la dépouille du poète, la lumière soit enfin faite ? Une demande dans ce sens a officiellement été déposée depuis quelques années déjà, sans effet à ce jour. Effectivement :

« *Il y a peu de temps [2018], le poète Laurian Stănescu a intenté une action auprès du bureau du procureur général pour l'exhumation d'Eminescu, afin d'enquêter sur les conditions de la mort du poète. Cette exhumation pourrait clarifier deux aspects importants de la mort du poète : si le crâne du poète a été brisé par une agression, et combien de mercure s'est accumulé dans son corps, à la suite de nombreuses injections de mercure,*

¹⁰⁷ Apud Tudor Nedelcea, [*În așteptarea Congresului Mondial al Eminescologilor*](#) (en ligne, 17 august 2015). Autrement dit, qu'Eminescu fût assassiné ou pas, c'est sans importance puisqu'il nous laisse une “œuvre immortelle” ! Vive l'œuvre immortelle et l'innocence des assassins!!!

Mihai Eminescu

*traitement qui l'a intoxiqué et a conduit à la mort prématurée du plus aimé poète roumain. »*¹⁰⁸

Le mot de la fin

Les chances sont maigres d'apporter du nouveau sur le plan médico-légal, puisque le dossier académique, surtout avec la deuxième édition du volume en 2021, vient de poser une chappe de plomb sur toute l'affaire.

Ainsi, très significativement, un recenseur dans un premier temps très critique du volume en sa première édition, le docteur Valeriu Lupu – car il reproche aux auteurs une évidence : celle d'avoir repris sans grandes avancées, et surtout, sans trop les citer, les analyses des prédécesseurs¹⁰⁹ – devient, tout récemment, un an après la parution de la deuxième édition *du même volume*, un fervent et inconditionnel adulateur de cette entreprise, qu'il présente désormais comme une démarche « scientifique (...) absolument incontestable », et comme le *nec plus ultra* des recherches sur la vie et la mort du poète national¹¹⁰. Nous citons :

« Le résultat de cette approche scientifique s'est matérialisé par le fait que chacun des huit spécialistes a réussi, non seulement à encadrer les symptômes dans la réalité de la maladie, mais a également fourni le soutien scientifique nécessaire, de sorte que la conclusion de chacun, également passée à travers le filtre des

¹⁰⁸ Nicolae Iosub, *art. cit.* (v. note 103).

¹⁰⁹ « [Despre un produs contestat al lui Eugen Simion. Eminescu și tragismul existentei sale în viziune academică](#) » – de Valeriu Lupu, doctor în științe medicale, (Sur un produit contesté d'Eugen Simion. Eminescu et le tragisme de son existence en vision académique, par Vasile Lupu), dans [ziaristionline](#), 27 mars 2015. Ainsi le recenseur du volume académique remarque : « ... "des médecins compétents et honnêtes" (p. 12) se sont prononcés d'une manière catégorique dans une question qui était déjà tranchée par George Potra en 1934, Ion Nica en 1972, Ovidiu Vuia, en 1996 et 1997, Gheorghe Sărac en 2000, Valeriu Lupu, en 2012, Theodor Codreanu en 2013 et à nouveau Gheorghe Sărac en 2014, certains d'entre eux mentionnés avec parcimonie (Ion Nica et Ovidiu Vuia), d'autres pas du tout ou uniquement dans la bibliographie (Gheorghe Sărac et Theodor Codreanu)... Car en parcourant le livre La maladie d'Eminescu et les maladies imaginaires des éminescologues, l'impression générale de ceux qui se sont penchés sur le problème débattu, est que l'approche des auteurs a été fortement influencée justement par ces livres, dont ils reprennent le discours d'une manière consistante ».

¹¹⁰ Valeriu Lupu, dans [Monitorul de Vaslui](#) (en ligne, 18 août 2022).

Crimes d'État en Roumanie

*avancées des sciences médicales, devienne aujourd'hui plus que convaincante, **absolument incontestable** [n.s.].*

Si pour la sphère de la cardiologie (Eduard Apetrei), dermatovénérologie et allergologie (Călin Giurcăneanu), anatomopathologie (Vladimir Beliș) et ORL (Codruț Sarafoleanu), l'exclusion des manifestations luétiques a été en quelque sorte dépourvue de difficultés, pour les spécialistes en psychiatrie (Dan Prelipcean), neurologie (Bogdan O. Popescu) et toxicologie (Victor Voicu), cela a été incomparablement plus difficile, vu qu'à la souffrance psychique (encadrée plus tard comme psychose maniaco-dépressive – Kraepelin, 1892 –, et de nos jours comme maladie affective bipolaire), se sont ajoutés les effets toxiques, à prédominance neurologique, des préparations mercurielles. Ici devait être démontré l'impact des manifestations neurologiques sur l'évolution de la maladie psychique, qui appartenaient en fait à l'intoxication mercurielle et nullement au neuro-lues (la syphilis cérébrale), invoqué par certains des contemporains et des chercheurs de la postérité du poète. Il y a des preuves que ces préparations lui ont été administrées à partir même du premier internement [le 28 juin 1883] sous forme de préparations vésicatoires, qui contenaient des doses minimales de mercure (biiodure, ou chlorure de mercure), utilisées pour des bains ou des applications. Bien que minimales, les doses administrées se sont avérées pourtant suffisantes pour produire l'allergie, retrouvée ultérieurement dans le cas des autres traitements sous forme d'éruptions cutanées. Suit ensuite, au printemps-été de l'année 1887 (mai-juin), la thérapie à grandes doses de mercure (4 à 7 gr. par jour), sous forme d'applications, frictions et fumigations, et, en dernière instance, le traitement injectable avec des préparations mercurielles administrées pendant le dernier internement, dans la période avril-juin 1889. À noter qu'en plus de la salivation excessive (l'un des symptômes de l'intoxication au mercure), il y avait aussi des éruptions cutanées associées aux manifestations neurologiques, fort évidentes pendant le traitement effectué par le dr. Francisc Itzac à Botoșani dans la période mai-juin 1887. À leur tour, les manifestations neurologiques : tremblements, marche hésitante (...), trouble moteur, incoordination des mouvements, parèze et paresthésie,

Mihai Eminescu

ont été mises de manière erronée sur le compte de la paralysie générale progressive rencontrée dans le neuro-lues. »

Le dossier académique controversé de 2014 est devenu, en 2021, le nouveau dogme “scientifique” à vénérer – et une nouvelle *omerta* : *erreur médicale, oui* – notamment par le traitement mercuriel aussi injustifié que toxique – mais erreur plutôt « innocente » ; volonté de nuire par un traitement reconnu comme contre-indiqué, pour un diagnostic reconnu comme faux, et en outre, agression fatale par coup de brique, bref, somme toute, *assassinat, non* !

« En fin de compte, les auteurs ont réussi à établir un diagnostic correct qui met en évidence le caractère héréditaire de la maladie mentale du poète (n.s.), aggravée par les circonstances concrètes d’une vie troublée marquée par une surcharge psycho-intellectuelle, à laquelle se sont ajoutés les effets indésirables de la thérapie mercurielle » (Valeriu Lupu, ibid.).

Qu’on ose encore soupçonner quelque crime caché ! Surtout, ne pas toucher à Titu Maiorescu, à qui un panégyrique obligé est adressé par le recenseur, au point de lui reconnaître, finalement, le juste et définitif, absolument incontestable, diagnostic sur la maladie du poète, coupant court aux doutes, caractérisés de spéculations, conspirations, et cabbales fantaisistes :

« Je crois, cependant, qu’après cette vaste enquête médicale, médico-sociale, historico-littéraire et historiographique, il ne peut y avoir de place pour les spéculations, les conspirations, les cabbales fantaisistes, certaines même avec l’implication de ceux sous l’aile desquels Eminescu a passé son existence tragique (Titu Maiorescu et Junimea).

On revient donc à ce que Titu Maiorescu disait haut et fort et en toute conviction en son temps : “Et s’il est devenu fou, Eminescu, la cause est exclusivement interne, est innée, est héréditaire (n.s.). Ceux qui connaissent les données de sa famille savent que chez deux de ses frères morts suicidés, la folie a éclaté avant la sienne et que cette neuropathie peut être suivie en ligne ascendante”¹¹¹, et l’illustre éminescologue Theodor Codreanu a déclaré : “avec cette argumentation et cette démonstration, le

¹¹¹ La citation est tirée de Titu Maiorescu, préface à *Eminescu și poeziile lui* (“Eminescu et ses poésies”), éd. Socec, Bucarest, 1889.

Crimes d'État en Roumanie

problème de la maladie et de la mort d'Eminescu pourrait être définitivement résolu” ». (Valeriu Lupu, ibid.)

L'*omerta* a l'air de se transformer en vérité révélée, voire en dogme...

Voyons maintenant, de plus près, en quoi consiste ce fameux « *caractère héréditaire de la maladie mentale du poète* », reconnu unanimement par les spécialistes académiques modernes et anticipée de manière si éblouissante par l'expert psychiatre Titu Maiorescu, par ailleurs le Critique absolu des Roumains, voire le législateur, en quelque sorte, le Lycurgue, de la culture roumaine, en tout cas dans la vision d'Eugen Simion. Précisons que l'exploit médical de Titu Maiorescu s'avère d'autant plus prodigieux que l'homme manquait totalement d'études médicales ; mais faut-il s'étonner de cela devant un avocat d'affaires tellement brillant alors que totalement dépourvu d'études juridiques ?...

En ce qui concerne Șerban, le frère aîné de la fratrie Eminovici (le nom réel de Mihai Eminescu), la mort brusque qui a mis fin à son “existence fulgurante” survient dans des conditions plutôt troubles. En effet, le jeune docteur, qui pratiquait à Berlin dans les années 1872-1874, avait contracté des dettes en argent, actions et objets, dettes qu'il ne pouvait pas rembourser, étant poursuivi par ses créanciers (dont une certaine Mme Presber avec laquelle le jeune médeciniste aurait cohabité, ainsi qu'un certain Betzhold). En plus, il était gravement atteint non par une quelconque maladie mentale mais par le mal par excellence du siècle : la tuberculose, étant en phase terminale¹¹². Faut-il dans ces conditions s'étonner de son suicide ?

Pour ce qui est de l'autre frère aîné, Iorgu (Gheorghe) Eminovici, officier formé en Prusse, très apprécié professionnellement, puisqu'il avait participé à une délégation militaire à Berlin en 1868-1869, aucun scénario explicatif n'éclaircit les conditions de son suicide. On sait seulement qu'il s'est donné la mort par balle le 21 septembre 1873, sans laisser de lettres, pendant ses congés d'été à Ipotești¹¹³. Par conséquent, rien ne permet de fantasmer au sujet d'une quelconque maladie mentale ! Cela, évidemment, si pour le “psychiatre” Titu Maiorescu, le simple fait du suicide n'équivalait irrésistiblement à maladie mentale, de surcroît, “héréditaire”, qui se transmettrait horizontalement, de frère

¹¹² Pour des informations détaillées v. Augustin Z.N. Pop, *Contribuții documentare...*, pp. 191-218.

¹¹³ *Ibid.* p. 174.

Mihai Eminescu

en frère ! En fin de compte, ce “diagnostic” tellement brutal est d’autant plus bizarre qu’on ne connaît guère de tentative de suicide de Mihai Eminescu lui-même !

Quant à l’autre affirmation du “spécialiste” en psychiatrie Titu Maiorescu, à savoir que « *cette neuropathie peut être suivie en ligne ascendante* », nous sommes contraints de constater qu’absolument rien, aucun fait connu, ne la justifie. Il semble donc s’agir d’un fantasme du “Critique” présageant mal de son propre équilibre mental. Un fantasmé, hélas, relayé avec fidèle obstination par les spécialistes les plus qualifiés, pour ne plus parler des fonctionnaires culturels...

Les fauteurs de trouble : les journalistes non convaincus...

Dans un article non signé, sur lequel nous allons revenir, un journaliste déclare¹¹⁴ :

« On ne peut même pas dire qu’Eminescu ait été victime du système médical roumain au XIXe siècle. Il s’agit plutôt d’une faute professionnelle (malpraxis) instrumentalisée par un scénario qui n’avait rien à voir avec la médecine. »

En rappelant les conclusions des médecins, en commençant par Ion Nica et Ovidiu Vuia, et en terminant par le dr Irinel Popescu, le journaliste invoque aussi l’opinion d’un autre médecin, le dr Raul Neghină, dont les conclusions se rapprochent de celles des spécialistes sus-cités, tout en mettant en évidence la responsabilité des médecins traitants du poète, voire leur éventuelle culpabilité :

« L’opinion du professeur docteur Irinel Popescu est partagée aussi par un autre spécialiste, le médecin Raul Neghină du département de parasitologie de l’Université de Médecine et Pharmacie „Victor Babeș” de Timișoara. "Après avoir revu

¹¹⁴ [Eminescu, asasinat prin malpraxis. Mărturia frizerului](#) (“Eminescu, assassiné par malpraxis. Le témoignage du coiffeur”, *Certitudinea*, en ligne, 15 juin 2015), l’auteur étant probablement [Cosmin Pătrașcu Zamfirache](#) du journal *Adevărul* (La Vérité). En effet, à cet article que nous allons citer plus loin s’ajoutent, dans le même sens et probablement du même auteur – cette fois, sous une signature bien identifiée – les articles : [Adevărata cauză a morții lui Mihai Eminescu. Dezvăluirile specialiștilor – adevarul.ro](#) (La vraie cause de la mort de Mihai Eminescu. Les révélations des spécialistes) ; [Teoria asasinării lui Eminescu. Planul diabolic prin care poetului i s-a înscenat nebunia pentru a fi îndepărtat de la ziar și a fost otrăvit cu mercur \(adevarul.ro\)](#) (La théorie de l’assassinat d’Eminescu. Le plan diabolique par lequel on a mis en scène la folie du poète afin de l’éloigner du journal et comment il a été empoisonné au mercure).

Crimes d'État en Roumanie

toutes les hypothèses médicales ainsi que la symptomatologie, nous concluons que [Mihai Eminescu] a souffert de trouble bipolaire et est mort à cause de l'empoisonnement au mercure, un traitement inadéquat, administré suite au diagnostic erroné de syphilis (n.s.). Hospitalisé dans des endroits inappropriés et traité par des médecins incompetents, il a souffert non seulement physiquement, mais aussi moralement, mourant prématurément. Suite à une lettre adressée à un ami, il s'est considéré, à juste titre, comme un homme sacrifié" »¹¹⁵.

En commentant le passage suscité, le journaliste [Cosmin Pătrașcu Zamfirache] va plus loin, en remarquant légitimement à la fin :

« En d'autres mots, Mihai Eminescu est mort suite à un arrêt cardio-respiratoire, provoqué par l'intoxication au mercure. En aucun cas à cause d'une démente syphilitique et même pas suite au coup de brique donné par un patient fou.

Cependant, la possibilité d'une tentative d'assassinat ratée n'est pas exclue non plus, afin de "résoudre" le "cas" plus rapidement. L'ampleur des forces nationales et internationales mobilisées pour écarter Mihai Eminescu de l'espace public justifie également une telle approche des faits. »

L'État roumain consacré par ses multiples crimes ! Car quoi de plus sacré que ce sang noir du meurtre – illuminé comme les ténèbres originelles de l'Idée et de l'Esprit !

Bien entendu, cette position n'est pas, ou n'est plus, singulière dans la presse roumaine, et les exemples sont multiples. Mais il est temps, pour avancer sur ce terrain "défendu", de nous pencher, avant tout, sur les témoignages d'époque.

¹¹⁵ Raul Neghină, *Controverse medicale și dileme privind boala și moartea lui Mihai Eminescu* ("Controverses médicales et dilemmes concernant la maladie et la mort de Mihai Eminescu") apud [*Eminescu, asasinat prin malpraxis. Mărturia frizerului*](#) (Eminescu, assassiné par malpraxis. Le témoignage du coiffeur, Certitudinea, en ligne, 15 juin 2015). Il est à remarquer que l'étude en question était parue largement avant le volume académique susmentionné, puisqu'une version en anglais était déjà publiée au mois de mars 2011: "Medical controversies and dilemmas in discussions about the illness and death of Mihai Eminescu (1850-1889) Romania's national poet" in *National Library of Medicine*.

« Le cerveau d'Eminescu »

Un témoignage capital : le docteur Alexandru Tălășescu

Le témoignage intitulé “Le cerveau d'Eminescu” a été publié en 1912¹¹⁶. Par la contemporanéité des faits relatés et la teneur de son contenu, ce document constitue un contre-rapport à l'autopsie du dr. Sutzu, qui, bien que publié seulement en 1934, était très probablement connu à l'époque des faits, à plus forte raison en milieu médical.

Les jeunes docteurs Alexandru Tălășescu et Gheorghe Marinescu, nous dit le premier, avaient réceptionné, à l'hôpital Brancovan, un morceau découpé du cerveau du poète en provenance de l'hospice du dr. Sutzu, au lendemain du décès – probablement le jour même de l'autopsie pratiquée par celui-ci – maculé de sang, et pénétré d'éclats d'os du crâne brisé.

À la différence du soi-disant rapport d'autopsie du dr. Sutzu, composé de multiples variantes confuses et contradictoires, et en dépit de la rhétorique de rigueur avec laquelle le dr. Tălășescu honore lui aussi « *le malheureux poète national* », surtout dans l'introduction et la fin (qui encourage à bâtir au poète, dans nos cœurs, un « *sarcophage de marbre avec statue* » en guise de... « *Nirvana national* »), ce témoignage est, dans son contenu factuel, univoque et simple. Il atteste clairement un seul fait, incontestable et brutal dans son immédiateté : un coup violent porté à la tête d'Eminescu, « *par une main criminelle* », qui lui avait fracassé le crâne.

Pourtant, ce n'est pas là que semble se porter principalement l'attention de notre témoin, car :

« Une main profane, brutale et peut-être avec un instrument impropre avait découpé une grande convexité dans le cerveau, comme on taillerait dans une pomme gâtée, pour mettre en évidence la partie maculée de sang, des blessures provoquées par les éclats de la calotte crânienne, brisée par une main criminelle. C'était un morceau de cerveau fraîchement maltraité dans la vie, tué avec une cruelle violence, et mutilé post mortem. »

Le récipient contenant l'important fragment du cerveau du poète – certainement, la partie vulnérée par la « main criminelle » – est apporté

¹¹⁶ Dr. Al Tălășescu, “Creerii lui Eminescu” (Le cerveau d'Eminescu), in *Românul*, Arad, Marți 24 Iulie (6 August) 1912, nr. 162, pp. 1-4. Réédité par C. Barbu (*op. cit. en ligne*).

Crimes d'État en Roumanie

par un anonyme faisant partie du personnel de l'hospice du dr. Sutzu, accompagné d'un bref billet : « *Le cerveau d'Eminescu* ». Le collègue Gh. Marinescu (le futur grand neurologue) vint aussi, pour s'émouvoir de cette macabre découverte et admirer par ailleurs l'ampleur et le relief exceptionnel des circonvolutions (mais, curieusement, le neurologue ne remarque absolument pas les « *lésions pathologiques, ces symphyse méningo-cérébrales* » soi-disant constatées par le dr. Sutzu...) ¹¹⁷.

Le directeur de l'institut, le dr. Victor Babeș, dont les deux jeunes médecins avaient été les élèves, en prend connaissance également, et leur enjoint prestement de se taire : « *Le Professeur Babeș nous a attentionnés à ce qu'on soit discrets au sujet de ce cas* ». Pourquoi ? Que savait ou soupçonnait au sujet de la mort du poète le Professeur Victor Babeș, pour imposer l'*omerta* la plus stricte à ses deux jeunes disciples ?

Le dr. Tălășescu conserve le bocal en le mettant de côté sur une étagère, sans étiquette ; un an après, retournant à l'Institut et souhaitant le revoir, il ne le trouve plus. Un serviteur lui dit qu'un monsieur étudiant était venu manipuler ce bocal et le refermant mal, l'alcool s'était évaporé et le cerveau une fois desséché, le laborant de service l'avait par la suite tout simplement jeté.

Ce récit poignant dont rien ne permet de mettre en doute l'authenticité révèle avant tout un crime. Simple meurtre ou assassinat ? Nous allons tenter d'aborder la question par la suite. En tout cas, une chose est claire : le petit caillou évoqué par le dr. Sutzu, avec sa blessure millimétrique, et l'érysipèle subséquent qui aurait amené le poète à la mort, thèse reprise à satiété par l'establishment culturel roumain, plus préoccupé à occulter qu'à éclaircir les faits, n'existaient fort probablement que dans le cerveau du dit directeur de l'institut, l'état du cerveau du poète – nous nous permettons de rappeler « *la partie maculée de sang, des blessures provoquées par les éclats de la calotte crânienne, brisée par une main criminelle* » – indiquant un coup violent, porté sans doute avec un objet très dur ayant fracassé le crâne, au point que des éclats de la calotte s'étaient enfoncés dans la masse cérébrale, noyée dans le sang, coup entraînant sans doute la mort. De

¹¹⁷ Ni, surtout, une quelconque trace de la syphilis tantôt affirmée, tantôt infirmée par l'inénarrable directeur de la "Charité" ; or cette maladie, on ne le sait que trop, c'est au cerveau qu'elle s'attaque principalement, bien qu'il y ait aussi d'autres signes, tous absents dans le cas de Mihai Eminescu.

toute façon, le coup semblait récent, car le docteur dit : « *un morceau de cerveau fraîchement maltraité dans la vie, tué avec une cruelle violence* ».

Encore une fois, on ne le répétera jamais assez, ce témoignage fait voler en éclats toute la « légende » de la petite pierre avec laquelle jouait un inoffensif malade en la faisant tournoyer autour d'une corde... et qui avait juste engendré une égratignure, vite cicatrisée sans suites (à part l'érysipèle, lui aussi disparu rapidement !...). L'impact du coup atteste une volonté déterminée à tuer, l'hypothèse d'un jeu à la fronde étant donc à exclure. Eminescu a manifestement été meurtri par un très violent coup à la tête avec un objet dur (qu'il a assimilé lui-même au diamant : « *des pierres en diamant de la taille de l'œuf* »), la mort ayant survenu probablement peu de temps après, alors que le poète arrive néanmoins à nommer son agresseur, Petre Poenaru, et même le commanditaire de l'assassinat, le roi Carol I^{er}, lors de l'interrogatoire du 13 juin. Et tout ce que le dr. Sutzu, le praticien de la soi-disant autopsie, nous dit sur l'état du cerveau (dont il ne relève pas de blessure par coup mais des « lésions pathologiques » prouvant... la dégénérescence intellectuelle et morale du poète) est un faux, une calomnie, et une manipulation.

Il n'y a rien de plus à dire, sauf à constater avec consternation la chaîne ininterrompue de dissimulations complices qui s'est poursuivie et continue de proliférer depuis 134 ans autour de cet épisode criminel. Ce témoignage, obstinément ignoré, même de nos jours, lève un pan de rideau sur l'établissement privé du dr. Sutzu où est décédé Eminescu – non des multiples « causes » évoquées dans le rapport, mais, très probablement, d'un côté des « traitements » infligés par les médecins, « traitements » tenus occultes, et de l'autre, des suites de cette terrible blessure infligée par une main criminelle, avec ou sans la complicité du personnel de l'établissement.

Le dr. Tălăşescu nous dit, prudent mais visiblement méfiant :

« *Eminescu était mort subitement, alors que personne ne s'attendait à un tel dénouement fatal, irréparable. Comment et pourquoi ?* **Personne ne le savait, hormis ceux de la Maison de santé du docteur Şuţu.** (n.s.) »

On peut penser que celui qui a découpé et fait porter le cerveau maltraité hors du fameux établissement, en le déposant à l'Institut Victor Babeş, l'a fait non pour le mutiler *post mortem*, mais plutôt pour mettre en évidence et en même temps à l'abri la preuve d'un meurtre, dans

Crimes d'État en Roumanie

l'espoir de révélations futures, en des temps plus propices. Qui ne sont hélas jamais encore venus. Quant à la « discrétion » imposée à ses jeunes assistants par le prof. Victor Babeș, elle avait sans doute son explication...¹¹⁸

Un contre-témoignage sinueux : Gh. Marinescu

Nous avons affirmé plus haut qu'à côté du dr. Tălășescu, du moins selon le témoignage de celui-ci, était venu aussi « *pour s'émouvoir de cette macabre découverte et admirer par ailleurs l'ampleur et le relief exceptionnel des circonvolutions* » du cerveau du poète, un autre jeune médecin, Gheorghe Marinescu, le futur grand neurologue (1863-1938). Tout comme le docteur Tălășescu, son collègue d'alors, Gh. Marinescu, dont la carrière allait prendre par la suite un essor exceptionnel, semble choqué par la "macabre découverte", puisque c'est aux deux jeunes médecins que leur maître, l'illustre Victor Babeș, recommande le silence le plus strict, comme l'attestait dr. Tălășescu : « *Le Professeur Babeș nous a attentionnés à ce qu'on soit discrets au sujet de ce cas* ». Le fait même d'exiger une telle "discrétion" ne peut que suggérer la gravité de l'affaire et l'étendue de ses ténèbres, ténèbres qui recouvraient, fort probablement, des personnalités de premier plan de la politique roumaine, à commencer par le roi, allant même, selon certains, comme nous espérons pouvoir le montrer par la suite, bien au-delà.

Or, selon Augustin Z.N. Pop¹¹⁹ :

« *Le docteur G. Marinescu, qui avait connu personnellement le poète et avait collaboré à la revue Fîntîna Blanduziei, a demandé aux autopsieurs de l'Hôpital Brancovan de lui fournir, en vue d'une étude spéciale, les zones du cerveau du poète [sic]. Les docteurs Sutzu et Alexeanu lui ont transmis dans un récipient en verre les deux hémisphères, sans le cervelet.* »

Il est difficile de ne pas être frappé par la différence structurelle des deux témoignages, celui du docteur Tălășescu, du moins clair dans sa source, et celui de source inconnue, car en l'occurrence le support de

¹¹⁸ Victor Babeș était le fils de Vincențiu Babeș, avocat et homme politique, qui, selon C. Barbu, aurait révélé à Maiorescu et indirectement au roi l'implication d'Eminescu dans les projets de la société subversive "Carpații" (Les Carpates) : il pouvait donc être au courant des raisons politiques de l'élimination d'Eminescu, y compris par un assassinat.

¹¹⁹ V. "Contributions documentaires..." pp. 522, 529-530.

Mihai Eminescu

cette relation n'est pas indiqué (article, lettre, notation de journal etc.), attribué au docteur Marinescu. En effet, selon le premier, la segmentation du cerveau du poète est effectuée dans des conditions obscures et semble viser exclusivement la mise en évidence de la cause violente de la mort du poète. Alors que dans l'autre cas, le but de la transmission d'une partie du cerveau d'Eminescu serait purement scientifique, bien qu'une certaine incidence littéraire ne soit pas absente, puisque d'après Augustin Z.N. Pop, « *Marinescu s'était proposé d'étudier, par des sectionnements et observations multiples, les particularités de la cérébralité d'où étaient nés les poèmes d'Eminescu.* »

Même la manière dont avait été effectuée la découpe s'avère radicalement différente, vu que, à cette tranche de cerveau opérée brutalement et à la va vite par quelqu'un craignant visiblement d'être surpris, s'opposent les deux hémisphères (moins le cervelet) sectionnés avec soin par nuls autres que les docteurs Al. Sutz, directeur de l'institut "Caritatea", où était décédé Eminescu, et Alexeanu, et transmis dans un récipient en verre. Sans doute, on pourrait s'étonner un peu du respect avec lequel deux sommités de l'époque s'exécutent à la demande d'un débutant, après tout, et on a comme l'impression d'une projection rétroactive du grand savant Gh. Marinescu sur le fort jeune et obscur docteur qu'il était encore, d'autant plus que le docteur Tălășescu, collègue de l'intéressé, ne pipe pas mot sur un tel développement de l'affaire, bien qu'il ait été idéalement placé pour être au courant de tout – mais n'insistons point sur cet aspect où une certaine vanité ou une forme étrange de synchronie professionnelle aurait pu jouer leur rôle, tant certains grands savants risquent de se percevoir comme tels dès le berceau.

Or, en quoi consistent les observations du futur grand neurologue et encore fort jeune docteur – jeune si les remarques qu'on nous communique coïncident dans le temps avec la date même de l'analyse, inévitablement autour du 16 juin 1889 ? Voyons un peu ! Toujours sans citer ses sources, A. Z.N. Pop nous assure que Gh. Marinescu aurait constaté :

« *L'hémisphère gauche présente des ulcérations dans la partie psychique et dans le secteur moteur ; et les membranes du cerveau étaient injectées et adhérentes, signes cliniques du*

Crimes d'État en Roumanie

tabès¹²⁰, diagnostiqué par réflexes par le docteur Sutzu aussi, quelques jours auparavant... »¹²¹.

On voit bien donc ! Selon ce premier scénario, le fort jeune encore docteur Gh. Marinescu (il avait alors tout juste 26 ans, ce qui veut dire qu'il venait de terminer ses études universitaires depuis environ deux ans, étant à l'époque des faits préparateur au laboratoire d'Anatomie pathologique et bactériologique de Victor Babeș) fonde ses constatations sur l'analyse du cerveau gracieusement fourni par ses aînés, les docteurs Sutzu et Alexeanu, cerveau transmis en parfait état – en tout cas, nulle mention d'une quelconque dégradation n'est à déplorer – et, en plus, anatomiquement presque complet puisqu'il n'y a que le cervelet qui manque à l'appel. (Pourquoi ? Trop endommagé pour être présentable ?)

Visiblement, on peut parler de conditions idéales de travail, qui permettent d'ailleurs le dépistage, sur l'hémisphère gauche, d'ulcérations « *dans la partie psychique et dans le secteur moteur* » ainsi que « *les membranes du cerveau (...) injectées et adhérentes, signes cliniques du tabès* ». Autrement dit, l'inévitable, l'implacable, la fatale syphilis qui, selon une remarque fort mélancolique du docteur Sutzu cette fois-ci, aurait frappé « *tous les grands poètes du pays (...)* *Eliade, Bolintineanu, Gr. Alexandrescu* »¹²², tous victimes de ce mal propre surtout aux génies.

Or, dans une communication de popularisation, malheureusement non datée dans l'ouvrage, d'Augustin Z.N. Pop¹²³ – qui, faut-il le dire ? entretient des relations plutôt conflictuelles avec la datation et la sourceologie – le grand neurologue aurait affirmé qu'en souhaitant sectionner en vue de l'étude le cerveau du poète, il serait intervenu pour que celui-ci lui soit amené au laboratoire Babeș, mais que, étant oublié devant une fenêtre, par la négligence d'une soignante, sous le soleil de juin (on a presque envie de dire *sous le soleil de Satan*), le cerveau

¹²⁰ Terme du jargon médical désignant la syphilis tertiaire, touchant la moelle épinière, provoquant une incoordination des mouvements et des violentes douleurs et entraînant finalement une paralysie générale.

¹²¹ A. Z.N. Pop, *Contributions documentaires...*, p. 529.

¹²² Cf. *Sănătatea lui Eminescu* ("La santé d'Eminescu") dans *Tribuna*, 1889, n° 123, pp. 489-490, *apud ibid.* En ce qui concerne Ion Heliade Rădulescu, il s'agit d'un grand poète, un des fondateurs de la culture roumaine moderne, à ne pas confondre avec son quasi-homonyme, Mircea Eliade !

¹²³ Op.cit., *ibid.*

Mihai Eminescu

d'Eminescu se serait altéré, devant malheureusement, suite à ce dramatique accident, être jeté à la poubelle, avec d'autres restes, feuilles et ingrédients fétides...

Deux types de remarques semblent s'imposer.

Premièrement, l'analogie que ce deuxième scénario – car il y aura un troisième – présente avec le témoignage du docteur Tălăşescu. En effet, le laboratoire du docteur Babeş (on se rappelle, le maître des deux jeunes docteurs, M. et T.) est clairement mentionné, ce qui n'était pas le cas lors du premier scénario. D'autre part, il est question de la négligence d'une soignante ou peut-être d'une laborante – dans la narration du docteur T. il est question d'un "laborant de service" qui travaillait au laboratoire, mais la différence est insignifiante¹²⁴ –, négligence qui, exactement comme dans le témoignage du docteur T., a comme conséquence la dégradation du cerveau de Mihai Eminescu, ce qui rend, bien entendu, impossible toute forme d'analyse.

Avec cela on entre sur le terrain du second type de remarques qui libère l'opposition radicale entre les deux scénarios. Car il est évident que, la dégradation précédant l'étude envisagée, tout propos concernant les ulcérations sur l'hémisphère gauche « *dans la partie psychique et dans le secteur moteur* » s'évanouit *ipso facto*, de même que le dépistage de « *membranes du cerveau (...) injectées et adhérentes, signes cliniques du tabès* » ne peut appartenir qu'au domaine du rêve éveillé, inquiétant pour tout le monde et surtout pour un spécialiste en neurologie. Plus question donc de "tabès", à savoir de syphilis, diagnostic, pour ainsi dire, un peu rétrograde, auquel même le docteur Sutzu avait fini par renoncer dans les termes les plus énergiques.

De surcroît, si dans le récit de son collègue le docteur Tălăşescu, le futur grand neurologue Gh. Marinescu contemple lui aussi avec émotion la macabre découverte de ce cerveau, le cerveau du plus grand génie que la Roumanie ait porté, vulnéré par « une main criminelle », c'est surtout pour admirer l'ampleur et le relief exceptionnel des circonvolutions, la splendeur de ce monument biologique consacré à l'esprit, mais, curieusement, sans remarquer, absolument pas, les « lésions

¹²⁴ Re-citons pour mémoire le passage concerné : « *Le dr. Tălăşescu conserve le bocal en le mettant de côté sur une étagère, sans étiquette ; un an après, retournant à l'Institut et souhaitant le revoir, il ne le trouve plus. Un serviteur lui dit qu'un monsieur étudiant était venu manipuler ce bocal et le refermant mal, l'alcool s'était évaporé et le cerveau une fois desséché, le laborant de service l'avait par la suite tout simplement jeté* ».

Crimes d'État en Roumanie

pathologiques, ces symphyses méningo-cérébrales » soi-disant constatées par le dr. Sutzu, pour ne rien dire des “ulcérations” sur l’hémisphère gauche « *dans la partie psychique et dans le secteur moteur* », ou des « *membranes du cerveau (...) injectées et adhérentes, signes cliniques du tabès* ». Car tels sont les métamorphoses des diagnostics, en fonction, souvent, de la personne de ce théurge moderne qu’est le thérapeute et, parfois, des souvenirs, variant avec l’âge, du même individu.

Comme preuve, un dernier “contre-témoignage” du docteur Marinescu, que nous évoquerons ci-dessous : le seul, d’ailleurs, qui soit daté – il est sans doute possible, quoique guère certain, que les deux susmentionnés lui soient bien antérieurs. Mais, dans ce cas, de combien ?

Voyons un peu les faits, en suivant en cela, encore une fois, Augustin Z.N. Pop¹²⁵. En répondant par lettre à un habitant de Iassy qui, en 1914, avait souhaité connaître les observations du médecin au sujet du cerveau d’Eminescu, Gh. Marinescu écrit :

« Malheureusement je serais incapable de vous fournir beaucoup d’informations au sujet du grand et de l’infortuné poète Eminescu. Son cerveau m’a été amené de l’Institut Sutzu dans un état de décomposition qui ne permettait pas une étude affinée de la structure des circonvolutions. La putréfaction était due aux grandes chaleurs ainsi qu’au fait qu’il avait été extrait trop tard après le décès. Le cerveau était en effet volumineux, les circonvolutions riches et bien développées et il présentait comme lésions microscopiques une méningite localisée aux lobes antérieurs. Par malheur, le cerveau étant, comme je l’ai dit, décomposé, je n’ai pas pu faire l’étude histologique, ce qui constitue une grande lacune.

*Pauvre Eminescu ! Il n’a pas pu bénéficier au moins de cette étude anatomique, qui, soit dit en passant, je ne sais pas si elle a été faite dans des bonnes conditions pour d’autres hommes de lettres distingués qui, comme lui, sont morts à cause d’une Paralyse générale (Nietzsche, Lenau, De Maupassant etc.) »*¹²⁶.

¹²⁵ *Ibid.* pp. 529-530.

¹²⁶ Selon A. Z.N. Pop, *ibid.* p. 530, ces remarques seront reprises dans une étude bien ultérieure du médecin, *Geniul și nebunia lui Eminescu* (“Le génie et la folie d’Eminescu”, *Universul*, 1932, n° 225-228, qui semble sacrifier au classique cliché de la folie du génie. Pour la pulvérisation convaincante de ce faux diagnostic du dr. Marinescu, voir ci-dessous les arguments du dr. Ovidiu Vuia, qui conteste, justement,

Mihai Eminescu

Pauvre Eminescu, en effet ! Car, pour rester au niveau de l'étude *post-mortem* de son cerveau et sur le plan même des diagnostics, il n'a pas pu bénéficier, au moins, d'une analyse cohérente et dépourvue des plus élémentaires contradictions, l'incompétence entrant, on dirait, en compétition avec une volonté bizarre d'occultation de la vérité, ce qui finit par donner l'impression d'une espèce d'Alzheimer du corps médical, tant nos thaumaturges oublient l'un l'opinion médicale de l'autre, pour ne rien dire, et c'est malheureusement le cas du docteur Gh. Marinescu, de la pénible amnésie qui traverse les scénarios diagnostiques du même spécialiste.

Pour mieux cerner le problème, reprenons un peu les trois témoignages de notre savant. Selon le premier, qui paraît être le plus ancien, bien que tout élément de datation manque – soit par la faute du docteur Gh. Marinescu lui-même, soit par celle d'Augustin Z.N. Pop, à travers lequel ces scénarios nous sont parvenus –, la direction de l'Institut Sutzu, représentée par Al. Sutzu lui-même et par le docteur Alexeanu, faisant suite à la demande de l'encore fort jeune préparateur et futur savant – qui se contente, pour l'instant, de demeurer le pas très humble disciple du docteur Victor Babeș, la vraie grande figure médicale du moment – fournit dans un récipient en verre, donc, dans les meilleures conditions possibles, les deux hémisphères du cerveau du poète, moins le cervelet. Il vaut mieux rappeler qu'antérieurement à cette demande et donc à cette expédition, l'équipe médicale de l'Institut Sutzu, en tête avec son directeur, avait pratiqué une autopsie détaillée du corps de l'illustre victime, et cela devant non seulement des représentants de l'autorité médicale mais aussi de l'autorité politique et, soulignons le discrètement, *policière*, autopsie dont le fruit avait été un soi-disant rapport, non-signé, soit dit entre parenthèses, signe que personne n'avait osé prendre *officiellement* la responsabilité de ce galimatias, bourré de contradictions ridicules dont la plus flagrante consistait dans ce qu'on serait en droit d'appeler le centre, voire le noyau de tout diagnostic "éminescien" qui se respecte, à savoir, la réponse à la question: était Mihai Eminescu syphilitique ou pas ! Or selon le rapport en question, les deux réponses, le oui et le non, étaient possibles puisque les deux ont été formellement fournies sous la même prestigieuse non-signature !

la « paralysie générale », en dénonçant tout particulièrement les aberrations du dr. Marinescu.

Crimes d'État en Roumanie

Nous n'allons pas reprendre maintenant, même partiellement, les termes de ce glorieux et bien futile jargon médical, qui ferait honneur à Molière, émaillé de syntagmes tels que « *paralysie générale* », associée tantôt oui tantôt non à la syphilis, « *endocardite chronique* », « *péri encéphalite diffuse chronique* », voire « *grave cérébro-pathie* » décrite comme une « *atrophie* » ou « *dégénérescence* » du cerveau, d'un cerveau comparé par ailleurs à celui de Schiller et qui pesé, car les minus ont leur minutie, aurait eu 1495 gr. Drôle de "dégénérescence" ! À vrai dire, tout cela pour dire – et cela a été dit ! – selon le classique et épouvantable cliché : Eminescu était un génie donc Eminescu était fou ! On comprend mieux, à partir de là, *la banalité du mal* diagnostiquée par Hannah Arendt, diagnostic qui lui a attiré d'ailleurs maintes foudres, formule que j'ose développer par *le mal des médiocres*.

Or, cette première analyse du docteur Gh. Marinescu se passe dans les meilleures conditions imaginables puisque « *par des sectionnements et observations multiples* » – dans les termes d'A. Z.N. Pop – le futur grand neurologue aurait tenté de connaître « *les particularités de la cérébralité où avaient pris vie les poèmes d'Eminescu* ». Le résultat de cette tentative n'est pas indiqué. Par contre, on nous apprend (la chose a été indiquée plus haut) l'existence, au niveau de l'hémisphère gauche, d'« *ulcérations dans la partie psychique et le secteur motrice* », de même que l'état des « *membranes du cerveau (...) injectées et adhérentes* », signes cliniques certains, selon le futur illustre savant, du "tabès", i.e. de la syphilis – diagnostic obsessionnel, il s'agit presque d'une manie, chez les cliniciens de l'époque qui s'étaient penchés sur le cas d'Eminescu.

Chose encore plus intéressante, le docteur Gh. Marinescu, encore une fois, à une date non précisée, entend s'appuyer sur le diagnostic du directeur de la "Charité", diagnostic qu'il confirme par la même occasion, vu qu'il invoque – toujours d'après A. Z.N. Pop (*ibid.*, p. 529) – les déclarations du docteur Sutzu, lequel, en réponse aux questions d'un journaliste de Iassy, aurait affirmé de façon péremptoire :

« *Quelle chose étrange ! Tous les grands poètes du pays sont frappés par cette maladie (la syphilis n.n.). Eliade, Bolintineanu, Gr. Alexandrescu, ils ont été tous ses victimes... Mais il est positif que le pauvre Eminescu est victime d'un trop grand tourment intellectuel (souligné dans le texte). Même maintenant qu'il est fou, on voit chez lui combien il a lu. S'il ne va pas trépasser suite à quelque maladie accidentelle, à cause d'une pneumonie ou qui*

Mihai Eminescu

sait de quelle autre [maladie], alors il va finir dans un ramolissement total. De plus en plus il perd la mémoire, ses idées deviennent confuses et on peut dire que déjà il ne se rappelle plus les faits plus récents, et cette maladie en progressant, un temps viendra où il ne se rappellera rien, n'aura plus aucune idée, absolument aucune ».

Et le même, en s'adressant à un autre journaliste, cette fois-ci bucarestois :

« Un moment viendra lorsque Eminescu ne cogitera à rien, ne sera à même de rien dire et tombera dans une prostration complète, qui va lui retirer le don de la parole. Alors il ne sera même pas capable de se promener. Si la maladie suit son cours régulier, il pourra vivre encore environ trois ans ; seulement un cas accidentel pourrait amener une congestion cérébrale à le foudroyer sur le champ. Pourtant, maintenant, l'état de sa santé ne permet d'aucune manière d'envisager une fin prochaine »¹²⁷.

Ce n'est pas ici que nous allons rappeler l'activité intellectuelle d'Eminescu déployée précisément pendant la période visée par le pessimisme sutzulien, ses traductions, ses articles politiques – qui ont entraîné d'ailleurs le ré-internement brutal dans le même Institut dirigé par le fort charitable docteur Sutzu, internement couronné par cet “accident” si heureusement prédit par le thérapeute, car si Eminescu n'a pas été foudroyé par une congestion cérébrale il l'a fort certainement été par une brique, une solution comme une autre face à un problème qui tardait tant à se laisser résoudre !

Remarquons pourtant au passage que le charitable docteur Sutzu évite, dans le cas d'Eminescu, d'invoquer ouvertement la syphilis et cela d'autant plus que dans les conclusions de son rapport d'autopsie, qu'il s'était d'ailleurs bien gardé de signer, il contestait violemment le diagnostic de syphilis, qu'il attribuait à l'influence de l'école médicale allemande (sic), mettant la maladie du poète, si de maladie il pouvait être question, dans nos termes actuels, tout simplement sur le compte du stress. En effet, même dans le passage cité Eminescu est surtout décrit comme “*victime d'un trop grand tourment intellectuel*” et non d'un quelconque “tabès”. Bien sûr, à condition que l'inférieur travail du

¹²⁷ Cf. *Sănătatea lui Eminescu* (“La santé d'Eminescu”), *Tribuna*, an 6 (1889), n°123, pp. 489-490 et *Curierul român* (“Le courrier roumain”) an 4 (1889), n°19, p. 3, *apud* A. Z.N. Pop *ibid.* p. 529.

Crimes d'État en Roumanie

poète au journal *Timpul*, journal qu'à une certaine période il était arrivé à rédiger seul, pour un salaire, somme toute, plutôt misérable (rappelons qu'il s'agissait d'un quotidien), ce qui faisait une jolie économie au Parti Conservateur qui finançait la feuille en question, n'ait pas eu pour don de provoquer – et pourquoi pas ! – la syphilis...

En fait, cette monstrueuse situation en elle-même, où l'on profitait éhontément de la naïveté du poète, peut être considérée comme une forme d'assassinat social et professionnel, autrement dit, comme le commencement de cet *assassinat au ralenti*, assassinat visant dans un premier temps le poète plutôt que l'homme, et qui, rythmé par les internements successifs, les tortures physiques et psychiques (comme par exemple lorsqu'on battait Eminescu, à l'hospice du Monastère Neamtz, avec des cordes trempées à l'eau), a culminé, pour reprendre la formule inspirée d'un critique, bien qu'appliquée à un autre écrivain, par "la brique assassine".

Comme on l'a déjà vu, lors d'une conférence de popularisation, toujours non-datée par A. Z.N. Pop, mais faisant vraisemblablement suite à la précédente, les faits changent, du moins en partie, dans le discours du docteur Marinescu, se rapprochant un peu plus de la relation du docteur Tălăşescu, d'ailleurs, jamais mentionné. En effet, s'il est toujours question du souhait du neurologue de sectionner en vue d'analyse le cerveau du poète, probablement pour pénétrer un peu plus dans le laboratoire de son génie, souhait noble et louable entre tous, la négligence qu'on pourrait appeler à juste titre "criminelle" – signe que la poésie n'est pas assassinée exclusivement à coup de briques – met un obstacle fatal, le lourd soleil de juin provoquant l'altération irréversible du précieux cerveau, oublié sur le rebord d'une fenêtre, rendant vain le rêve euristique du neurologue. La matière cervicale décomposée dut, en fin de compte, être jetée à la poubelle avec d'autres imondices et ingrédients fétides. Détail, peut-être, significatif, dans cette deuxième relation il n'est plus question de l'absence du cervelet ; le processus de décomposition semble affecter la masse cervicale dans son intégralité, rendant absolument impossible toute étude subséquente et couvrant d'un voile impénétrable l'énigme de la gestation géniale du poète. De cette couvaïson mystérieuse du Logos !

Or, faut-il souligner encore l'étrange contradiction des allégations du même personnage, le Prof. Dr. Gh. Marinescu, foudroyé par l'Oubli, puisqu'à l'analyse plutôt détaillée du cerveau d'Eminescu (on se rappelle sans doute les "ulcérations" affectant "la partie psychique et le

secteur motrice” et, surtout, ces “membranes... injectées et adhérentes” signes cliniques irréfutable du “tabès”, diagnostiqué d’ailleurs par le dr Sutz u quelques jours auparavant – suit le passage déjà cité), cette fois-ci on ne peut opposer que le plus désolant néant.

Bien ! Ou, en vérité, mal, mais tels sont les faits ou plutôt les contradictions des savants, lorsqu’ils s’égarent dans leurs souvenirs, délicatement alzheimerisés.

Heureusement, il existe ce troisième témoignage de notre neurologue à la mauvaise mémoire qui, tout en contredisant les deux premiers – le contraire nous aurait étonné – les complète paradoxalement. Il s’agit, comme nous l’avons vu, d’une lettre du 29 juin 1914, envoyée par le médecin de Bucarest à cet habitant de Iassy curieux des lumières que le grand neurologue pouvait apporter sur le cerveau du grand poète. Et avant de pousser plus loin notre propos, remarquons cette curiosité morbide qui traite le génie en anomalie, plutôt que de s’inquiéter de la médiocrité comme d’un horrible handicap, terroir des guerres et des totalitarismes, des kabbales des bigots et des conspirations du silence, sol riche en malignité de la misérable envie et de la lamentable hypocrisie, boîte à Pandore d’où tous les maux ont jailli, laissant, tout au fond, l’étouffante convoitise – convoitise de quoi? de rien, à vrai dire!

Et maintenant, essayons de cerner de plus près, en utilisant les lumières du docteur Ovidiu Vuia, qui, à partir du fac-similé fourni par Augustin Z.N. Pop dans son livre tant de fois cité, corrige une erreur capitale de transcription de celui-ci. Mais commençons par citer la transcription du texte, du moins dans sa partie strictement médicale, avec son défaut donné en caractères gras :

*« Malheureusement je serais incapable de vous fournir beaucoup d’informations au sujet du grand et de l’infortuné poète Eminescu. Son cerveau m’a été amené de l’Institut Sutz u dans un état de décomposition qui ne permettait pas une étude affinée de la structure des circonvolutions. La putréfaction était due aux grandes chaleurs ainsi qu’au fait qu’il avait été extrait trop tard après le décès. Le cerveau était en effet volumineux, les circonvolutions riches et bien développées et il présentait comme lésions **microscopiques** une méningite localisée aux lobes antérieurs. Par malheur, le cerveau étant, comme je l’ai dit,*

Crimes d'État en Roumanie

décomposé, je n'ai pas pu faire l'étude histologique, ce qui constitue une grande lacune »¹²⁸ (n.s.).

Pour commencer, une observation à caractère tout à fait général. Car il est difficile de ne pas remarquer que *cette dernière version des mêmes faits*, discordante, comme de coutume, avec les deux autres ainsi qu'avec le témoignage du docteur Tălăşescu, présente une étrange caractéristique puisqu'elle se dégage comme une espèce de moyenne arithmétique de toutes celles qui la précèdent¹²⁹.

Effectivement, dans la variante n° 1 le cerveau du poète est apporté en vue d'analyse dans les meilleurs conditions possibles, ce qui permet une étude approfondie – les spécialistes jugeront! – de la masse cervicale concernée (rappelons l'absence du cervelet, en soi inexplicée, mais qui rappelle et même confirme les déclarations du docteur Tălăşescu, selon lequel un anonyme aurait découpé, d'une manière qui trahissait plutôt la précipitation que la franche brutalité, une portion importante du cerveau d'Eminescu, en vue de montrer, sans doute, la cause criminelle de la mort du poète). Précisons que dans cette variante il n'était nullement question d'une quelconque décomposition du cerveau, le diagnostic étant, bien entendu, le grand classique de tous les sémi-doctes qui allaient hanter la mémoire d'Eminescu : la syphilis (le "tabès").

L'autre "diagnostic", plus politique que psychiatrique, par lequel l'"homme commun" – pour reprendre la formule du poète Nicolae

¹²⁸ Augustin Z.N. Pop, *ibid.* p. 530.

¹²⁹ Rappelons que la déclaration du docteur Tălăşescu est de 1912, alors que la lettre sus-citée est datée du 29 juin 1914. Quant aux deux autres, comme nous avons pu le montrer en temps et lieu, leur datation, à partir des éléments donnés par Augustin Z.N. Pop, s'avère impossible. Une question quand-même s'en dégage. Faut-il considérer *tous les témoignages du docteur Marinescu* – avec leur rédaction embarrassée et leurs contradictions, rappelant tant celles bien plus labyrinthiques, sinon carrément borgésiennes, du rapport d'autopsie sutzulien – comme des répliques polémiques implicites au témoignage du docteur Tălăşescu ? D'un côté, cela les placerait entre 1912 et 1914 (date de la lettre du 29 juin), période assez réduite (maxi 2 ans), ce qui rendrait encore plus bizarres leurs contradictions, passablement grossières, qui d'une certaine façon les annulent. D'un autre côté, cela répondrait à un doute concernant l'étrange silence de Titu Maiorescu, nature fort vindicative et polémique, face à ce qui ne pouvait qu'apparaître comme des accusations implicites formulées par le docteur Tălăşescu, en plus par un témoignage qui engageait aussi, en quelque sorte, la responsabilité du docteur Marinescu. Si le haut dignitaire Maiorescu a pu ou dû se taire, il se peut que sa réponse nous parvienne par les propos confus et tellement négligents du neurologue ! (Voir aussi *supra* n. 111).

Mihai Eminescu

Labiș, autre victime d'un pouvoir totalitaire, cette fois-ci non pas monarchique sed communiste – avait tenté d'éliminer le "poète national" de la scène sociale, en le privant de toute crédibilité, étant, bien entendu, la "folie". Tel n'est pas le cas, on se le rappelle, dans la variante n° 2 où le cerveau étant amené dans des conditions laissées dans le flou (l'absence ou la présence du cervelet ne sont plus mentionnées), toute étude est rendue impossible du fait de la négligence d'une laborante (?) ou peut-être juste d'une femme de ménage, dont l'oubli sous le soleil de juin des précieuses circonvolutions du poète – on peut, sans hésiter, parler des circonvolutions les plus précieuses de la culture roumaine, véritable Graal cérébral! – entraîne inévitablement leur altération. Conséquence : analyse zéro du cerveau décomposé et jeté, en fin de compte, à nouveau comme dans les déclarations du docteur Tălășescu, même si les détails diffèrent, avec d'autres restes, dans une vulgaire poubelle. Évidemment nul tabès ne peut être décelé, ni une quelconque folie diagnostiquée, ce qui constitue sans doute une catastrophe, bien que l'on se demande si d'ordre politique ou, éventuellement, médical.

Enfin, cette troisième version des événements, encore une fois, les mêmes, et pourtant tellement différents, "conciliant" d'une manière passablement absurde et trouée de contradictions les deux précédentes. À commencer par le cerveau apporté de l'Institut "Sutzu" dans un état assez avancé de décomposition. La cause ? « *La putréfaction était due aux grandes chaleurs ainsi qu'au fait qu'il avait été extrait trop tard après le décès* ». Curieusement il n'est plus question de la fameuse négligence d'une laborante ou de qui que ce soit. L'action de la chaleur est sans doute invoquée mais contextualisée par un élément nouveau : le fait que le cerveau aurait été extrait "trop tard après le décès". Donc, à la limite, la faute incomberait aux docteurs Alexeanu et Sutzu, les principaux actants de l'autopsie, les deux remplaçant avantageusement les laborants anonymes. Le vrai problème étant, on le comprend, qu'on avait fait appel trop tard aux lumières de Gheorghe Marinescu, à l'époque, dans le meilleur des cas, un simple "jeune espoir" de la médecine roumaine, trop insignifiant par lui-même pour que les sommités du moment songent ne fut-ce qu'un instant à lui !

Pourtant, à la différence du cas n° 2 où l'altération de la masse cervicale avait réduit toute velléité d'étude à néant, le témoignage n° 3 fait état de quelques remarques. Par exemple, on admet, comme si on faisait une

Crimes d'État en Roumanie

fleur au poète, que le cerveau était « *vraiment volumineux* »¹³⁰, que « *les circonvolutions étaient riches et bien développées* » – point intéressant, peut-être non dépourvu de signification, il n'est plus question de l'absence du cervelet –, tout en dépistant « *comme lésions **microscopiques** une méningite localisée aux lobes antérieurs* ». Et le neurologue d'ajouter : « *Par malheur, le cerveau étant, comme je l'ai dit, décomposé, je n'ai pas pu faire **l'étude histologique**, ce qui constitue une grande lacune* » (n.s.).

Le facteur-clef se trouve, sans doute là, encore qu'il permet, pour ainsi dire, plusieurs couches de lecture. La première est la plus frappante : à la place du tabès clairement affirmé de la version n° 1 et du tabès impossible à diagnostiquer, du fait de l'état du cerveau, donc, on pourrait dire du tabès 0 de la version n° 2, on a affaire, au niveau de la version n° 3, à ce qu'on pourrait appeler, avec un zeste d'ironie, un *tabès métamorphique*, puisqu'il semble s'être transformé comme par miracle en... méningite !

Mais les problèmes soulevés par cette troisième version du témoignage du docteur Marinescu, toujours inconscient, semble-t-il, des contradictions radicales qu'il véhicule avec une écœurante sérénité, ne s'arrêtent pas à si peu. Car c'est là que le docteur Ovidiu Vuia, remarquable savant lui-même, découvre « *une regrettable erreur dans le texte de la lettre imprimée, face au fac-similé photocopié d'après l'original* ». De quoi s'agit-il ? Eh bien, dans la lettre manuscrite le cerveau d'Eminescu présentait comme « *lésions **macroscopiques** une méningite localisée aux lobes antérieurs* ». « *Macroscopiques* » non « *microscopiques* ». En consultant moi-même le fac-similé de la lettre j'ai pu me convaincre *de visu* de la réalité de l'erreur. D'ailleurs, observe le docteur Ovidiu Vuia, l'erreur se précise et se confirme lorsque dans les lignes faisant immédiatement suite le docteur Marinescu déplore l'absence de l'examen histologique comme « *une grande lacune* ».

¹³⁰ Cette formule « vraiment » ou plutôt « en vérité volumineux » (« în adevăr voluminos ») visant le cerveau de Mihai Eminescu semble bien impliquer une analyse précédente que le docteur Marinescu à l'air de confirmer; or, dans ce cas, on se demande pourquoi cette précédente analyse n'avait pas couvert cette « étude anatomique... en bonnes conditions » dont le docteur Marinescu déplore l'absence, pour Eminescu, en tout cas, car, après tout, la situation diagnostique « d'autres hommes de lettres distingués », « Nietzsche, Lenau, De Maupassant etc. ») « qui, comme lui, étaient morts de Paralyse générale » ne nous concerne pas ici.

Mihai Eminescu

« C'est maintenant – renchérit le docteur Vuia – que se confirme avec une particulière clarté que le cerveau d'Eminescu a été volumineux, les circonvolutions riches et bien développées comme c'est le cas pour tout cerveau normal... et jamais pour un souffrant de paralysie générale progressive ».

Faut-il rappeler que le cerveau de notre poète avait été comparé à celui d'un autre grand génie, Friedrich Schiller, nullement suspect de "paralysie générale progressive" ?

Or, continuant sa contre-analyse, le docteur Vuia remarque sans appel :

« En ce qui concerne la méningite localisée au niveau des lobes frontaux mentionnée par le docteur Marinescu, il s'agit d'une licence inacceptable même dans le cas d'un grand savant et, en premier lieu, dans son cas. En fait, en n'effectuant pas l'examen histologique, sur la base d'un simple examen macroscopique, il n'était pas possible de diagnostiquer une méningite localisée aux lobes antérieurs, aspect inflammatoire visible seulement au microscope, surtout dans un cas chronique comme celui en espèce. Au niveau macroscopique on ne peut discerner que les grossissements méningeaux, totalement non-spécifiques, comme les symphises pleurales, le plus souvent signes d'un ancien traumatisme ou d'une méningite de l'époque de l'enfance, comme Eminescu aurait pu avoir eu, y compris comme complications de l'otite dont il a souffert.

Nous avons des raisons pour contester la description de la respective méningite localisée au niveau des lobes antérieurs (frontaux) par G. Marinescu, car elle survenait 25 ans après la mort du poète, temps pendant lequel le savant avait pu voir bien d'autres cerveaux paralytiques et a pu donc faire une transcription automatique, totalement non correspondante à la réalité. Je ne me fonde pas seulement sur ce défaut, psychologiquement vérifié, mais aussi sur la description contenue dans le bulletin de l'Académie [il s'agit du soi-disant "rapport d'autopsie" élaboré sous la responsabilité du dr. Sutzu, document livré à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine par George Potra en 1934, v. supra - n.n.], qui nous donne une tout autre présentation : or, celle-ci a été rédigée bien plus près des événements, à quelques jours seulement de la mort du poète. »¹³¹

¹³¹ Ovidiu Vuia, *op. cit.*

Crimes d'État en Roumanie

Pour conclure, nous nous voyons contraints de revenir à l'hypothèse lancée plus haut, concernant le caractère indirectement polémique et en quelque sorte justificatif des trois témoignages du docteur Marinescu, si fâcheusement contradictoires. En effet, des contradictions aussi graves que celles pointées plus haut, dans le cadre de relations s'étendant, selon toute vraisemblance, sur une période de maximum deux années, ou éventuellement, moins, posent un problème au niveau de la réalité des faits invoqués avec une telle nonchalance en ce qui concerne leur cohérence et, somme toute, leur véracité, et nous font douter que le fond factuel de l'affaire – car nous ne voulons et ne pouvons croire à des déclarations tirées du pur vide – soit différent de celui fourni en 1912 par le bon docteur Tălășescu, simplement, si on laisse de côté sa double passion pour la littérature et pour Mihai Eminescu lui-même, et sans narcissisme scientifique aucun. Pour ceux qui voudraient encore s'en convaincre nous renvoyons au chapitre précédent intitulé “Un témoignage capital : le docteur Alexandru Tălășescu”.

Eminescu, assassiné

Le témoignage du coiffeur

Heureusement, le témoignage du docteur Tălășescu a été corroboré, 14 ans plus tard, par un autre que nous ne pouvons intituler, un peu comme dans *Mille et une nuits* (mais le “conte”, comme tous ceux que nous relatons ici, s'avère passablement noir), autrement que “L'histoire du coiffeur”¹³².

¹³² Le texte de ce témoignage, que nous allons exploiter par la suite, a paru initialement dans *Universul*, le 28 juin 1926, et a été repris le 1^{er} juillet de la même année dans *Cuvântul Ardealului* (“La Parole de la Transylvanie”) de Cluj, et le 4 juillet de la même année dans *Primăvara* (“Le Printemps”) de Sânnicolau Mare. Il s'agit – et c'est en cela que consiste l'intérêt essentiel du texte – d'un *témoignage direct*, celui du coiffeur Dumitru Cosmănescu, qui venait pour couper les cheveux du poète et, éventuellement, le raser durant la dernière période de son internement forcé à l'institut Caritatea (“la Charité”) du docteur Alexandru Sutz. Conformément à son témoignage, Dumitru Cosmănescu avait été présent lors de l'attentat et aurait tenu le poète dans ses bras jusqu'à l'arrivée des médecins.

L'article, paru évidemment en roumain, que nous utilisons ici, en le traduisant si nécessaire, est reproduit d'après *Cartea Tregerii* (“Le livre du passage”, 2009) du prof. univ. dr. Nicolae Georgescu (pp. 9-10).

Mihai Eminescu

« Un modeste citoyen, de petite taille et à la barbiche blanche est monté avant-hier l'escalier de notre rédaction, voulant nous faire une communication. De par les journaux il avait appris qu'un service divin à la mémoire d'Eminescu devait avoir lieu et il venait nous dire ce qu'il savait, personnellement, au sujet du commémoré ».

C'est de cette manière, plutôt simple, que commence la relation du rédacteur anonyme de l'*Universul*. Dumitru Cosmănescu, le "citoyen" en question, avait été quelque temps coiffeur du roi, tenant boutique dans un endroit décrit comme se trouvant "sous le vieux Jockey-Club" et son salon de coiffure semble avoir été fréquenté par Mihai Eminescu, parfois accompagné par des amis. L'impression que le poète donne au coiffeur est celle d'un homme doux et tranquille, communicatif et aimable, à des lieux de l'image qu'ont tenté de nous inculquer les partisans de la thèse de la "folie". Bel homme, avec son visage oriental, adouci d'une teinte slave¹³³, portant sa longue chevelure noire, ondulée, flottant sur les épaules à la manière qui avait été jadis celle de Poe et de Longfellow, mais aussi de Novalis, portant une petite moustache soigneusement coupée et des cravates enrubannées, Eminescu se présente comme le romantique-type, faisant presque cliché, aux antipodes du "poète fou" que la critique post-maiorescienne essaye de nous vendre. D'ailleurs, pratiquement toutes ses photos connues confirment cette image.

Après l'internement "caritatif" du poète, le coiffeur ne précise pas lequel mais il ne peut s'agir que du dernier, celui qui allait se terminer par la mort violente du "patient", Dumitru Cosmănescu continue de "servir" son ancien client qu'il trouve, pratiquement toujours, en train de travailler.

« Aussi longtemps qu'il est demeuré chez Șuțu [le directeur de la "Charité" n.n.], moi du moins, je ne l'ai vu autrement qu'en train

¹³³ Un des arrière-grand-pères maternels du poète était Alexa Potloff, surnommé Dontzu, ancien révolutionnaire et réfugié politique russe, apparemment d'origine aristocratique, poursuivi par la gendarmerie tsariste (cf. A. Z.N. Pop, *Contribuții documentare...* pp. 131-132). Pour les origines arméniennes de son père, Gheorghe Eminovici ("Eminescu" représentant, en quelque sorte, une adaptation onomastique, due au journaliste et homme de culture Iosif Vulcan, dans la revue duquel – *Familia / La Famille* – le poète avait débuté), v. *infra* n. 206 ; d'ailleurs nous espérons reprendre la question à une future occasion.

Crimes d'État en Roumanie

d'écrire. Il écrivait toute la journée, feuille après feuille et il était fort tranquille. »

On sent dans ces lignes comme une polémique sous-jacente avec l'image propagée par les milieux hostiles au poète, notamment le docteur Al. Sutzu, qui le décrit volontiers comme “agité”, s’obstinant à surinterpréter de façon passablement délirante les préoccupations scientifiques, voire poétiques d’Eminescu, pour ne rien dire de son intérêt pour les langues anciennes, grec ancien et surtout sanskrit¹³⁴, comme des signes d’aliénation ! Et à vrai dire, il n’y a rien de plus triste et, pourquoi ne pas le dire, de plus débectant que de lire ce lamentable ramassis d’inépties présenté comme “rapport d’autopsie” qui amalgame, avec un jargon médical fait de préciosités ridicules et de crasse incompétence, les contradictions les plus élémentaires et les plus absurdes, et qui brasse ensemble insulte et calomnie dans un embrouillamini véritablement immonde.

Destin ou hasard, le coiffeur devient témoin du meurtre. Plus encore, il prétend que le poète est mort “dans ses bras”. Cette dernière affirmation, comme nous allons le montrer par la suite, risque de s’avérer inexacte. Vers 4 heures de l’après midi – le coiffeur étant venu une heure plus tôt – à cause de la chaleur, Eminescu lui propose une sortie dans le jardin de l’institut et pour mêler l’agréable à l’utile, il veut lui enseigner *Deșteaptă-te Române* (“Réveille-toi Roumain”), hymne patriotique-révolutionnaire, sorte de “Marseillaise”, devenu entre-temps l’hymne national de la Roumanie. Faudrait-il voir là-aussi un de ces signes d’aliénation dont était si friand le docteur Sutzu ? « *Il chantait bien, il avait une belle voix* », nous dit le coiffeur.

Soudain, probablement pendant l’exercice hymnique du poète, un autre interné de la “Charité” – un ancien directeur ou professeur de lycée de Craïova, affirme le coiffeur¹³⁵ – se glisse derrière Eminescu et lui

¹³⁴ Nous rappelons qu’Eminescu, en plus d’avoir traduit la grammaire sanskrite de Franz Bopp, avait rédigé un dictionnaire de la même langue, v. *supra* n. 77. Voir à ce sujet Amita Bhowe, *Eminescu și India* (coll. Eminesciana n° 12), éd. Junimea, Iași 1978.

¹³⁵ Sur ce point, pourtant, il se trompe. En réalité il s’agit de Petre Poenaru, fils d’une ancienne “flamme” d’Eminescu, l’actrice Cleopatra Poenaru, qui avait été non pas professeur mais ténor d’opéra (sinon les deux!). Sans pouvoir vérifier cette allégation, certains supposent, à tort ou à raison, que le meurtrier du poète était soit un tueur à gages (mais payé par qui ?), soit même un agent recruté par les services secrets autrichiens. Une chose en tout cas est certaine : Petre Poenaru connaissait Eminescu de longue date ; il ne peut donc, en aucun cas, s’agir d’un simple “accident”.

Mihai Eminescu

assène un coup violent avec une brique qu'il tenait à la main. Pour ce qui suit je me contente de citer la déclaration du témoin que, de toute manière, j'ai suivie de très près (en tenant compte de corrections qui s'imposaient).

« Eminescu, frappé derrière l'oreille¹³⁶, tomba par terre, l'os du crâne brisé et le sang coulant à flots sur ses vêtements, et il me dit : "Dumitrache, fais venir vite le docteur, je suis en train de clamser... celui-ci m'a tué !" Je l'ai pris dans les bras et je l'ai amené dans sa chambre, où je l'ai étendu sur le canapé. Je lui ai arrangé la tête sur le coussin et, lorsque j'ai retiré ma main, elle était pleine de sang. Les médecins sont venus dare-dare, Șuțu à leur tête, et nous ont dit de nous taire, qu'on n'entende pas un mot dehors, qu'il n'y avait rien... Mais une demi-heure plus tard, le pauvre Eminescu était mort. »

Si rien ne nous permet de mettre en doute l'ensemble du témoignage, d'autant plus qu'il est corroboré par celui du docteur Tălășescu, rendu public 14 ans plus tôt¹³⁷, nous sommes obligés de le corriger sur des points de détails. Le premier, concernant seulement la profession du meurtrier, était vraiment insignifiant. Le second est plus important. Car s'il est vrai que « *la modestie et la simplicité du narrateur ne diminue en rien le caractère dramatique de ces dernières heures du malheureux poète* », comme affirme à juste titre le rédacteur de l'*Universul*, il nous semble tout aussi juste de remarquer que « *la modestie et la simplicité du narrateur* » ne diminue en rien son goût pour les scènes pathétiques. En effet, même si cette scène du poète mourant dans les bras de son ami et coiffeur s'avère des plus séduisantes, la vérité nous oblige de préciser qu'Eminescu est mort plusieurs jours après l'attentat, même si les

¹³⁶ Par une coïncidence sinistre, un des assassins de Ioan Petru Culianu se vantait de lui avoir donné « *une balle derrière l'oreille* » (v. *Les cahiers "Psychanodia"* n° 1/ mai 2011, § 2.4.2.2.1 et n. 196). Rappelons pourtant (v. *supra* n. 73) qu'à la date des funérailles, Maiorescu précise, dans son journal : « *Eminescu en cercueil ouvert, défiguré au point qu'on ne le reconnaissait plus, seuls ses sourcils noirs le rappelaient* » (*ibid.*, n.s.), ce qui peut impliquer des coups répétés ciblant non plus seulement le crâne, comme on était tenté de le penser à partir des témoignages, *mais aussi le visage*. Défiguration ordonnée par le "commanditaire" Carol I^{er} et/ou par le moult "traumatisé" Titu Maiorescu ? Qui sait ? Peut-être !

¹³⁷ Soit dit en passant, à une époque où Maiorescu vivait encore et aurait pu éventuellement, lui, l'avocat d'affaires, contester des affirmations qui le compromettaient gravement, sinon explicitement, implicitement certainement. Mais le Critique a préféré se taire...

Crimes d'État en Roumanie

chiffres varient, parfois considérablement¹³⁸. Qui plus est, la date de la mort varie de la manière la plus étonnante, ce qui ferait qu'Eminescu soit décédé deux, voire trois fois de suite.

« En ce qui concerne l'instant choisi par la providence pour faire retourner Eminescu au sein de l'éternité, les informations sont assez contradictoires, les unes donnant le jour de jeudi 15, les autres, de vendredi 16 juin. Presque sûre est celle de jeudi 15 juin, à l'aube, comme le montre l'acte de décès et comme, d'ailleurs, l'on a gravé sur la pierre tombale. »¹³⁹.

Malgré ce bel optimisme de Călinescu et malgré la pierre tombale, on est en droit de douter de la véracité d'un acte de décès (rédigé, lui le 17 juin 1889, à midi), acte ayant pour témoins deux analphabètes qui n'ont pu le signer qu'avec leur empreintes digitales et qui, en plus, donne au poète l'âge fictif de 43 ans¹⁴⁰, alors qu'il n'avait que 39, le vieillissant, donc, de quatre ans – ce qui veut dire, si un tel document devait être pris au sérieux, qu'Eminescu serait mort en 1893 – avec une légère variation pourtant, selon la date de la naissance, autre casse-tête chinois, puisqu'à la date officielle de 15 janvier 1850, on a tendance de préférer maintenant celle de 20 décembre 1849. D'ailleurs, cette dernière est la seule date confirmée par le poète lui-même.

Or – selon le matériel qui reprend en partie la thèse officielle, notamment celle du rapport d'autopsie non-signé bien qu'attribué au directeur de la “Charité”, le docteur Sutzu – Eminescu serait mort non pas immédiatement mais 25 jours après l'attentat, des conséquences de ce fameux coup dû, à nouveau, au petit caillou fatal, cause indirecte de l'érysipèle, lequel, malgré sa complète guérison, aurait entraîné la mort du poète... décédé donc finalement non suite à une quelconque blessure mais aux traitements excessivement compétents administrés par le personnel de l'hospice ! Compétence fatale, hélas, de ces médecins par

¹³⁸ Ici comme toujours lorsqu'il s'agit de l'assassinat d'un écrivain, les scénarios se multiplient, sans qu'il y ait toujours intention de mystifier; on dirait même que les mémoires deviennent bizarrement labyrinthiques, parfois le goût de la théâtralisation entraînant le témoin au-delà de la vérité, sans parler, bien entendu, des difficultés qu'éprouvent les témoins du futur que nous sommes à reconstituer des faits auxquels nous n'aurions malheureusement pas pu assister que par l'intermédiaire de quelque wellsiennne “machine du temps”.

¹³⁹ George Călinescu, *Viața lui Mihai Eminescu* (“La vie de Mihai Eminescu”), ÉPL, 1966, p. 314.

¹⁴⁰ V. Călinescu, *ibid.*, p. 315.

Mihai Eminescu

défaut ! Citons en l'occurrence, le témoignage du docteur V. Vineş, qu'on croirait copie conforme de la relation fournie par le rapport d'autopsie moult sus-cité. En effet, le docteur Vineş, qui aurait soigné Eminescu durant son dernier internement à l'institut sutzulien, raconte :

« Au mois de mai¹⁴¹ 1889, un malade, pas un faisant partie de la catégorie des furieux, s'amusait en faisant tourner un petit caillou lié au bout d'un fil. S'échappant du fil, le caillou frappa accidentellement Eminescu à la tête, près de la suture interpariétale, en produisant une blessure qui intéressait la peau de la région pariétale droite, sans attaquer le périoste. C'était une coupure de la peau d'une longueur de 2cm. On lui a donné immédiatement les soins nécessaires et trois jours plus tard les lèvres de la plaie semblaient réunies. »¹⁴²

Toutes ces thèses multiples et volontiers contradictoires concernant la mort du poète nous les avons rencontrées aussi autour du décès de Marin Preda et, jusqu'à un certain point, de Nicolae Labiş. Et on dirait même que ce nuage de variantes autour de la mort d'un homme célèbre, ou même d'un individu dont l'extinction confine au mythe, représente une espèce de constante compensatoire, assez paradoxale à vrai dire, comme destinée à suspendre la mort – et conjurer du même coup l'immortalité – par la nébuleuse de ses possibilités réelles ou fictives ; ou, peut-être, certaines existences sont trop complexes, trop riches et trop épanouies, parfois par l'absurdité dramatique ou carrément tragique de leurs vies, pour qu'une seule mort, une mort unique, puisse les comprendre et les éteindre. Ainsi l'héroïsation, voire même une forme de déification, plane-t-elle quelque part entre le mythe et le doute.

La relation du médecin

Une variante mixte, entre la variante officielle du petit caillou et de la minuscule blessure d'environ 2cm, « *intéressant la peau de la région*

¹⁴¹ Le docteur Vineş s'avère plutôt vague quant à la date exacte de l'"accident" mais si l'on doit accepter un intervalle de 25 jours (v. *supra*) entre blessure et décès comme ce dernier est, en général daté du 15 juin 1889, il apparaît que l'"accident", à son tour, devrait être daté du 21 mai, évidemment, de la même année, coïncidence étrange, car Ioan Petru Culianu avait été, j'ai envie de dire lui-aussi, tué un 21 mai, exactement 102 ans plus tard ! Bizarre comme ce mois de mai semble fatal aux écrivains roumains : en effet, Marin Preda, immense prosateur, a été assassiné par la Securitate durant la nuit du 15 vers 16 mai 1980... Autre coïncidence étrange...

¹⁴² *Apud Nicolae Iosub, art. cit. (v. note 103).*

Crimes d'État en Roumanie

pariétale droite », sans attaquer, bien entendu, le “périoste”, et celle autrement plus brutale du coup de brique, est celle du médecin Ștefan Coșereanu (1871- ?). C'est précisément ce Coșereanu qui, dans ses vieux jours, va relater à une Elena Popovici de Piatra Neamț, quelques décennies après les faits, l'épisode du décès violent du poète, information que celle-ci transmet, à son tour, à l'éminescologue Augustin Z. N. Pop¹⁴³.

Après l'histoire du coiffeur, voilà donc l'histoire du médecin¹⁴⁴ :

¹⁴³ V. Întregiri documentare la biografia lui Eminescu (Compléments documentaires à la biographie d'Eminescu), Éditions Eminescu, 1983, pp. 209-210. Comme pour d'autres témoignages dont il fait état (on a vu le cas du dr. Gh. Marinescu), l'illustre historien littéraire ne date pas la relation de son « indic » (Elena Popovici), encore moins celle, indirecte, du « témoin », le dr. Ștefan Coșereanu, dont on ne sait par ailleurs que sa date de naissance (1871) et celle de son doctorat en médecine (7 décembre 1896 : *apud Bibliografia românească modernă*, [en ligne](#)). Le témoignage indirect de ce médecin est introduit ainsi : « *Feue Elena Popovici de Piatra Neamț (rue Ștefan cel Mare, 30) m'a communiqué de son archive la minute suivante faite sur la conversation qu'elle avait eu au Monastère de Văratec, un été, plus de 40 ans auparavant, avec le vieux médecin Ștefan Coșereanu* ». (n.s.) La conversation du dr. Coșereanu avec « *feue Elena Popovici* » a donc eu lieu « *un été, plus de 40 ans auparavant* », à savoir, plus de 40 ans avant le moment où l'éminescologue en a reçu la communication – mais quand cette communication s'est-elle produite ?... Au plus tard en 1983, date de la publication du volume suscité, auquel cas le témoignage du vieux médecin devrait être placé vers 1943... à savoir plus d'un demi-siècle après les faits ; cependant, l'éminescologue aurait pu recevoir la minute en question de la part d'Elena Popovici bien avant la parution de son livre !... La date de la relation qu'avait faite à celle-ci le dr. Ștefan Coșereanu reste donc complètement indéterminée.

Par ailleurs, un détail de la minute en question (qui dépasse largement le passage concernant l'attentat), vaut peut-être la mention : « *Les amis l'avaient exposé sur le catafalque dans l'Église St. George de Bucarest, lié avec un bandeau noir sous le menton et au service religieux le sanctuaire était plein à craquer, professeurs, étudiants, des gens en tout genre. Dehors attendait un char tiré par deux chevaux et une foule de badauds. Lorsque le char était sur le point de partir de devant l'Église, les chevaux se sont emballés, au point de renverser le corbillard et ce n'est qu'à peine qu'ils ont pu être arrêtés* ». Simple hasard ou étrange pressentiment des chevaux qui refusaient de transporter le poète assassiné ?

¹⁴⁴ On croirait qu'on se trouve dans une réplique de *Rashōmon*, le film d'Akira Kurosawa lequel, comme on le sait, combine deux nouvelles distinctes de Ryūnosuke Akutagawa, “*Rashōmon*” et “*Dans le fourré*”, avec ses variantes, toutes équivoques car toutes intéressées, même le témoignage du mort – et on a envie de rire, et on a envie de pleurer ou de se figer quelque part entre pleurs et rires...

Mihai Eminescu

« Eminescu habitait dans les derniers mois de sa vie à "Hugues" [?], au IV^e étage, devant le Théâtre National¹⁴⁵, et lorsque le malheur lui est tombé dessus pour la troisième fois¹⁴⁶, il a été interné dans le Sanatorium du dr. Sutz, où ont souffert le martyr aussi les acteurs comiques Șt. Iulian et M. Mateescu. Le ténor Poenaru, apercevant un jour le poète qui mangeait du pain dans la cour, à côté du pavillon où habitait le médecin-en-chef, se précipita sur lui tout en lui assenant un coup violent avec une brique sur la tête, tellement fort qu'Eminescu s'est effondré sur le gravier et il a dû être soulevé de là par les infirmiers, transporté à bout de souffle et pansé. Ensuite, il a développé un érysipèle et presque deux mois plus tard il s'est éteint, vers la mi-juin 1889. »

Il est difficile de ne pas remarquer que la relation du docteur Coșereanu confirme de très près l'histoire du coiffeur, suggérant que si la mort d'Eminescu n'a pas été immédiate, elle a pu avoir lieu peu de jours plus tard. Or, devant ce texte nous comprenons mal l'invocation du fameux érysipèle – lié, on se le rappelle, au petit caillou ayant provoqué plus une écorchure qu'une blessure, qui se serait quand-même infectée, suite aux habitudes peu hygiéniques du poète, la suite des guérisons entraînant, implacablement, la mort du patient ! Car après une blessure

¹⁴⁵ Par les derniers mois de vie, il faut, sans doute, entendre la période antérieure à son dernier internement forcé dans l'établissement du docteur Sutz. En ce qui concerne le lieu de cette dernière habitation, il s'agit soit du bâtiment à côté du Grand Hôtel du Boulevard, construit par l'architecte Alexandru Orăscu, entre 1865-1871, situé en face de l'ancien Théâtre National sur Calea Victoriei (actuellement hôtel Novotel, n° 37B), soit, plus probablement, du Grand Hôtel lui-même, dans le dernier cas le poète logeant, pour d'évidentes raisons économiques à l'étage mansardé, précisément le IV^e; d'ailleurs, habiter la mansarde d'un grand hôtel semble avoir constitué une "stratégie" constante d'Eminescu, comme il résulte d'une lettre du 16 juin 1881 envoyée à Veronica Micle de Constantza, où il résidait à l'Hôtel d'Angleterre: "J'habite une mansarde et le regard m'est ouvert des deux côtés sur la mer..." (apud Augustin Z.N. Pop, *Întregiri documentare la biografia lui Eminescu* ("Compléments documentaires à la biographie d'Eminescu"), Éditions Eminescu, 1983, p. 100). Inauguré en 1852, l'ancien bâtiment du Théâtre National fut détruit par les bombardements allemands, le 24 août 1944. Quant à "Hugues", il pourrait s'agir, éventuellement, du nom d'un restaurant se trouvant au rez-de-chaussée de l'hôtel ou du bâtiment en question.

¹⁴⁶ Le docteur Coșereanu tient sans doute compte aussi de l'abject internement du poète, non moins forcé que les deux autres, à l'hôpital du Monastère Neamtz entre le 9 novembre 1886 et le 9 avril 1887.

Crimes d'État en Roumanie

de cette gravité qui, selon le docteur Tălășescu mais aussi selon Dumitru Cosmănescu, le coiffeur, avait provoqué le bris de la boîte crânienne, toute cette histoire d'habitudes non-hygiéniques, d'infection suivie d'érysipèle, tombe tout simplement à l'eau. Tout comme il est complètement invraisemblable que résistant prodigieusement, après une blessure, somme toute, mortelle, Eminescu se soit éteint après deux longs mois, d'ailleurs, il va sans dire, de complète immobilité. Remarquons quand-même que le docteur Coșoreanu n'ose pas parler d'une *guérison* de cette blessure-là !

Il est donc flagrant que le médecin tente de façon fort malhabile de concilier les deux scénarios, par ailleurs parfaitement irréconciliables. D'autre part, il est nécessaire de souligner un fait absolument essentiel, à savoir que la "Charité" du docteur Sutzu représentait un enfer bien connu pour les éventuels, malheureux, patients, puisque c'était là qu'avaient « *souffert le martyr... les acteurs comiques Șt. Iulian et M. Mateescu* » (et probablement bien d'autres). Par voie d'hypothèse, nous nous permettons, dans ces conditions, d'affirmer que la "Charité" pouvait, dans certains cas, fonctionner comme un lieu d'internement de possibles crypto-prisonniers politiques ou, en tout cas, de "gêneurs" qui passaient ainsi, dans certains cas, brutalement du lit au cercueil !¹⁴⁷

Bien sûr, la question des sources du docteur Coșoreanu s'est posée pour les commentateurs modernes, notamment pour le chercheur de Botoșani Nicolae Iosub, l'auteur dont l'information est tirée¹⁴⁸; l'abondance saisissante des détails, surtout, pousse à croire que le jeune Coșoreanu a recueilli *post festum* des informations auprès de médecins qui travaillaient au sanatorium du docteur Sutzu. Mais, dans ce cas, frappe la différence de scénario, puisque nulle part des membres du personnel de la "Charité" n'avaient fait état de l'attentat à la brique, implicite dans le témoignage du docteur Tălășescu et explicite dans le témoignage du coiffeur. Ștefan Coșoreanu a dû avoir donc aussi d'autres sources.

Par contre, le docteur Vineș, celui qui aurait soigné Eminescu durant son dernier internement à l'institut sutzulien, faisait partie, comme nous

¹⁴⁷ Fonctionnait-elle, "La Charité" du Dr. Sutzu, sur le mode "clinique privée" au service d'"amis" de l'élite politique du royaume, comme allait le faire, près d'un siècle plus tard, l'hôpital d'État n° 9 de fameuse réputation, où l'on internait les "malades mentaux dangereux" décrétés comme tels par le régime communiste roumain (en référence au décret n° 12 de 1965 promulgué par Nicolae Ceaușescu) ?

¹⁴⁸ Nicolae Iosub, *art. cit.* (v. note 103).

avons pu nous apercevoir déjà, des “partisans” du petit caillou fatal, donc de l’érysipèle, de la série létale des guérisons du poète, signe à la fois de la compétence irréprochable du personnel de la “Caritatea” et du destin implacable du génie.

Si donc, malgré l’*omerta* professée par les milieux sutzuliens – on a presque envie de dire, une *omerta* d’État, la variante tellement compromettante de la “brique assassine”¹⁴⁹ n’entrant d’aucune manière dans la mise en scène officielle – le futur docteur Coșereanu, sans être témoin direct des faits (ou l’était-il ? à 18 ans?), avait eu accès à cette version tellement proche du témoignage du coiffeur, c’est que *les faits*, de par leur hideur même, avaient percé toute barrière imaginable¹⁵⁰ et que dans les milieux médicaux ou politiques par exemple, les rumeurs concernant l’assassinat du poète allaient plus que bon train !

D’autre part, faut-il croire, comme Nicolae Iosub, qu’en invoquant le décès d’Eminescu qui aurait eu lieu deux mois après l’attentat à la brique, Ștefan Coșereanu prouvait sa mauvaise mémoire, somme toute explicable après un délai de plus de 50 ans ? Ou faut-il y voir plutôt un complément de ce “métissage” des versions – la technique n’est pas singulière et on en avait vu les échantillons les plus baroques à l’occasion des enquêtes concernant les assassinats du poète Nicolae Labiș (tué à 21 ans) et du prosateur Marin Preda (exécuté à 58 ans), sans parler de notre précédente analyse des trois versions du dr. Gh. Marinescu – qui avait permis au médecin de combiner la thèse officielle avec cette vérité lancinante qu’on ne pouvait plus complètement taire...

¹⁴⁹ Pour reprendre une formule du critique Nicolae Manolescu, véritable institution à lui seul dans l’*establishment* culturel roumain, formule utilisée, il est vrai, dans des circonstances toute différentes. En effet, il s’agissait alors de la brique qui avait, cette fois-ci accidentellement, autant que nous pouvons en juger, tué l’écrivain Alexandru Ivasiuc, à l’occasion du tremblement de terre – phénomène sismique qui a occasionné au grand écrivain contestataire Paul Goma (véritable Soljénitsyne roumain) cette autre formule: “le tremblement des hommes” – du 4 mars 1977.

¹⁵⁰ On se rappelle que devant la tendance de ses deux jeunes disciples, Gh. Marinescu, le futur grand savant, et Al. Tălășescu, de rendre publique l’affaire du cerveau maltraité d’Eminescu, le professeur dr. Victor Babeș leur avait enjoint la plus stricte discrétion, discrétion que le docteur Tălășescu n’allait briser qu’environ 23 ans plus tard, en 1912. La même injonction au silence, faite cette fois par le dr. Sutzu lui-même et son personnel médical de Caritatea, au coiffeur Dumitru Cosmănescu, avait empêché celui-ci de délivrer son témoignage direct sur le meurtre jusqu’en 1926.

La conviction de la sœur

Faut-il encore rappeler ici le cri de désespoir d'Henriette (Harieta) Eminovici, la sœur du poète, devant l'assassinat cynique de son frère – non par Petre Poenaru, simple instrument, *sed* par les milieux politiques de l'époque !

*« Je vous dis seulement cela et je vous prie de le répéter à tous que mon malheureux frère est mort dans la dernière misère et que sa mort a été causé par le bris de la tête commis par un fou, à savoir Petrea Poenaru. Que Dieu garde même les pires hommes du monde d'être internés dans le sanatorium du Docteur Sutzu, car sinon chacun aura la fin de mon bien-aimé frère. »*¹⁵¹

Témoignage choquant par la contradiction signifiante entre le meurtre commis simplement par un “fou” et l'invocation finale, qui semble impliquer assez clairement l'idée d'une complicité du personnel médical de la “Charité” à ce meurtre qu'il faut requalifier d'emblée en assassinat.

Car dans ce cas, à savoir celui d'un assassinat – auquel le personnel de l'établissement et donc son directeur, indiqué nommément par la sœur du poète, aurait été au moins complices (et indubitablement acteurs de l'occultation – qu'on se rappelle encore l'injonction au silence faite par le dr. Sutzu lui-même au coiffeur Dumitru Cosmănescu, ou l'*omerta* plutôt anxieuse enjointe par le professeur Babeș à ses imprudents disciples, les docteurs Tălășescu et Marinescu) –, quels pouvaient être les commanditaires certainement politiques de l'odieux acte ? On se rappelle aussi que les frais de l'internement (300 lei / un mois) avaient été payés par avance par Titu Maiorescu, l'impayable protecteur et mécène de Mihai Eminescu, le matin même qui avait précédé le premier internement du poète (v. ci-dessus n. 78). Médicalement parlant, sur quelle base et comment, après s'être improvisé avocat et encore avocat d'affaires¹⁵² – car Maiorescu n'a jamais fait d'études juridiques – le “Critique” s'intronise comme Médecin ou plutôt comme Psychiatre, et encore comme psychiatre aux diagnostics prémonitoires sinon péremptoires, puisqu'il se basait, *pour justifier l'internement*, sur un

¹⁵¹ Lettre de Lacu-Sărat, 1889, juin 22; *apud* Laurian Stănchescu, *Mihai Eminescu – un Dieu blessé*, Bucarest, 2018, p. 97.

¹⁵² Avocat de procès juteux (littéralement “avocat de procese grase”, “avocat de procès gras”) selon George Călinescu, avocat carrément véreux selon l'interprétation donnée par Paul Goma à la précédente formule!

“diagnostic” personnel qui était antérieur à celui du docteur Sutzu lui-même, et qui commandait en fait cet internement.

Or, si le premier internement, celui du 28 juin 1883, s’avère à n’en plus douter comme un *internement politique*, le dernier traitement par le meurtre peut-il être interprété autrement qu’en tant qu’assassinat politique, autrement dit, en tant que *crime d’État* ?

Dans ces conditions, il est inutile d’invoquer, pour excuser certaines imprécisions (dont même la date exacte de la mort du poète), une mauvaise mémoire explicable 50 ans après les faits. L’unique explication concevable, même 50 ans après, pour tant d’imprécisions qui vont toutes, d’ailleurs, dans la direction de la thèse officielle (celle du petit caillou lancé cette fois-ci non plus par les rotations aléatoires d’un pauvre fil – même pour les imbéciles qui avait conçu la première mouture du scénario il était devenu évident qu’une telle version ne pouvait absolument pas tenir – mais lancé carrément par une fronde), ainsi que pour la mixité même des variantes, ne pouvant être que *la peur* !

En effet, débarrasser cet assassinat au ralenti, qui s’est étendu depuis *au moins* le 28 juin 1883 jusqu’au 15/16 juin 1889, du petit caillou provoquant l’érysipèle, provoquant à son tour une syncope cardiaque, revenait à débarrasser l’assassinat de tous les oripeaux médicaux le pouvant faire passer pour un accident malheureux, faisant suite à l’acte d’un décérébré ; tout cela tout en essayant d’expliquer le décès d’Eminescu par la syphilis, par l’alcoolisme, par une vie de débauche etc. ainsi que par toutes les causes soi-disant médicales qui se contredisent joyeusement dans ce *patch-work* non-signé et qu’on a tenté de faire passer pour un “rapport d’autopsie”.

Et c’est cette imposture plus ridicule que contradictoire qui s’est vue reprise par l’éminescologie roumaine et, plus généralement, par l’*establishment* culturel roumain, au cours des décennies !

Le camouflage du crime

Chose connue, les tentatives plus ou moins désespérées des organisateurs d’un crime, d’autant plus d’un crime d’État, le plus visible d’entre tous, de camoufler leur méfait, le soulignent et le révèlent encore plus. Ainsi dans ce cas, le passage du pauvre fil et du misérable petit caillou à une véritable *fronde* libère une question supplémentaire, question que Nicolae Iosub, l’auteur de l’article déjà cité, n’a pas hésité à poser :

Crimes d'État en Roumanie

« Tout homme de bonne foi peut se poser la question : d'où tenait Poenaru une fronde et une pierre dans un hospice de fous ? Dans un hospice, avec des personnes dépourvues de discernement et violentes, on aurait dû assurer les conditions nécessaires à la protection des malades et les gardiens auraient dû surveiller les malades, surtout lorsqu'ils se promenaient dans la cour et ils pouvaient se blesser. Or, chose bizarre, dans la cour du sanatorium précisément se trouvait un tas de cailloux où tout malade aurait pu s'en servir pour agresser un autre. »¹⁵³.

Donc des cailloux à discrétion, comme invitant les éventuels malades à s'entre-tuer ou du moins à se blesser les uns les autres plus ou moins grièvement. Autrement dit, la "charité" en action ! À cela, cet auteur ajoute une autre question, non moins troublante :

« Mais la plus importante question qui se pose est : d'où tenait Poenaru la lanière de caoutchouc nécessaire à la fabrication d'une fronde ? On sait que la fabrication industrielle du caoutchouc n'a commencé que durant la seconde moitié du XIX^e siècle et donc qu'à l'époque on ne pouvait pas trouver si facilement le caoutchouc d'où Poenaru aurait pu tirer une fronde. »

À vrai dire, avec la serviabilité, pardon la "charité", qu'on lui connaît déjà, le personnel de l'hospice aurait pu fournir à l'assassin une fronde toute faite. Car, après tout, un malade, si d'un vrai malade il s'agit, aurait-il eu l'habileté nécessaire à la fabrication d'une fronde ? Qui, comme on sait, ne se résume pas à une simple lanière de caoutchouc¹⁵⁴.

Peut-être plus perturbante encore serait une autre question. En effet, en admettant la variante corrigée de la fronde et l'érysipèle fatal qui s'en suit, on est confronté à un chaos thérapeutique faisant suite au chaos des diagnostics contradictoires : Eminescu est/n'est pas syphilitique, est/n'est pas alcoolique, est/n'est pas fou – comme si la folie aurait pu entraîner par elle-même le décès d'une personne (d'ailleurs "folie" n'est pas un diagnostic), est/n'est pas victime du stress (la seule idée un peu sensée dans tout ce galimatias !), est/n'est pas victime d'une vie de débauche. En fin de compte, comme le docteur Sutzu le dit presque,

¹⁵³ N. Iosub, *art. cit.* (v. note 103).

¹⁵⁴ Sans doute, Petre Poenaru aurait pu blesser Eminescu en lançant, tout simplement, une pierre sans l'aide d'aucun fil ou d'aucune fronde ! Comme, d'ailleurs, probablement il l'a fait !

Mihai Eminescu

Eminescu n'est malade que de son génie, conclusion classique de l'imbécile qui voit dans son imbécilité la garantie de la normalité ! Mais on est confronté aussi, du même coup, à l'incompétence désolante du personnel de la "Charité". Désolante *ou* criminelle...

En plus, si fronde ou même lancement manuel il y a eu, cela implique l'intention indiscutable de faire mal, peut-être même de tuer – alors qu'avec le fil on aurait pu se tenir au simple hasard – et dans ce cas le scénario d'un second attentat consistant dans coup assené avec une brique gagne en vraisemblance. Tout comme gagne en vraisemblance l'idée d'un crime auquel le personnel de l'hospice aurait été complice, idée renforcée par le rapport d'autopsie, comme par hasard non-signé, avec ses faux diagnostics et sa fausse thérapeutique (sur celle-ci nous allons encore revenir).

Tout semble concorder donc pour appuyer le scénario dévoilé par le coiffeur Dumitru Cosmănescu, la thèse du "petit caillou" lancé accidentellement par un fil ou beaucoup moins accidentellement par une fronde de provenance inconnue représentant tout simplement une tentative embarrassée et maladroite du personnel de la "Charité" et, bien entendu, du docteur Sutzu lui-même, d'occulter leur propre rôle dans cette fort ténébreuse affaire.

Une variante alternative consistant peut-être dans une séquence de deux attentats¹⁵⁵ : le premier, partiellement raté, ayant pour conséquence certainement une blessure beaucoup moins superficielle que celle présentée dans le rapport d'autopsie, blessure qui se serait, peut-être, infectée, suite plutôt à l'incurie des médecins qui, décidément, font preuve d'une négligence pour le moins suspecte, l'infection entraînant éventuellement l'apparition d'un érysipèle sans suite létale ; et le second, indiscutablement favorisé par les médecins de l'hospice – sinon comment expliquer sa simple possibilité et le manque de réaction du personnel de la "Charité" lequel, normalement, aurait dû isoler le patient violent et/ou le soumettre à un traitement adéquat – ayant, lui, comme effet le décès moult attendu du poète.

Ainsi se terminait ce long "assassinat au ralenti", s'étendant sur environ six ans, plus précisément depuis le 28 juin 1883 jusqu'au 15-17 juin, selon l'option des biographes, 1889...

¹⁵⁵ L'idée appartient au dr. Ion Nica, comme le souligne Nicolae Iosub, *art. cit.* (v. note 103). Nous y reviendrons.

Crimes d'État en Roumanie

Qu'il soit ou non précédée par un premier attentat plutôt raté, en tout cas sans conséquence létale, la réalité de l'attentat à la brique (la version de Dumitru Cosmănescu) semble confirmée par le témoignage du docteur Ștefan Coșereanu, malgré ses ambiguïtés, ainsi que par Henriette (Harieta) Eminescu, la sœur du poète, dans sa lettre du 22 juin 1889, lettre dont nous nous permettons de re-citer le passage le plus significatif :

*« Je vous dis seulement cela et je vous prie de le répéter à tous que mon malheureux frère est mort dans la dernière misère et que sa mort a été causé par le bris de la tête commis par un fou, à savoir Petrea Poenaru. Que Dieu garde même les pires hommes du monde d'être internés dans le sanatorium du Docteur Sutzu, car sinon chacun aura la fin de mon bien-aimé frère »*¹⁵⁶.

Mais le poète lui-même fournissait sans ambages, deux jours avant sa mort, à la fois le nom de l'assassin, Petre Poenaru, et celui du commanditaire, le roi Carol I^e, en répondant le 13 juin au juge G.G. Bursan, venu pour établir le rapport médico-légal pour la mise en œuvre de la curatelle¹⁵⁷.

En ce qui concerne le témoignage du docteur Tălășescu, antérieur comme cela a été dit de 14 ans (1912) à celui du coiffeur D. Cosmănescu, lequel date de 1926 (environ 37 ans après la mort du poète), même s'il n'explicite pas clairement la nature de l'attentat et n'invoque pas la fameuse "brique assassine", il est le seul en mesure de

¹⁵⁶ Le texte original en roumain : "Atâta ve spun și ve rog să spuneți la toți că nenorocitul meu frate a murit în cea din urmă mizerie și moartea i'a fost cauzată prin spargerea capului ce i'a făcut'o un nebun anume Petrea Poenariu. Să ferească D-zeu și pe cei mai rei oameni din lume să fie instalați la D-rul Șuțu, că fiecare va avea sfârșitul iubitului meu frate" (apud Laurian Stănculescu, op.cit.).

¹⁵⁷ Le juge Bursan était assisté dans son abjecte mission de mise sous interdiction et d'établissement d'une curatelle, par le procureur Henryk Catargiu et le greffier adjoint N. Ionescu, ce qui revient à la mise sous interdiction du poète déjà agonisant, que le pouvoir politique de l'époque vient cyniquement d'assassiner (v. A.Z.N. Pop in *Întregiri documentare la biografia lui Eminescu* ("Compléments documentaires à la biographie d'Eminescu"), Éditions Eminescu, 1983, pp. 197-206). Car tels sont les crimes d'État du pouvoir, en tout cas du pouvoir roumain, lorsqu'il s'y met !

Précisons que les signataires de la demande d'interdiction sont : Titu Maiorescu, le Critique par excellence de l'*establishment* culturel roumain, Ion Luca Caragiale, le plus grand dramaturge roumain, paradoxalement ou *significativement*, brillant "ancêtre" du théâtre de l'absurde, ainsi que Dim. Laurian, I. Valentineanu (remplacé par Șt. Michăilescu), et M. Brăneanu. Pratiquement, il s'agit de l'ensemble des élites culturelles et politiques du temps – et ça continue, et ça dure...

nous fournir la preuve matérielle du crime. Citons encore une fois ce passage-clé de son témoignage (le soulignement nous appartient) :

*« Une main profane, brutale et peut-être avec un instrument impropre avait découpé une grande convexité dans le cerveau, comme on taillerait dans une pomme gâtée, pour mettre en évidence la partie maculée de sang, **des blessures provoquées par les éclats de la calotte crânienne, brisée par une main criminelle. C'était un morceau de cerveau fraîchement maltraité dans la vie, tué avec une cruelle violence, et mutilé post mortem.** »*

Le témoignage de l'ami

D'ailleurs, fait significatif, plus les recherches avancent, plus les dépositions concernant le crime – comme dans un procès kafkaïen sous-jacent – semblent se multiplier, même si leur source n'est pas toujours parfaitement claire, certaines, complètement nouvelles, d'autres, en sortant de l'oubli avec une force nouvelle.

Tel est par exemple le cas d'une lettre d'époque, qui confirme et complète avec des détails atroces l'histoire du coiffeur (D. Cosmănescu). Datée du 15 juin 1889 même, et donc précédant d'un jour, ou peut-être de quelques heures seulement, le décès du poète, et publiée quelques jours après ses funérailles, elle est envoyée de Bucarest à Ioan Franc, le président du comité permanent de Botoșani, l'expéditeur non précisé étant *« une personne des plus intimes et proches du poète décédé, la seule à avoir adouci autant que possible, les derniers jours de souffrance du malheureux malade par ses soins délicats »*¹⁵⁸ :

*« Depuis 7 nuits que je me tiens auprès du malheureux, ce n'est qu'aujourd'hui qu'on a pu lui enlever la camisole, car il avait de ces accès de furie qui ressemblaient plus à la rage qu'à une quelconque aliénation. Dès qu'on le détache, il déchire tout avec une force de bête et crie au point de produire un écho terrifiant dans l'hôpital, où se trouvent 80 aliénés, sans les femmes, mais aucun dans son affreux état. **Sa tête est brisée et gonflée ; mais je ne peux apprendre de personne qui a commis cette cruauté à***

¹⁵⁸ Il s'agit probablement de Scipione Bădescu (1847-1904), un des amis les plus fidèles de Mihai Eminescu et celui qui l'aurait accompagné jusqu'au bout de cette traversée de l'enfer. La lettre est parue le 20 juin 1889 dans le journal de Botoșani *Curierul Român*, dirigé par Scipione Bădescu lui-même.

Crimes d'État en Roumanie

son rencontre ; je pense qu'il s'agit de quelque malheureux fou ! Le docteur Sutz m'a déclaré que l'inflammation est mortelle dans 99% des cas et seulement dans un cas sur cent on peut s'en tirer. Mais moi je prie Dieu, s'il est juste, de faire cesser ses souffrances, car elles ne sont plus supportables ! » (n.s.)¹⁵⁹

Il est difficile de concevoir pire image, plus atroce et plus déchirante du génie se sentant mourir, se sachant assassiné et hurlant sa douleur insupportable et son désespoir dans un asile d'aliénés, à côté de 80 malades, "sans les femmes", la "tête brisée et gonflée" et traversant, traversant sans cesse les ténèbres de son agonie tout le long d'une infernale semaine...

On est loin de la blessure superficielle de 2 cm, infectée suite aux pratiques non-hygiéniques du poète ainsi que du gentil érysipèle, d'ailleurs guéri, mais aux suites hélas ! tellement fatales. Et on est bien plus près de l'histoire du coiffeur D. Cosmănescu ou du témoignage comme frissonnant d'horreur du docteur Alexandru Tălășescu, cité plus haut.

Dans son article déjà cité, Nicolae Iosub remarque, peut-être avec une excessive prudence (mais il est vrai que le tableau de Scipione Bădescu est presque insoutenable) :

« Les informations de cette lettre, avec un certain degré d'exagération [n.s.] sont transmises de Bucarest 7 jours après qu'Eminescu ait été frappé avec une brique par Petrea Poenaru, ce qui confirme l'histoire de Cosmănescu. Probablement Cosmănescu a cru qu'Eminescu était mort le jour même de sa visite chez le poète, mais en réalité l'agonie a duré encore sept jours. La tête brisée, il est normal que le poète soit agité par d'horribles douleurs. La question se pose pourtant pourquoi les docteurs n'avaient pas administré des médicaments (de la morphine par exemple), afin de calmer la souffrance et ont préféré lui mettre la camisole. »

En fait, l'explication est on ne peut plus simple, la camisole renforçant le scénario de la folie pour occulter l'abjection du meurtre.

C'est effectivement dans cet état pratiquement agonisant qu'Eminescu a répondu à l'interrogatoire du juge Bursan, dans le cadre des

¹⁵⁹ Apud Nicolae Iosub, *art. cit.* (v. note 103), qui cite cette lettre d'après Barbu Lăzăreanu, *Cu privire la Eminescu – Agonia* (Au sujet d'Eminescu – l'Agonie), Ed. Cultura Românească S.A.R. București, [1939].

Mihai Eminescu

démarches visant la mise sous interdiction de son cadavre en devenir ; c'était le dernier acte – tentative désespérée d'entrer dans un semblant de légalité – d'une procédure juridique qui aurait dû, depuis le début, *précéder*, et non *suivre*, l'internement du poète¹⁶⁰.

Point capital, bien qu'il se peut qu'on ait affaire à une simple supputation de Nicolae Iosub, vue l'absence de références complémentaires, alors que le scénario du meurtre par coup de brique était assez connu, même si tenu à l'écart du grand public : « *il n'avait pas été dévoilé, suite aux prières de Sutzu, qui ne voulait pas être accusé pour l'inadéquation des soins dans la surveillance des malades et dans la garantie des conditions normales de leur cohabitation* ».

Sans doute, rendre public le vrai scénario de la mort du poète pouvait entraîner des conséquences bien plus désagréables que celle invoquée dans l'article de Nicolae Iosub, par exemple, une enquête pénale aux suites imprévisibles qui aurait pu non seulement provoquer la fermeture de la "Charité" mais risquer surtout d'éclabousser les plus hautes sphères du pouvoir.

¹⁶⁰ La proposition est moins absurde qu'il n'y paraît, malgré le grotesque de cette procédure à l'encontre d'un agonisant, car c'est précisément cela qui a permis à Titu Maiorescu, le Critique avec majuscule, ce parangon de délicatesse morale et d'intégrité, comparable, sans doute, aux preux "sans peur et sans reproche" de jadis, de s'emparer des papiers du poète et de les censurer selon son habitude, pour ne laisser filtrer que l'image du génie visionnaire quasiment apolitique, malgré son indiscutable patriotisme, mettant sous le boisseau, autant que faire se pouvait, l'acérbe journaliste de *Timpu* qui n'avait comme unique critère de sa prose journalistique que son indomptable intransigeance ! Pour ne plus parler de la captation de ses revenus, provenant de la vente, hors contrôle de l'auteur, de l'édition de ses poésies faite par Maiorescu, édition que le poète abhorrait, ainsi que, par anticipation, de la pension viagère réclamée au bénéfice du poète depuis 1887 et enfin décidée aux deux chambres du parlement en avril et en novembre 1888, pour être finalement signée par le roi, avec son écriture flasque et avachie, seulement après le dernier internement, le 12 février 1889, quand Eminescu était déjà bouclé, cette fois, définitivement, à l'hospice du dr. Sutzu, en instance de mise sous la tutelle d'un « conseil de famille » constitué par... Titu Maiorescu et ses acolytes du moment, le poète étant déclaré, par un énorme déni de justice, dépourvu de membres de sa famille vivants ! (alors que son père, son frère Matei, et sa sœur Henriette s'évertuaient en vain de le soutirer aux griffes de ses persécuteurs).

Pour le dossier de mise sous interdiction, dont les pièces principales ont été publiées par Aug. Z. N. Pop, voir Dan Toma Dulciu, *Eminescu în culisele justiției. Dosarul interdicției judecătorești (Eminescu dans les coulisses de la justice. Le dossier de l'interdiction juridique)*, București, 2015.

Crimes d'État en Roumanie

Le 15 juin 1889 Maiorescu note sèchement dans son journal : « *Aujourd'hui, vers 3 heures, Eminescu est mort dans l'institut d'aliénés du docteur Sutzu d'une embolie.* »¹⁶¹. Nulle mention ni de petit caillou, ni d'érysipèle, ni de brique.

Le regard de la postérité

Il est d'ailleurs remarquable que bien plus tard – à une époque où les éventuels commanditaires et/ou complices de l'atroce crime d'État, Carol I^{er} pour commencer, mais aussi cet "homme de bronze" balzacien, imperméable aux scrupules, Titu Maiorescu, aparatchik de génie, le seul à avoir compris à l'époque (du moins en Roumanie) le formidable rôle politique d'une culture habilement "clientélisée"¹⁶² (sinon, si l'on excepte un véritable talent de caricaturiste littéraire pigmenté d'une

¹⁶¹ Cf. *Însemnări zilnice* ("Notations quotidiennes"), vol. III, éditions Socec, 1931, p. 157. Scénario peu ou guère compatible avec la thèse de l'érysipèle, et qui se traduit par la présence d'un caillot qui aurait bloqué la circulation du sang. Or en effet, techniquement, *une embolie cérébrale aurait pu être la cause interne du décès*, typique, dans ce cas, des suites d'une fracture du crâne avec enfoncement (embarrure), provoquant un traumatisme avec gonflement du cerveau (augmentation du flux sanguin en raison de l'engorgement des vaisseaux) et augmentation de la pression intracrânienne, ce qui provoque d'atroces douleurs et présente un risque très élevé de mortalité (infos sur [Wikipedia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Embolie)) : le témoignage attribuable à Scipione Bădescu (cf. lettre du 15 juin 1889, suscitée) confirme pleinement cette symptomatologie.

¹⁶² Pour documenter la technique maiorescienne du clientélisme les arguments ne manquent guère. Il suffit, pour l'instant de citer le passage final d'une lettre, apparemment non datée, où le chef du Parti Conservateur en personne, P.P. Carp, fait appel au réseau tissé par le politicien-critique : « *Tu as une clientèle étendue sur la genesis de laquelle tu m'as parlé un jour. Sapienti sit* » (apud Augustin Z.N. Pop, *Contribuții documentare...*, p. 333). Et plus précisément : « *La "Junimea" a été un cercle d'admiration mutuelle, sensibilisé à l'adulation des hôtes conservateurs ou des "femmes influentes", le cas de Mite Kremnitz, la belle-sœur du critique des Convorbiri literare* ("Conversations littéraires", la revue littéraire de la Junimea, n.n.). *L'attraction de celle-ci dans le jeu de coulisse de conservateurs poursuivait un calcul : Mite, étant l'épouse du médecin du Palais* (le Dr. Wilhelm Kremnitz, ancien élève, avec sa sœur Clara, de Titu Maiorescu, qui allait finir par épouser cette dernière pour la tromper ensuite avec sa belle-sœur, Mite, en la poussant au divorce, n.n.), *alors que c'était elle aussi qui rédigeait en intimité les mémoires quotidiens de Carol I* (honni soit qui mal y pense, n.n.), *cela ne pouvait qu'étendre la protection monarchique sur ses camarades littéraires. (...) Maiorescu a déclaré vers la fin de sa vie que les junimistes avaient utilisé de manière tactique la littérature comme une marche première et sûre dans la montée des échelles politiques* » (ibid. p. 309, n.s.). Ou plutôt, comme véritable escalier, dont la marche principale, Mihai Eminescu, avait été transformée par le "Critique" en véritable piédestal pour le culte de sa personnalité !

Mihai Eminescu

espèce de rhétorique logique plutôt grossière, le plus médiocre, le plus pitoyable critique roumain “depuis les origines jusqu’à présent”¹⁶³), ainsi que certainement le docteur Alexandru Sutzu, le prodigieux directeur de l’institut la “Charité” et bien d’autres, sensiblement plus obscurs, étaient tous décédés et, pour ainsi dire, hors d’état de nuire – plusieurs personnalités de premier plan, roumaines mais aussi étrangères, dont l’immense historien Nicolae Iorga, victime tragique de la bestialité légionnaire, Mircea Eliade, Rosa del Conte, géniale herméneute de l’œuvre de Mihai Eminescu, auteure du livre *Mihai Eminescu o dell’Assoluto*, Virgil Ierunca, le critique de l’*Europe Libre*, etc., savaient, eux aussi, que le poète était décédé à cause d’une agression à la brique ayant comme suite la fracture du crâne¹⁶⁴.

Une information intéressante précise, en partie, ce qui vient d’être dit. Dans l’anthologie de la littérature roumaine, élaborée en français par Nicolae Iorga et l’intellectuel français Septime Gorceix, réfugiés à Iassy pendant la guerre, en 1918, dans la note consacrée à la vie d’Eminescu on peut lire la proposition suivante :

« *Quelque temps plus tard, le génie martyr périssait tragiquement, le **crâne broyé à coups de pavé** par un fou, son compagnon d’infortune* » (n.s.)¹⁶⁵.

Bien plus tard, au début des années 70, le médecin Ion Nica¹⁶⁶ lance l’hypothèse (que nous avons déjà exploitée plus haut) du double coup de pierre :

« *Peut-être n’est-elle pas à exclure la possibilité d’une seconde agression de la part d’un fou – en dehors de celle décrite (avec*

¹⁶³ Si le terme de “critique” peut vraiment convenir dans son cas ; d’ailleurs c’est, je pense, spécialement pour lui qu’on a inventé le syntagme plutôt mystérieux de “critique normative”, essentiellement étrangère à toute véritable analyse et qui se limite à placer sur un piédestal le dogmatisme du censeur. Somme toute, c’est la revanche de Beckmesser (initialement comme on le sait, Hans Lick, personnage forgé d’après le critique musical Eduard Hanslick), ce qui aurait probablement plu au critique junimiste qui nourrissait une opinion détestable concernant Wagner !

¹⁶⁴ Cf. Nicolae Iosub, *art. cit.* (v. note 103).

¹⁶⁵ Cf. Nicolae Iosub, *art. cit.* (v. note 103).

¹⁶⁶ Dans son livre *Mihai Eminescu : la Structure somato-psychique*, avec une préface de Const. Ciopraga, Éditions Eminescu, 1972. L’auteur conteste d’ailleurs toute légitimité *médicale* à l’internement d’Eminescu dans un institut d’aliénés, opinion largement partagée, comme nous l’avons déjà vu, par d’autres chercheurs.

Crimes d'État en Roumanie

la pierre échappée de la fronde, en mai¹⁶⁷) – qui aurait causé, comme nous l'avons vu, la mort violente du poète dont Henriette était sûre, en en informant Cornelia Emilian¹⁶⁸. Sans doute, il ne peut s'agir que du même fou¹⁶⁹ : d'abord il a visé de loin avec la fronde, ensuite, il a frappé de près. Meurtre avec préméditation dans un hôpital d'aliénés mentaux où il est très problématique de savoir si Eminescu avait vraiment sa place. »

Assez bizarrement, si l'on se place du point de vue de la version officielle axée sur la "folie" du poète, qui aurait entraîné un irrémédiable obscurcissement intellectuel – version qui est loin d'être invalidée entièrement, même à notre époque, tant est puissant le préjugé et peut-être encore plus la volonté de "couvrir" les complices d'antan, principalement le roi Carol I^{er} et celui qui allait devenir son premier-ministre, Titu Maiorescu, personnage d'une crasse médiocrité qui jouit

¹⁶⁷ Nous nous permettons de remarquer que les pierres ne s'échappent pas des frondes d'elles-mêmes mais sont lancées délibérément !

¹⁶⁸ Il s'agit, bien entendu, de la lettre du 22 juin 1889, déjà citée (pour la référence, v. note 64).

¹⁶⁹ À savoir, Petre Poenaru, fils de l'actrice Cleopatra Poenaru qu'Eminescu avait intensément courtisée, sans succès dit-on, puisque l'actrice faisait partie du "harem" – la formule ne nous appartient pas – de Titu Maiorescu. Le "Critique" avait apparemment fait un enfant à Mite Kremnitz, "sultane favorite" du "harem" et belle-sœur de son épouse Clara. Détail particulièrement croustillant, et Clara, sa future épouse, et Wilhelm Kremnitz (le mari bafoué, futur médecin de la maison royale roumaine) avaient été les élèves de Maiorescu, qui, vers le début de sa riche carrière, leur avait enseigné le français. Il est curieux, dans ces conditions, que ce fût le poète qu'on accusât de "débauche" et cela jusqu'au rapport d'autopsie non signé du dr. Sutz. Il est aussi tout à fait vrai qu'Eminescu avait entretenu des relations intimes avec la vertueuse Mite (par son nom véritable Marie Charlotte von Bardeleben, née le 4 janvier 1852 à Greifswald, en Allemagne et morte le 18 juillet 1916 à Berlin), chose qui ne s'était probablement pas passée sans éveiller le ressentiment de l'encore plus vertueux et intègre Titu Maiorescu. D'ailleurs, suite à toute cette intrigue Clara Maiorescu (née Kremnitz, sœur, donc, du mari cocu) avait demandé le divorce ! Enfin, pour la formule même de "harem de Maiorescu" il faut remonter à une lettre du 8 décembre 1880, passablement sarcastique, de Veronica Micle, le grand amour d'Eminescu, amour profondément partagé puisqu'elle se donne la mort à peine un mois après le décès du poète, lettre où elle écrit entre autres: « *Ce n'est ni le lieu ni le moment ici pour faire un commentaire aussi au sujet du Lyrique Poète (évidemment Eminescu, n.n.), il suffit de dire qu'il s'est comporté envers moi comme seules des personnes du cercle littéraire de M. Maiorescu pouvaient le faire, Cercle auquel, d'ailleurs, Eminescu lui-même donne le gracieux nom de "Harem de Maiorescu", harem dans lequel l'illustrissime M-me Kremnitz est la sultane favorite* » (Augustin Z.N. Pop, *ibid.* p. 354).

pourtant dans l'*establishment* culturel roumain d'un prestige invraisemblable, dont ne bénéficie que, peut-être, Goethe en Allemagne –, après la mort tragique, suite à un assassinat abject, du plus grand poète que la Lune et Vénus ont, sur la terre roumaine, aperçu, ont été découvertes, dans la chambre qu'il occupait à la "Charité", plusieurs poésies récentes parmi lesquelles *La Vie* ainsi que *Les Étoiles au Ciel*, sans parler de deux feuilles déchirées d'un bloc-notes sur lesquelles était transcrit le fameux poème *Deșteaptă-te române* ("Reveille-toi Roumain"), le texte de l'actuel hymne national, l'information étant fournie par un journaliste de *Fântâna Blanduziei*, Ilie Jghel¹⁷⁰ :

« Par un heureux hasard je suis tombé sur deux feuilles d'un bloc-notes, écrites par lui au temps où il se trouvait à l'Hospice. L'écriture est, comme toujours, calme, à traits réguliers. J'ai décidé de les rendre publiques afin qu'on voie qu'Eminescu était poète même lorsqu'il n'était pas Eminescu... Sur le verso de cette feuille on trouve *Deșteaptă-te române* ».

Le témoignage d'Ilie Jghel demeure précieux par ce qu'il révèle concernant la constance poétique d'Eminescu – démenti incontestable de toute pathologie mentale qu'on a pu lui inventer dans la foire d'empoigne des diagnostics, parallèle à celle des scénarios concurrents du crime – et donc le fait qu'en assassinant le journaliste politique, c'était toujours le poète qu'on tuait. Il semble néanmoins évident que le collègue de *Fântâna Blanduziei* ne pouvait ou n'osait pas comprendre tout ce qu'un internement psychiatrique à base politique pouvait vraiment signifier comme horreur totalitaire, cela surtout dans un pays qui n'avait guère connu jusqu'alors de semblable phénomène. Nous rappelons qu'Eminescu est le premier homme de lettres roumain à avoir été interné, voir *torturé* et assassiné pour son œuvre – par la suite, les exemples de ce genre ne vont point manquer, au point que le crime d'État va devenir un véritable *hobby* de l'État roumain, comme les précédents chapitres l'ont montré¹⁷¹.

Sans doute, le "diagnostic" de folie n'a en lui-même rien de véritablement médical, représentant plutôt une "expertise grand-public" destinée à calmer les consciences et à noyer sous une compassion bon-marché le double crime politique, à savoir l'assassinat physique doublé

¹⁷⁰ Cf. Nicolae Iosub, *art. cit.* (v. note 103).

¹⁷¹ V. aussi les résumés en français de notre étude "Trois crimes d'État", dans *Les Cahiers "Psychanodia"*, N° 2, avril-mai 2021 en ligne (Annexes), cf. note 1.

Crimes d'État en Roumanie

par l'assassinat moral. Type de liquidation dont Titu Maiorescu demeure, indéniablement, le grand maître.

S'agit-il d'un assassinat politique ?

Les internements successifs d'Eminescu, ainsi que les conditions abusives et inhumaines du traitement, menant finalement à un crime, comme les documents discutés ci-dessus le montrent clairement, ne sont pas sans rapport avec le contexte politique dans lequel le poète a évolué, en particulier en tant que journaliste au quotidien *Timpul* (*Le Temps*), entre 1877 et 1883. Trop de facteurs concordent avec la thèse d'une volonté manifeste d'éliminer Eminescu de la scène publique et, avant tout, de la tribune politique que représentait sa plume de journaliste.

La mise à l'écart

Son évincement commence dès la fin de l'année 1881, quand la décision est prise de le démettre du poste de rédacteur en chef qu'il occupait depuis février 1880, pour faire place à Grigore G. Păucescu¹⁷². Celui-ci venait non seulement pour remplacer Eminescu mais pour prendre en main le journal – dont il était d'ailleurs un des membres fondateurs – dans le cadre d'une nouvelle orientation politique : une aile du parti conservateur, dirigée par Titu Maiorescu, s'était rapprochée ostensiblement du parti libéral, dès la proclamation du royaume en mars 1881 (Carol I^{er} de Hohenzollern devenant, de prince régnant, roi de la Roumanie), pour constituer une coalition autour du roi, où des conservateurs – P. P. Carp, Titu Maiorescu, P. Mavrogheni, Th. Rosetti – prenaient des portefeuilles dans un gouvernement à étiquette libérale. C'était ce qu'on a appelée, à l'époque, « l'opposition aumônée » (en roumain “opoziția miluită”).

¹⁷² Les changements dans la rédaction de *Timpul*, leurs motivations et leurs conséquences sont analysés par D. Vatamaniuc, dans *Mihai Eminescu. Opere* (Œuvres), vol. X. Publicistică (Journalisme), EA, București 1989, pp. V-X, ainsi que dans son introduction au vol. XIII, EA, București 1985, pp. 5-10. L'opposition du poète au programme politique de Titu Maiorescu est soulignée également dans l'introduction au vol. XII, EA, București 1985, p. 6.

Sur Grigore G. Păucescu (1842-1897) voir une évocation récente qui retrace son parcours dans [Ziarul Mara](#) (signé : Cornelia Rădulescu, 5 février 2021).

Mais qu'en était-il de *l'homme libre* ? Eminescu étant opposé à cette orientation, il devait donc être écarté, ou du moins, « calmé »¹⁷³. À *Timpul*, suite à cela, il fut, d'ailleurs, réduit à un rôle de simple rédacteur à temps partiel (3 articles par semaine), sous la coupe du nouveau « directeur politique », Grigore C. Păucescu. Celui-ci commença son éditorial en janvier 1882 par critiquer l'œuvre de son prédécesseur (qui exprimait ses propres opinions en « *des termes trop colorés* » – lire, trop tranchants, voire trop *libres*, alors que l'heure était à la coalition avec les adversaires politiques d'hier). Il donna aussi les règles de la « nouvelle direction »¹⁷⁴, qui se dotait d'un comité éditorial nommé par lui-même dont la mission était de veiller à ce que « *les idées soutenues dans le journal soient conformes aux tendances du parti* », empêchant donc l'expression d'opinions trop libres...

Les élections d'avril 1883 sont venues confirmer l'alliance tacite libéralo-conservatrice, notamment entre le courant maiorescien et « les libéraux sincères » de G. Vernescu, dont profitaient, avec des portefeuilles renouvelés, les mêmes P. P. Carp, Titu Maiorescu, Th. Rosetti, ce qu'à l'époque leur valut de changer de surnom, d'« opposition aumônée », en « opposition coalisée ». Alors que d'autre part, à partir de février 1883, *Timpul* accueille de plus en plus d'attaques à l'encontre des hommes politiques libéraux et conservateurs qui désapprouvaient la formation de l'« opposition coalisée ». Il résulte

¹⁷³ Cf. au fameux «*și mai potoliți-l pe Eminescu*» (« et quant à Eminescu, calmez-le donc, à la fin ») comme l'écrivait dans une lettre à Maiorescu P. P. Carp, à l'époque, ambassadeur à Vienne, où il était en train de négocier un accord secret avec la Triple Alliance (Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie), conclu d'ailleurs le 30 octobre 1883, à un moment où, de toute façon, Eminescu était hors-jeu (v. *infra*). Probablement au courant de la préparation du traité, dégoûté, Eminescu réagit violemment : « *Sommes-nous des hommes ou des esclaves* (en roumain «*fameni*» du lat. *famulus* > osque *famel*, «serviteur, esclave», *apud* Ioan Nădejde, *Dicționar latin-român*, Ed. Adevărul S.A., IV^e édition, 1930; chose intéressante, la I^{ère} édition datait, elle, de 1894), *des eunuques ridicules du Grand Mogul. Que sommes-nous, des comédiens, des saltimbanques de rue, pour changer d'opinion comme de chemise et de parti, comme de bottes ?* » *apud* George Roncea, Victor Roncea, Nicolae Georgescu, [*Adevărul despre Eminescu – la 120 de ani de la ucidere*](#) (La vérité sur Eminescu – à 120 ans après le meurtre, en ligne). En effet, sous la «nouvelle direction» politique de Titu Maiorescu, les junimistes étaient bien devenus des «esclaves» et des «eunuques» !

¹⁷⁴ Le syntagme avait été consacré, il est vrai, dans un sens littéraire et généralement culturel, par Titu Maiorescu lui-même, qui se posait ainsi comme Grand Architecte, voire «Demiurge», «des mots et des choses» en Roumanie.

Crimes d'État en Roumanie

d'ailleurs de plusieurs indices qu'Eminescu était en conflit avec la nouvelle direction idéologico-politique du journal.

La mise au pas du journaliste Eminescu par ces changements rédactionnels et éditoriaux et, surtout, par ce changement de cap, a certes raté son coup, car il continua à jouer son rôle d'électron libre, sans censurer sa parole en fonction des uns et des autres – ni libéraux, ni conservateurs, ni roi, ne l'empêchaient de dire ce qu'il pensait juste et de critiquer ce qu'il trouvait critiquable. Il devient clair en tout cas que rien n'allait plus, politiquement parlant, entre Eminescu et Maiorescu¹⁷⁵.

Sur le terrain littéraire aussi, il faut croire que le poète ne pouvait supporter les interventions de Maiorescu sur ses textes (notamment les séances de « cisellement » et de « polissage » du poème *Luceafărul*, que le critique a finalement publié en volume sans l'aval du poète, en l'amputant de 3 strophes clés et en remplaçant un distique par un autre de son propre cru)¹⁷⁶.

La surveillance policière

Politiquement parlant, Eminescu risquait, par son opposition de l'intérieur du mouvement conservateur, de faire éclater la société littéraire Junimea, tous ses membres (dont la plupart étaient aussi des hommes politiques) n'étant pas partisans de la nouvelle orientation imposée par Maiorescu. Celui-ci a sans doute agi par opportunisme politicien et intérêt personnel, mais aussi par suite de son adhésion, avec une partie des conservateurs, alliés aux libéraux groupés autour du roi, au projet du traité secret avec l'Autriche-Hongrie, qui se préparait déjà courant 1882, sinon bien avant, projet dans lequel Maiorescu a joué un rôle clé. Ainsi, le critique Nicolae Manolescu opine que « *l'article* [de Titu Maiorescu] *de Deutsche Revue du 1^{er} janvier 1881 a décidé au*

¹⁷⁵ Peut-être sur un plan personnel les choses allaient encore plus mal, la pomme de la discorde, pour ainsi dire, étant, bien entendu, la « sultane favorite » du « harem » maiorescien, Mite Kremnitz (cette idée sera développée dans un numéro ultérieur de notre revue).

¹⁷⁶ Voir notre étude *Eminescu restituit: O "versiune integrală" a Luceafărului*, (Eminescu restitué : une version intégrale de "Luceafărul"), avec une réédition du poème incluant 50 strophes supplémentaires, dans la revue [Vatra](#), n° 1-2/2018 (Târgu Mureș, Roumanie), [à télécharger ici](#) (texte en roumain, sur [notre site](#)).

Mihai Eminescu

*fond l'entente avec l'Autriche de 1883 et le traité tenu secret jusqu'à la [première] guerre mondiale »*¹⁷⁷.

Ce traité, signé finalement en octobre 1883, quand Eminescu était désormais sorti de la scène publique (et sur le point d'être envoyé au sanatorium Oberdöbling près de Vienne, où était mort en 1850 Nikolaus Lenau, poète qu'Eminescu avait traduit et dont il avait subi l'influence), allait rester secret jusqu'à l'entrée en guerre de la Roumanie, courant 1916. Or, le traité stipulait l'engagement du jeune État roumain issu des deux principautés historiques, la Moldavie et la Valachie, à *ne pas revendiquer le territoire de la Transylvanie*, donc à la consécration d'une amputation non seulement territoriale mais surtout identitaire qui allait à l'encontre d'une aspiration essentielle et tellement chèrement payée sur le plan historique que cette démarche équivalait, en fin de compte, à *l'élévation de la haute trahison au rang de raison d'État*. Ce fut la défaite, finalement, des puissances centrales auxquelles la Roumanie avait dû adhérer par ce traité, et dont elle a su se défaire en rejoignant l'Entente, qui a rendu possible l'union de la Transylvanie avec la Roumanie, le 1^{er} décembre 1918.

Avec la « grande union » de 1918 allait se réaliser, après un quart de siècle, le projet « Grande Dacie » porté en son temps par la société «Carpații» (Les Carpates), dont Eminescu faisait partie. Le poète n'a jamais cessé de rêver aussi à la réintégration des territoires perdus au Nord (la Bucovine, annexée par la monarchie des Habsbourg en 1775) et à l'Est (la Bessarabie, annexée par l'empire russe en 1812). À maintes reprises le poète a déploré dans ses articles la perte de la Bessarabie méridionale (les trois départements qui étaient revenus à la Roumanie en 1856 par suite de la guerre de Crimée), dont la cession à la Russie après la guerre anti-ottomane de 1877 avait été acceptée par le gouvernement libéral, en échange de la reconnaissance de l'indépendance¹⁷⁸. Mais il ne faut pas confondre une attitude de

¹⁷⁷ Nicolae Manolescu, *Istoria critică a literaturii române. 5 secole de literatură*, (L'histoire critique de la littérature roumaine. 5 siècles de littérature), éd. Paralela 45, 2008, p. 360.

¹⁷⁸ Voir l'analyse de l'œuvre journalistique d'Eminescu dédiée à la question de la Bessarabie par [Theodor Codreanu](#), «Basarabia în publicistica eminesciană» (La Bessarabie dans l'œuvre journalistique éminescienne), dans *Limba Română* 2012, en ligne: [I, nr. 5-6](#), [II, nr. 7-8](#), [III, nr. 9-10](#). (Cette question a retardé pendant plusieurs années, jusqu'en décembre 1989, la sortie du volume X des *Œuvres*, contenant les articles dédiés à la Bessarabie).

Crimes d'État en Roumanie

journaliste politique, comme celle d'Eminescu, opposé aux calculs et plans secrets de la coalition philo-germano-autrichienne de Maiorescu & co., avec une action séditeuse dans laquelle il se serait engagé à l'encontre de l'Autriche-Hongrie concernant la Transylvanie.

C'est vrai, les autorités austro-hongroises semblent avoir pris assez au sérieux l'activité de la société "Carpații", au point d'en faire surveiller les séances et les membres (dont Eminescu) par leurs services secrets : mais ç'en était après tout leur boulot !¹⁷⁹ Il est pourtant fort étonnant à constater, au vue des sources, que Vienne ait pu vraiment considérer les rêves d'intégration nationale véhiculés par les membres de cette société, pour la plupart jeunes étudiants, comme un projet effectif d'action militaire roumaine en Transylvanie, et cela au point de déclencher une crise diplomatique avec Bucarest *pour cette raison même*, et d'intimer aux autorités roumaines l'ordre d'arrêter Eminescu comme possible meneur d'un tel plan belliqueux, aussi irréaliste qu'improbable, plan que, selon M. Constantin Barbu, Maiorescu aurait intercepté et transmis au roi ! Et pourtant, il s'avère qu'Eminescu était dans le viseur des services secrets autrichiens au moins depuis le 14 mars 1876, puisque, lorsqu'il tient à Iassy une conférence intitulée "L'influence autrichienne sur les Roumains des Principautés" (publiée en roumain dans *Curierul de Iași* du 1^{er} août de la même année¹⁸⁰), le consul autrichien de Iassy, Hans Wenzl, se presse d'en informer le comte Iulius von Andrassy, ministre des affaires étrangères de l'Empire, sur le contenu de cette communication. Chose intéressante, le diplomate pousse son zèle

¹⁷⁹ En effet, la Société "les Carpates" formait, selon Nicolae Georgescu, un véritable parti secret avec des milliers de membres qui militaient pour l'unification de la Transylvanie au jeune royaume roumain, ce qui continuait, après tout, la révolution de 1848-49 d'Avram Iancu et, plus en profondeur, la révolution de 1784 de Horia, Cloșca et Crișan, et qu'on doit, sans doute, rapprocher du mouvement mémorandiste de 1892 consistant dans une pétition envoyée par les dirigeants roumains de Transylvanie à l'empereur François-Joseph, demandant l'égalité des droits avec les Hongrois et la fin de la politique de magyarisation. *Mutatis mutandis*, on retrouve là un mouvement analogue à celui qui allait secouer, près d'un siècle plus tard, l'Europe de l'Est pour imposer au totalitarisme communiste le respect des droits de l'homme.

¹⁸⁰ V. Eminescu *Opere*, vol. IX, E.A.R.S.R., 1980, pp. 163-173 et les commentaires de D. Vatamaniuc, pp. 589-591.

Mihai Eminescu

jusqu'à traduire en allemand la susdite conférence, traduction qu'il annexe à son rapport¹⁸¹.

Pire encore, la même année le poète commence à être poursuivi par un agent, un certain F. Lachman, stipendié par l'Ambassade d'Autriche à Bucarest. D'ailleurs, le 7 juin 1882, près d'un an avant l'arrestation et l'internement psychiatrico-politique subséquent d'Eminescu, l'ambassadeur autrichien de Bucarest, le baron Mayer, transmettait un rapport le concernant, axé surtout sur son activité dans le cadre de la société "Carpații"¹⁸² et son engagement en vue de l'unification territoriale de la Roumanie, cela dans un contexte où intégrité territoriale et identitaire étaient perçues comme solidaires.

Le déclenchement de la persécution

Nous pensons plutôt que sa personnalité et sa plume, bien plus encore que sa participation aux séances de ladite société irrédentiste, irritaient avant tout, et depuis longtemps, les autorités et factions politiques locales, ainsi que le roi lui-même, et que la voix du poète-journaliste dérangeait au point de leur faire prendre la décision de la faire taire à tout prix. Et l'internement psychiatrique fut la solution toute trouvée, que Maiorescu a sans doute facilitée et suivie de très près, comme son journal intime le prouve amplement (cf. ci-dessus n. 79).

S'il y a un événement déclencheur, qui a pu fournir non les motivations profondes mais l'occasion, sinon le prétexte d'agir à l'encontre du poète, celui-ci nous semble se situer plutôt dans le contexte des festivités de Iassy (5-13 juin) à l'occasion de l'inauguration de la statue d'Étienne le Grand, le voïévode mythique qui cristallisait une partie des rêves de réintégration nationale. Eminescu y participa en tant que correspondant de *Timpul*, et écrivit à ce sujet plusieurs articles extrêmement acides à l'adresse du roi et des membres du gouvernement présents, en décrivant la confiscation de l'événement par un pouvoir démagogique, méprisant du peuple et étranger aux intérêts nationaux, prêt à adopter une gesticulation patriotarde uniquement pour se constituer un crédit auprès des citoyens.

¹⁸¹ Cf. Dan Toma Dulciu, "[28 iunie 1883... Adevărata cauză a înlăturării lui Eminescu din viața publică](#)" ("Le 28 juin 1883... La vraie cause de la mise à l'écart d'Eminescu de la vie publique"), en ligne, 19 novembre 2006.

¹⁸² Cf. *ibid.*

Crimes d'État en Roumanie

C'est dans ce contexte que, bien en dehors des festivités officielles, Eminescu rendit publique sa fameuse poésie *Doîna*, en la déclamant au milieu des « membres anciens » de Junimea réunis pour une séance ad-hoc dans la capitale moldave. Ils furent tellement impressionnés – nous raconte Iacob Negruzzi – qu'ils firent éclater des applaudissements, ce qui n'était jamais arrivé depuis la création de la société vingt ans auparavant, et vinrent tous embrasser le poète¹⁸³. On peut penser que ces « membres anciens », qui, eux, n'avaient pas de postes au gouvernement, n'étaient pas non plus forcément adeptes de la « nouvelle direction » ou « opposition coalisée » constituée par P. P. Carp et Titu Maiorescu.

Perpessicius, l'initiateur de la grande édition critique, date les débuts de ce poème cinq ans auparavant (1878), comme étant « *le cri d'alarme du poète, au lendemain de la perte de la Bessarabie* » [méridionale], ce que corrobore, d'après le critique, la notice suivante d'Eminescu, de 1882¹⁸⁴:

« Samedi 9 octobre : quatre ans depuis que, par l'inhabile politique de ceux qui nous gouvernent depuis 7 malheureuses années, a été vendue ou nous a été ravie une côte de la mère patrie, la chère Bessarabie. »

Le poème acclamé par les « membres anciens » de Junimea témoigne donc de la douleur provoquée par la mutilation et l'occupation du pays par des puissances étrangères, à l'Est comme à l'Ouest (« *De Dniestr à Tisza...* »).

¹⁸³ Cf. Perpessicius, *Mihai Eminescu. Opere (Œuvres)* vol. III, Fundația Regele Mihai I, 1944, pp. 2-4. Le témoignage de I. Negruzzi est reproduit de la revue *Convorbiri Literare*, XXIII, 4, 1 Iulie 1889, le même numéro où fut publié *Doîna* (alors qu'Eminescu venait tout juste d'être interné à l'hospice du dr. Sutzu !). Perpessicius cite aussi, à propos des festivités officielles de Iassy, comme une vision parallèle, proche de celle du poète lui-même, le reportage-pamphlet *Inauguration de la statue d'Étienne-le-Grand* paru dans *L'Indépendance roumaine* (n° 1710, 5/17 juin 1883) sous la plume d'Émile Galli, le journaliste français dont l'expulsion de Roumanie fut ordonnée par le gouvernement libéral de I. C. Brătianu ainsi que par le roi Carol I^{er} le 28 juin 1883, à savoir le jour même de l'arrestation et de l'internement « psychiatrique » d'Eminescu – expulsion contre laquelle le poète réagit d'ailleurs énergiquement dans son dernier article à *Timpul*, paru ce même jour du 28 juin 1883, comme nous le verrons un peu plus loin.

¹⁸⁴ *Timpul*, VII, n° 224, Marți 12 Octomvrie 1882, p. 1, rubrique *Informații*), (cf. Perpessicius, *ibid.* p. 4, n. 2).

Mihai Eminescu

Voilà donc que la confuse « maladie » d'Eminescu, aux « symptômes » et aux « diagnostics » aussi embrouillés que contradictoires – et aux « traitements » dès le début aussi musclés que s'il s'était agi d'un « fou dangereux », mieux dit, d'un prisonnier politique – s'est « subitement » déclenchée, quelques jours seulement après les événements de Iași, ce 28 juin 1883 étrange, jour de toutes les coïncidences, puisque ce jour même a lieu l'interdiction de la société Carpații (Les Carpates), dont le siège fut perquisitionné et dévasté par des agents du pouvoir, la rupture, pendant 48 heures, des relations diplomatiques de l'Autriche-Hongrie avec la Roumanie, ainsi que l'envoi par télégramme adressé au roi Carol I^{er} d'un ultimatum de la part du chancelier Otto von Bismarck, menaçant la Roumanie avec la guerre, l'enjeu immédiat consistant dans l'orientation de la politique roumaine en direction des Puissances Centrales par la signature d'un traité d'alliance qui impliquait le renoncement définitif et total à toute prétention sur la Transylvanie¹⁸⁵. Traité secret (cf. à son article VI) où le renoncement à la Transylvanie n'était point explicite mais seulement impliqué, et qui fut finalement signé le 30 octobre de la même année, à un moment, le fait est hautement significatif, où Eminescu avait été éliminé du jeu politique.

Le dernier article

Or, c'est toujours dans cette plage de temps ayant pour centre le 28 juin que sont parus les derniers articles critiques du poète dans *Timpul*, dédiés, justement, aux conséquences des événements de Iassy, dont l'expulsion d'Émile Galli, qu'il dénonce avec force, dans son article daté du 28 juin même, comme une attaque à la liberté de la presse¹⁸⁶ :

¹⁸⁵ *Apud* Dan Toma Dulciu *art. cit.* et George Roncea, Victor Roncea, Nicolae Georgescu *art. cit.* (le traité est consultable [en ligne](#)).

¹⁸⁶ Étrangement, ce dernier éditorial du poète dans *Timpul*, daté du 28 juin 1883 et paru à cette même date, jour de son arrestation et internement, dans le numéro 142/An VIII daté du 29 juin 1883 (les journaux paraissaient la veille), ne figure pas dans l'édition académique de ses *Œuvres* (vol. XIII : Publicistica. 1882-1883 ; 1888-1889, ERSR, 1985) et aucune explication n'est donnée pour cette omission. Nous en citons ici, en notre traduction, quelques fragments, d'après Victor Roncea, [Ultimul articol al lui Eminescu din Timpul. 28 – 29 Iunie 1883. Foto-document: Pentru Libertatea Presei](#) (Le dernier article d'Eminescu dans *Le Temps...*) (publication en ligne du 29 juin 2009 : transcription et photographie de la page du journal) ; la collection intégrale du journal pour la période d'activité d'Eminescu (1877-1883) est consultable sur le [site en ligne](#) de la bibliothèque "G. T. Kirileanu" de Piatra Neamț. Il est inutile de

Crimes d'État en Roumanie

« La victoire aux élections, l'agenouillement de la nation devant le pouvoir usurpateur, éveille aussi des appétits tyranniques, et avant tout, la prétention de voir approuvé et applaudi l'usurpateur dans ses actes, par tous les moyens. (...) »

La seule chose dont il n'a pu encore triompher restait uniquement la presse, et cela est considéré, pensons-nous, par le régime, d'autant plus insupportable que, dans l'exercice de son pouvoir discrétionnaire, il a dû devenir capricieux, c'est-à-dire se mettre en colère pour un rien.

Pour notre régime omnipotent, la presse, avec ses cris, avec ses lamentations continues, fait sans aucun doute l'effet d'une crécelle qui, par son grincement strident, donne des crispations nerveuses. Nécessairement, le besoin s'est fait sentir de mettre en pratique les moyens d'étouffer le cri contre la trahison et contre les transgressions du régime, afin qu'il soit tranquille dans son règne absolu. (...) »

Mais quand on se souviendra du fait que le directeur (...) de la feuille L'Indépendance roumaine a été encouragé et soutenu en tant que journaliste par le gouvernement actuel lui-même, quand on se souviendra que M. Galli, à travers un autre journal qu'il a fondé, L'Orient, a fait ses débuts dans notre pays en tant que partisan de la politique du gouvernement, alors bien sûr, on verra encore mieux à quel point devient impie la présente disposition d'expulsion.

Comment ? Pour célébrer le gouvernement, un étranger peut être toléré et encouragé, et pour le critiquer, non ? Alors est nié sans raison le principe même d'équité, qui n'admet pas la mutilation du droit, qui ne peut admettre la faculté de dire oui sans admettre celle de dire non. (...) »

Mais nous pensons qu'il n'est pas nécessaire d'arguer plus, pour convaincre de la mauvaise disposition du gouvernement envers la presse. Nous devons maintenant nous attendre à d'autres mesures encore plus odieuses, car la pente est glissante et n'a aucun obstacle jusqu'au précipice.

Quant à la presse, nous pourrions assurer au régime que, peu importe à quel point ses actes de vengeance peuvent être

souligner l'extrême virulence anti-totalitaire de ce texte; "le pouvoir usurpateur" ainsi que "l'usurpateur" tout court cible, sans doute, le roi Carol I^{er}.

Mihai Eminescu

terribles, il ne sera pas en mesure de détourner certains des caractères forts qui s'y trouvent, et la crainte est que, en cherchant la victoire partout, il perde aussi celle qu'il a déjà gagnée dans sa démarche monstrueuse pour subjuguier aussi la presse. »

Eminescu, un de ces trop rares « caractères forts », intransigeants et inflexibles, en écrivant cet article pressentait, sans doute, l'acharnement irréprouvable du système à son encontre : « *Nous devons maintenant nous attendre à d'autres mesures encore plus odieuses, car la pente est glissante et n'a aucun obstacle jusqu'au précipice.* »¹⁸⁷

Se doutait-il que la répression qui devait le pousser à un dénouement fatal, allait commencer ce jour même, le 28 juin 1883, par une arrestation policière et l'internement de force, en toute illégalité, dans un hospice privé pour intraitables désignés comme « fous » ? Pouvait-il pressentir l'abîme de trahison, bassesse, cruauté, hypocrisie, où tant de ses soi-disant amis, abusés par de plus hauts qu'eux ou carrément complices, Maiorescu en tête, allaient l'enfoncer, année après année, en le passant d'hospice en hospice et en lui refusant toute porte de sortie de ce piège à rats, toute possibilité de revenir durablement à une vie civile, et cela, jusqu'à l'internement définitif en février 1889, voué à conclure un dossier de mise sous tutelle qu'avait ouvert le même Maiorescu depuis déjà le premier internement en juin 1883 – dossier qui, n'ayant pas abouti dans les termes, fût finalement clos par l'assassinant du « patient » ?¹⁸⁸

¹⁸⁷ L'importance de cet article comme témoignage anticipé du poète sur le sort qui allait l'atteindre le jour même, ainsi que les révélations qu'il contient sur le contexte politique qui a déclenché son arrestation, seront discutées dans un futur numéro.

¹⁸⁸ Le parcours détaillé des six années de calvaire qu'a vécu le poète, entre ce fatidique 28 juin 1883 et sa mort le 15/16 juin 1889, ne peut faire l'objet de cette étude, où nous nous sommes concentrés, dans les chapitres précédents, sur le ou mieux dit les « diagnostics » de sa ou ses « maladies », et sur les témoignages qui mettent en évidence une mise à mort délibérée : une mort civile, d'abord, par l'éviction brutale de la vie sociale, l'internement psychiatrique, et la mise sous interdiction, une mort physique ensuite, par le traitement criminel qui lui a été administré, culminant, finalement, avec un coup fatal à la tête. Mais nous tenons à mentionner ici que nombre d'auteurs, depuis une cinquantaine d'années, qui ont traité de cette période (1883-1889) et que nous avons cités dans la présente étude (à commencer par les dr. Ion Nica et Ovidiu Vuia, ensuite Nicolae Georgescu, Theodor Codreanu, Călin L. Cernăianu, Dan Toma Dulciu, Nicolae Iosub et d'autres), ont démontré la fausseté de l'image d'un poète abîmé dans la maladie mentale, qui n'a plus rien produit après son « effondrement » le 28 juin 1883, image qu'avait imposée à l'époque Maiorescu et

Crimes d'État en Roumanie

En tout cas, ce texte remarquable, en plus de constituer une des plus énergiques dénonciations du pouvoir politique de l'époque, montre aussi à quel point était aguerri, vif et, surtout, rigoureux l'esprit du poète, le jour même de son soi-disant « effondrement » mental, qui aurait justifié son internement à l'hospice psychiatrique, et son maintien sous la chappe de plomb d'une soi-disant « folie », ou « grande obscurité », jusqu'à la fin de ses jours !

Mais ce qui est encore plus révélateur pour confirmer les raisons politiques et les mécanismes souterrains du pouvoir qui ont régi la mascarade tragique de la soi-disant « folie » d'Eminescu et sa mise sous le boisseau, jusqu'au fatal coup de grâce, est le fait que le dernier internement, exécuté, telle une sentence à l'encontre d'un criminel de droit commun, toujours par la police, le 3 février 1889 (selon le « rapport d'autopsie » déjà analysé), a eu lieu consécutivement non à quelques manifestations de démence avec trouble de l'ordre public (comme veut nous le faire croire le même document), mais... à la publication par Eminescu, revenu à Bucarest en avril 1888 et ayant repris (souvent incognito, peut-être parce que se sachant banni) son activité de journaliste politique, d'un article retentissant paru dans le journal *România liberă* (La Roumanie libre) du 13 janvier 1889 (incipit : *Se poate pune întrebarea / On peut se poser la question*). Cet article, qui émettait des doutes à l'encontre du gouvernement de coalition libéralo-conservateur de l'époque (ayant à sa tête Th. Rosetti et dont Maiorescu faisait partie), notamment concernant sa réelle volonté et sa bonne foi à vouloir accomplir une réforme en faveur de la paysannerie – position critique désavouée, dès le lendemain, par la direction du journal, pour calmer les membres de l'exécutif qui s'étaient sentis visés¹⁸⁹ – allait malgré tout entraîner un peu plus tard, le 30 mars,

ses acolytes (A. Sutzu, N. Petrașcu, D. Ventura, et d'autres) et qu'avaient perpétrée sans contestation, pendant plus d'un siècle, les historiens et les critiques littéraires (dont, hélas, George Călinescu, le véritable Critique avec majuscule); malheureusement, cette image volontairement fausse persiste encore dans les dictionnaires, encyclopédies, et manuels scolaires, en dépit des preuves accablantes qui se sont accumulées pour la démontrer, en montrant qu'elle participait en fait d'une volonté de rabaissement et de diminution de l'œuvre et de la personnalité du poète-journaliste et penseur politique. Nous y reviendrons dans une publication ultérieure.

¹⁸⁹ En particulier Gună Vernescu, libéral, ministre de la Justice dans le cabinet junimisto-conservateur, qui dans un premier temps donna sa démission, pour y revenir le lendemain, sous l'effet des assurances données par P. P. Carp lui-même comme quoi Eminescu serait désavoué, ce qui fut fait le 14 janvier par la direction du journal

Mihai Eminescu

la démission dudit gouvernement et l'avènement d'une équipe purement conservatrice dirigée par Lascar Catargiu, dont Eminescu était proche (mais qui n'allait pas non plus aboutir à la réforme attendue). Un petit séisme politique donc, dont, hélas, le poète n'allait pas pouvoir se réjouir, alors qu'il l'avait déclenché, car juste après la parution de son article incendiaire, peut-être même dans les jours qui ont suivi (le 3 février comme date de l'internement mentionnée dans le soi-disant rapport d'autopsie pouvant être en fait une post-datation), il était définitivement poussé hors de la scène publique, et placé sous un « traitement » par injections au mercure qui visait plus la mise à mort qu'une quelconque guérison, dans la clinique du dr. Sutzu !¹⁹⁰

Tout ce faisceau de « coïncidences », dont on sait le concours fatal vers le dénouement, six ans après, par le crime dont témoigne post mortem l'état du cerveau d'Eminescu, s'avère extrêmement troublant, et conforte de plus en plus clairement, avec une dérangeante limpidité, la thèse d'un assassinat, d'abord moral, social et professionnel, par l'internement abusif et la mise sous interdiction, et finalement physique, ordonné, sans doute, par les plus hautes sphères du pouvoir. En effet, la « maladie » d'Eminescu, n'aurait-elle pas été *surtout* une maladie politique, telle qu'une « manie acute », sinon une « manie obsessive », de critiquer la politique du roi Carol I^{er} et de ses gouvernements successifs, dont certains « amis » du poète faisaient partie ? Sans doute, un décret tel que le 12/1965 promulgué par Nicolae Ceaușescu, le dernier dictateur communiste en Roumanie – suivi,

România liberă (cf. le journal *Națiunea* du 15 janvier 1889, cité dans Nicolae Georgescu, *A doua viață a lui Eminescu / La seconde vie d'Eminescu*, Ed. Europa Nova, București, 1994).

¹⁹⁰ À l'instar du dernier article de *Timpul* du 28 juin 1883, jour du premier internement, cet article, qui marque la fin de la carrière de journaliste d'Eminescu, ne figure pas non plus dans la grande édition académique de ses œuvres, même pas à titre de « paternité incertaine », alors que dans la presse de l'époque, où il a déclenché de nombreuses réactions, il fut immédiatement reconnu comme appartenant au poète. Pour cet épisode plus que révélateur et ses effets en son temps, voir Nicolae Georgescu, *Cartea trecerii : Boala și Moartea lui Eminescu. Eminescu târziu. Trecerea (Le livre du passage : La maladie et la mort d'Eminescu ou Eminescu tardif. Le passage)*. Oradea, 2009 (228 p.), pp. 32-33 ; c'est cet auteur également qui suppose que l'internement a suivi de très près la parution dudit article, ayant peut-être lieu le lendemain même de la publication, puisqu'il n'y a aucune trace publique d'Eminescu après le 13-14 janvier 1889 (*ibidem*). Le même auteur avait édité l'article susmentionné dans son livre *A doua viață a lui Eminescu / La seconde vie d'Eminescu*, Ed. Europa Nova, București, 1994, pp. 134 sq.

Crimes d'État en Roumanie

hélas ! par Ion Iliescu, le premier et, espérons-le, dernier dictateur post-communiste du même pays –, décret transformant tout opposant politique, *ipso facto*, en malade mental, manquait encore. N'importe, si la théorie s'avérait absente, la pratique, elle, était bien là !

Certes, la mise à nu de faits longtemps occultés (beaucoup déjà déterrés par différents auteurs) et leur complète corroboration documentaire (qui reste encore à parfaire) pourraient nuire à certaines réputations constituées, soigneusement fabriquées, et faire s'écrouler des hagiographies entières, entretenues avec zèle par la critique et l'histoire littéraire, comme par l'histoire tout court. Nous ne pensons cependant pas que de tels risques devraient nous arrêter.

Le Poète et l'État : « il n'y a pas de pouvoir bon »

En quoi l'existence d'un poète aurait pu déranger si gravement la haute politique d'un état à peine émergeant ? Le problème est peut-être justement là¹⁹¹.

En effet, la nature vaticinante du génie éminescien, d'une part, le moment historique de son apparition et le contexte géopolitique dans lequel il a évolué, d'autre part, ne pouvaient conduire à un destin serein et non conflictuel. Nous le dit Nicolae Iorga, avec une pertinence aigüe, prémonitrice d'ailleurs de son propre destin :

*« Ce poète n'a même pas été **seulement** un poète – un simple poète naïf et enfantin – aussi grand fût-il – qui aurait visé des*

¹⁹¹ Le problème a d'ailleurs agité et agite encore les consciences. « L'hypothèse de sa liquidation physique a été lancée en tant que thème d'enquête par des journalistes et chercheurs de marque qui ont déclenché une démarche investigatrice dédiée au "confrère" Mihai Eminescu. Le thème de travail a été repris et poursuivi avec une attention particulière au plus petit détail d'archive et iconographique par le philosophe Constantin Barbu, qui a lancé pas moins de dix volumes d'une investigation analytique complète réalisée sous l'égide de l'Académie et des Fondations Mihai Eminescu. Le code inverse – l'Archive de l'aliénation et de l'assassinat du nihiliste Mihai Eminescu, comme s'intitule cette série de volumes, comprend des milliers de pages de documents, notations d'Eminescu en fac-similé, révélatrices pour sa sacification, des photocopies d'originaux d'actes secrets des archives impériales austro-hongroises, des fragments du journal et des mémoires du roi Carol I^{er}, des adnotations journalistiques de Maiorescu et d'autres contemporains du crime, des parties de notes informatives confidentielles des archives des services secrets de certains pays européens. Un tel "plan de mesures" visant le militant de la société conspirative "Carpații" – Mihai Eminescu – **porte la signature de l'Empereur François-Joseph lui-même!** » (n.s.; citation de George Roncea, Victor Roncea, Nicolae Georgescu, art. cit.).

*images, des sensations, des sons. Il a été, **au moins** en égale mesure, un penseur, un combattant, un prophète. »*¹⁹²

Sans aucune intention d'entrer dans l'analyse d'une situation historique extrêmement complexe, il nous semble évident d'observer que l'arrivée sur la scène politique mondiale du jeune royaume roumain en 1881 menaçait un certain équilibre, déjà fragile, des grandes puissances en présence, soit par les possibles prétentions de réintégration en direction de la Transylvanie, soit par la constitution d'un nouveau jeu des alliances, difficile à contrôler, et qui annonçait déjà le scénario de la première guerre mondiale. L'émergence inévitable, pour les uns encore à l'état de possibilité, pour d'autres, comme la Roumanie, déjà actuelle, de nouveaux états-nations, sur la carte des trois empires historiques qui se disputaient l'Europe – l'Autriche des Habsbourg (devenue Autriche-Hongrie depuis 1867), l'Empire ottoman, et la Russie tsariste – menaçait de fait l'existence même de ces mastodontes, chacun miné par des contradictions internes et des guerres aux frontières, sans parler de la forte pression que commençait à exercer la Prusse et, à partir de 1867, l'Allemagne bismarckienne, proclamée empire en janvier 1871 et devenue la puissance dominante de l'Europe après la défaite de la France lors de la guerre franco-prussienne.

À ces données contextuelles très générales s'ajoutent les circonstances particulières mises en évidence par le rôle joué par Titu Maiorescu dans la mise en œuvre de l'alliance secrète de la Roumanie avec l'Autriche-Hongrie (à laquelle s'associait l'Allemagne), ce traité témoignant du potentiel danger ressenti par l'Empire de la part du nouvel État roumain, qu'il s'agissait donc de bien pouvoir contrôler, notamment en scellant le destin de la Transylvanie. D'ailleurs, le passage même de l'Autriche à l'Autriche-Hongrie attestait des tensions souterraines qui agitaient cet état composite, le menaçant d'explosion (ce qui allait se produire en 1918).

Lié depuis son adolescence aux milieux les plus nationalistes des Principautés unies et de la Transylvanie (qui avait, depuis la constitution de la double monarchie en 1867, perdu son statut de principauté autonome, pour entrer dans la constitution du royaume de Hongrie), Eminescu ne pouvait absolument pas partager le philo-germanisme politique de certains junimistes, en particulier, P.P. Carp

¹⁹² Nicolae Iorga, „Un roman de Eminescu” (Un roman d'Eminescu) [il s'agit de *Geniu pustiu* / Génie vain], in *Sămănătorul*, III-1904, nr. 2, 11 janvier, pp. 17-19; cité dans *Mihai Eminescu. Opere*, vol. VII, EA, 1977, p. 331.

Crimes d'État en Roumanie

(l'adversaire le plus acerbe de la France, comme de la Russie d'ailleurs) et Titu Maiorescu (évidemment, n'entre pas en cause le philo-germanisme culturel). On peut douter que Iacob Negruzzi ou Vasile Pogor, eux aussi membres fondateurs de Junimea, appartenait à la même mouvance que les deux mentors. Ce qui semble être resté très peu analysé est le rapport de collaboration de Maiorescu avec Carol I^{er} de Hohenzollern, dont le philo-germanisme politique était « naturel ». Homme de réseau, prêt à tout subordonner à la réussite de sa carrière et usant de toutes les relations publiques et privées pour assurer son ascension politique, Maiorescu a pu même surenchérir pour donner satisfaction au roi et à l'Autriche-Hongrie, qui exigeait des garanties de l'État roumain, mais aussi, pour rassurer ses alliés politiques internes – circonstanciels ou non – dont dépendaient ses intérêts, au point de ne pas hésiter à faire éliminer une voix aussi intense et incontrôlable que celle d'Eminescu, ou du moins, à prêter main forte, en y contribuant activement et de manière décisive.

Dans ce contexte, l'épisode tortueux du premier internement psychiatrique du poète, suivi de quatre autres, dont l'internement définitif qui allait le conduire à la mort, pouvaient en effet constituer la réaction du pouvoir à ses écrits¹⁹³. En effet, il nous semble peu probable qu'il s'agisse là de la conséquence d'une quelconque démarche déterminée de la part du poète, qui aurait pu viser une réintégration territoriale du pays par une quelconque "action militaire", comme semblent le fantasmer certains : Eminescu avait une vision géopolitique bien plus lucide et plus réaliste pour envisager ne serait-ce qu'en rêve une telle entreprise hasardeuse.

Il n'y a donc nul besoin d'un scénario aussi sensationnel que naïf, appartenant plus à une tendance à la rétroprojection historique qu'à la réalité politique. Des écrivains, des poètes, des journalistes, ont été brimés, brisés par les pouvoirs en place, torturés, empoisonnés, massacrés, assassinés – à cause justement de ce qu'ils sont, à savoir, des combattants par la parole et par la plume. Ce sont là, il est vrai, plutôt des méthodes utilisées par les régimes totalitaires, notamment ceux qu'on connaît si bien depuis le XX^e siècle, mais de telles méthodes ont été aussi appliquées (et continuent de l'être) en d'autres époques et

¹⁹³ Bien que certains ressentiments personnels de Titu Maiorescu et, peut-être, du roi lui-même, sans parler des nombreux membres de la classe politique, tant libéraux que conservateurs, attaqués par Eminescu, ne sont pas à exclure, comme nous allons le montrer dans un futur numéro.

dans des régimes de relative « démocratie ». Car il n'y a pas de pouvoir non violent – ce serait une contradiction dans les termes – « *il n'y a pas de pouvoir bon* », comme disait I. P. Couliano, victime lui-même d'un assassinat politique.¹⁹⁴

Comme il n'y a pas, d'autre part, de société qui n'impose aux individus une « normalité » psychologique pour la faire fonctionner, à double sens, comme condition de progression sociale et comme limite à tout excès, sinon à toute tentative de « différence ».

Eminescu dérangeait, son activité de journaliste hyper-acide ne s'intégrait absolument pas aux règles du système en vigueur – où tout se calibrerait, en alliance comme en adversité politique, par le poids de l'intérêt personnel. Son idéalisme intransigeant, sa personnalité extrêmement libre de toute obédience et de toute considération d'ordre personnel, auraient été suffisantes pour pousser tout régime tant soit peu autoritaire – et celui de Carol I^{er} en était certainement un¹⁹⁵ – vers une tentative plus ou moins agressive de le neutraliser : d'où le travail de forçat qu'il avait dû assumer pour sortir pratiquement seul un quotidien pendant environ deux ans, pour ne rien dire de la misère matérielle atroce dans laquelle il a été constamment maintenu et qui à elle seule peut être considérée comme un facteur de pression, sinon comme une forme d'assassinat social et moral – pour arriver, à travers cet internement psychiatrico-politique, en fin de course, au crime, un crime à peine maquillé en « accident ».

Les pouvoirs de tous temps ont réagi violemment au journalisme politique qui menaçait, par des révélations publiques, de démasquer voire de troubler leurs plans – qu'il s'agisse de Poutine, de MBS, de Saddam, d'Iliescu, de Ceaușescu ou, pourquoi pas, de Carol I^{er} de Hohenzollern, premier roi de la Roumanie ! Car il existe, hélas, un velléitarisme des chefs d'État au pouvoir – en général, ils deviennent bien plus humbles lorsqu'ils le perdent, s'ils en ont encore le temps – qui les pousse facilement au crime, tout simplement parce qu'ils en ont les moyens et que c'est en fait une solution de facilité – et ce, même

¹⁹⁴ Voir mon étude “Les sept transgressions de Ioan Petru Culianu. Fractals, destin et herméneutique religieuse”, in *Les cahiers “Psychanodia”*, N° 1/ mai 2011, pp. 9-129 (désormais mis en ligne sur [notre site](#)).

¹⁹⁵ À voir le dernier article d'Eminescu daté du 28 juin, jour de son internement forcé (paru dans *Timpul*, n° 142 du 29 juin 1883), traitant de l'agression contre la liberté de la presse (en réaction à l'expulsion d'Émile Galli, cf. note 186 et sous-chapitre précédant, ci-dessus).

Crimes d'État en Roumanie

s'ils ne sont pas forcément des « dictateurs » au sens fort du terme, et alors que leur régime n'est pas défini comme « totalitaire » mais juste comme une gentille “démocratie imparfaite” par les analystes et les historiens. Car dans les démocraties, les appétits totalitaires sont seulement refoulés, mais guère absents !

De ce point de vue, faire l'expérience du totalitarisme roumain – de tout totalitarisme en fait, si on arrive à y survivre – présente l'avantage de nous permettre de saisir avec plus de clarté les ressorts et les techniques des crimes d'État et, parfois, comme dans un laboratoire psychopolitique, les mécanismes profonds de la paranoïa totalitaire. Nous comprenons ainsi que les méthodes de type totalitaire sont, dans les régimes totalitaires proprement-dits, manifestes et ostensibles, elles flottent à la surface constituant même des éléments du discours, puisqu'elles se présentent comme légitimant le maintien de la sécurité et de la protection du bien-être des populations, et comme garantissant l'intégrité de la nation et de l'État : ce sont, n'est-ce pas, de justes mesures de rétorsion contre les « ennemis du peuple », et non des actes de répression dirigés contre les libertés individuelles ! Alors que dans un régime qui se veut une démocratie, de telles méthodes, loin d'être absentes, sont comme plongées, enfoncées dans les structures de profondeur, ce qui facilite bien entendu leur occultation. En effet, il faut inventer des raisons crédibles pour faire usage de tels moyens de coercition, en dissimulant en même temps leur nature violente et leur véritable motivation. En fait, lorsque les appétits totalitaires percent dans le fonctionnement de surface des démocraties, toute la politique se résume à une infatigable quête d'alibis.

Et pourtant... pas si dissimulé que cela, puisque l'internement psychiatrique d'Eminescu a été opéré à chaque fois (à l'hospice du dr. Sutz en 1883 et 1889, à l'hospice du Monastère Neamtz en 1886) par les agents de police, sans aucun « certificat médical » et sans l'accord du patient ou de ses mandants, donc en conditions d'abus et d'illégalité, par usage de la force brute. Preuve que les techniques d'enfermement psychiatrique des écrivains, voire des personnalités politiquement dérangeantes, ne sont pas le privilège des dictatures “officielles”, avec pignon sur rue.

Ce simple fait prouve qu'il ne pouvait s'agir que d'un internement politique. Car si tous les citoyens devenus « irritables » sous « l'effet de libations » auraient été de même appréhendés, alors tous les hospices et prisons de Roumanie n'auraient pas suffi à les contenir ! Et il faudrait qu'à titre posthume une action en justice soit intentée pour condamner

au moins l'illégalité de l'internement et l'inhumanité criminelle des traitements, assimilables à la torture, appliqués à Eminescu dans l'hospice du dr. Sutzu, *sans raison valable aucune* – d'ailleurs peut-on dire qu'il y a une raison valable pour la torture ? – sinon une franche complicité dans cette tentative de destruction de la personnalité, aboutissant finalement, devant l'échec répété de tous les recours à la méthode, à l'assassinat. Assassinat d'une brutalité extrême, agrémenté par la défiguration du patient !

Par ailleurs, on peut se demander si les circonstances du premier comme du second internement à l'Institut "Caritatea" du dr. Sutzu, manifestement trop peu convaincantes en tant que « symptômes » de pathologie mentale (« insomnie », « irritabilité », « menace », « partir sans régler la note » etc.), n'ont pas été inventées *post festum* ou du moins, mises en scène par des « témoins » ad-hoc invoqués en tant qu'« amis » du poète. Tout comme on peut s'interroger si des manifestations de protestation, tout à fait explicables, de la part du poète arrêté, n'ont pas éventuellement été transformées, ultérieurement, en « délire », par l'effet aussi d'administration de substances psychotropes ou hallucinogènes, pour l'amener à l'état considéré comme pouvant justifier le traitement « médical » qu'on applique à un soi-disant malade mental lorsqu'on veut briser un prisonnier d'opinion...

D'ailleurs l'internement psychiatrique à l'encontre d'opposants politiques ou tout simplement d'écrivains allait avoir la vie longue, en Roumanie communiste comme ailleurs. Ceaușescu, par exemple, s'en est servi avec prédilection, par le biais de son fameux décret 12/1965 qui encourageait toute délation, et justifiait tout traitement de type tortionnaire dans les bolges de l'Hôpital n° 9 de triste réputation, tout opposant au régime étant considéré comme « malade mental dangereux », les raisons politiques n'ayant même pas besoin d'être trop couvertes par le langage « médical », un minimum de formules-étiquettes suffisaient.

Maintenant, si les relations du poète avec les milieux nationalistes surtout de Transylvanie, ont effectivement pu alerter, comme hélas, tout l'indique, l'« Empire du Milieu » – pas la Chine, bien entendu, mais l'Autriche-Hongrie¹⁹⁶ – au point de pousser les autorités viennoises à imposer au gouvernement roumain des mesures extrêmes à l'encontre

¹⁹⁶ On dirait, d'ailleurs, que l'ancienne et, en quelque sorte, traditionnelle hostilité de l'empire autrichien face à la Roumanie n'a pas été oublié par l'actuelle Autriche bien démocratique !

Crimes d'État en Roumanie

d'Eminescu en particulier¹⁹⁷ (mais alors, sur la base de quelles « révélations » le présentant comme un « dangereux complotiste »), nous ne pouvons y lire qu'une preuve supplémentaire de cette lamentable paranoïa d'État, de cette déplorable anxiété qui hante maint gouvernement, l'incitant à commettre des actes de barbarie, qui font de la conscience un crime politique. Nous ne le répéterons jamais assez, tant les pouvoirs s'avèrent non seulement allergiques aux critiques mais également paranoïaques et anxieux à l'excès, ce qui peut les amener volontiers à des actions aussi absurdes que parfaitement inutiles, autrement dit, à des crimes qui sont avant tout des erreurs. Car plus ils y vont, plus ils dévoilent et même soulignent ainsi, involontairement, leur fragilité, ou pire encore, ce que nous serions tenté d'appeler leur *complexe d'illégitimité*, et plus ils s'approchent ainsi, inexorablement, de leur fin. C'est prouvé mathématiquement, mais ils ne le comprennent jamais, et entre temps, que de victimes, que d'atrocités ils sèment sur leur chemin de bâtardise et de mort !

N'oublions pas que l'atmosphère délétère de l'époque favorisait de telles décisions aberrantes, dictées par la panique d'un monde moribond, en l'occurrence, l'Empire austro-hongrois, mais certainement pas que lui. Quelques exemples des plus saillants : la ténébreuse affaire Mayerling, du nom de la localité où a été trouvé mort, au début de l'année même du décès d'Eminescu, l'archiduc Rudolf de Habsburg, l'héritier du trône – encore une affaire d'assassinat maquillé en suicide, comme avait déjà été la mort de Louis II de Bavière en 1886, personnalité exceptionnelle, le mécène de Richard Wagner et victime de l'arachnéen Bismarck ; pour ne pas rappeler aussi l'attentat qui allait tuer, par la main d'un anarchiste italien, l'impératrice Elisabeth (Sissi) en 1898, préfigurant ainsi celui perpétré le 28 juin 1914 – bizarre coïncidence avec la date du premier internement d'Eminescu qui avait eu lieu, jour pour jour, un quart de siècle plus tôt ! – par un nationaliste serbe, à l'encontre de l'archiduc François-Ferdinand, héritier de l'Empire, attentat qui allait déclencher la première guerre mondiale.

La nature profondément psycho-pathologique des pouvoirs politiques n'a, jusqu'à aujourd'hui, qu'à peine été effleurée par les psychanalystes

¹⁹⁷ Cf. *supra* nn. 173, 179, 191, où il est question d'un "plan de mesures" à l'encontre de Mihai Eminescu portant la signature de l'Empereur François-Joseph lui-même... Celui qui avait trahi en 1849 Avram Iancu, le berçant de fausses promesses, et qui durant toute sa "carrière", avait tout sacrifié, même sa famille, à ses intérêts politiques et, peut-être, à ses rancunes personnelles, ne se démentait pas !

Mihai Eminescu

ou les historiens des idées, tels un Michel Foucault avec *La folie à l'âge classique* et *Surveiller et punir*, mais aussi par un Freud ou un C.G. Jung. Nous l'avons vue à l'œuvre un peu plus dans les premiers chapitres de ce numéro, dans les cas de Nicoale Labiş et de Marin Preda, sans oublier, évidemment, celui d'I.P. Couliano dans les toutes premières années du régime « post-communiste ». Mais, vraisemblablement, dans l'histoire de la Roumanie, Eminescu est le premier écrivain victime du pouvoir politique *en tant qu'écrivain* ; victime sans doute d'un assassinat mais, avant cela, première victime d'un internement politique tortionnaire dans la Roumanie à peine émergente.

Nous aimerions évoquer aussi un autre cas que nous avons toujours pensé proche de celui d'Eminescu : celui de Hölderlin. On peut mieux saisir l'analogie, grâce à la lecture de l'*Anthologie bilingue de la poésie allemande* (édition par Jean-Pierre Lefebvre, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1993).

Voici la notice consacrée à la fameuse « folie » du grand poète allemand :

«... tout bascule à partir de ce retour de France. Son ami Sinclair lui procure, à ses propres frais, une place de bibliothécaire à Homburg. Mais l'état de Hölderlin se dégrade à tel point que Sinclair et la mère décident de le faire interner dans une clinique de Tübingen, qui passait alors pour la plus progressiste en matière psychiatrique, **mais où l'on pratiquait de thérapeutiques "dures"**. Cette histoire a fait l'objet d'une controverse, aujourd'hui célèbre en Allemagne, déclenchée par la thèse du germaniste français Pierre Bertaux, selon lequel Hölderlin, surtout soucieux de ne pas faire de prison pour jacobinisme, **simulait plus qu'il ne subissait la folie** [n.s.]. Au bout de quelques mois, en 1807, pensant qu'il ne survivrait pas plus de trois ans à la dégradation de son état, on le transfère chez le menuisier Zimmer, **à quelques pas de la clinique** – aujourd'hui occupée par l'Université de Tübingen. Il devait y rester trente-sept ans ! » (pp. 1523-1524; n.s.).

On dirait donc que l'internement de Hölderlin n'a été que la structure de surface d'une affaire politique en profondeur, le poète craignant en fait, vraisemblablement à juste titre, la prison – mais l'hospice, hélas, fut très loin de s'avérer un refuge ; il a pu finalement « échapper à

Crimes d'État en Roumanie

l'enfer de la clinique » qui, selon Pierre Bertaux, avait fait de lui « un homme brisé ».

Mais l'analogie présente un second niveau, encore plus révélateur, qui implique l'histoire d'un autre poète allemand, Christian Friedrich Daniel Schubart (1739-1791). On apprend que le sort de celui-ci était devenu une véritable épouvante en Allemagne, et sans doute Hölderlin a-t-il pensé à Schubart en tâchant d'éviter à tout prix les risques d'un emprisonnement politique.

Doté d'un tempérament de tribun, Schubart reprend, en 1774, *Schwäbisches Journal* dont il fait « *un véritable forum de l'opposition en Allemagne du Sud à la veille de la Révolution française*. Dès mai 1774 le journal est interdit à Augsbourg » (ibid. p. 1487). La suite est tragique :

« Pour l'emprisonner, Charles Eugène de Wurtemberg dut recourir à une ruse infâme en attirant sur son territoire l'insouciant poète, qui séjournait alors à Ulm. Une fois enfermé, le prisonnier, interdit d'écriture et de visites familiales, fut soumis à la lecture forcée des ouvrages d'édification et à l'entretien exclusif de fanatiques religieux. Quand la prison l'eut suffisamment démoli physiquement et psychiquement, le "bon prince" lança une souscription dans les milieux de la cour pour éditer les œuvres de Schubart – raflant au passage la moitié du produit d'icelle en guise de frais [les procédés d'un certain Titu Maiorescu ne semblent pas trop éloignés de ce "recours à la méthode" n.s.] –, puis "réintégra" Schubart dans la vie sociale, l'autorisant même à poursuivre sa chronique sous un titre à peine modifié (*Vaterländische Chronik*). Le journal atteignit des tirages énormes pour l'époque (plus de quatre mille exemplaires). Schubart mourut peu après, des suites de la longue incarcération, après de nouveaux démêlés avec les autorités.

Cette histoire tragique intimida longtemps les poètes d'Allemagne du Sud : Hölderlin en particulier redoutait par-dessus tout un sort semblable, et les poèmes dits "de la fin", qu'il écrivit aux fenêtres de sa tour, font écho à leur façon aux poèmes de prison de son malheureux compatriote. » (ibid. pp. 1487-1488).

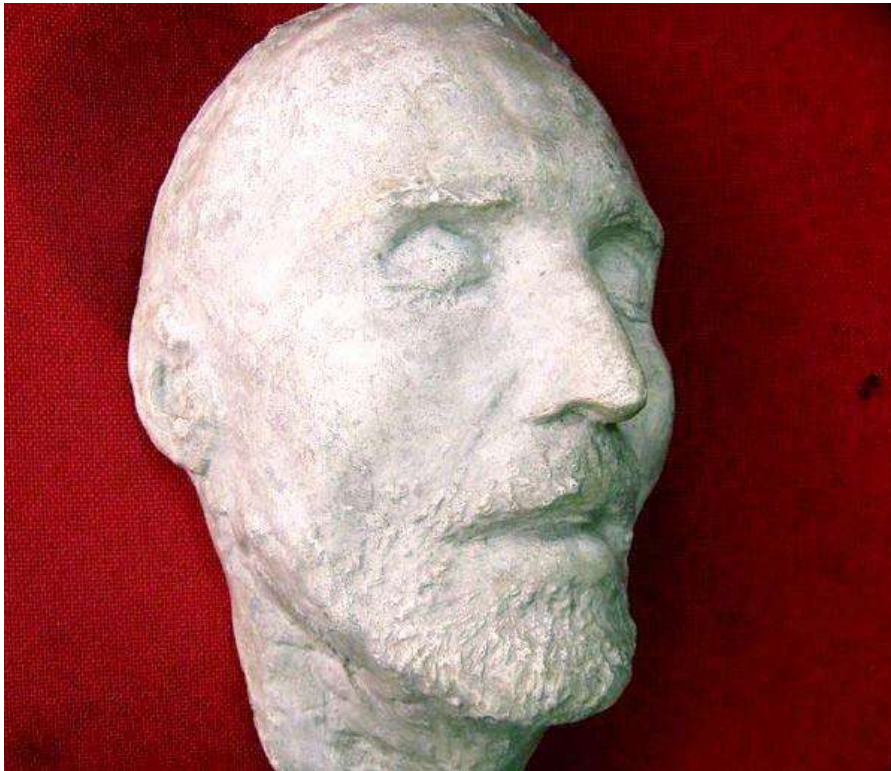
La parenté des pratiques utilisées à l'encontre de Schubart et de Hölderlin, d'une part, et d'Eminescu, d'autre part, est troublante. Au

Mihai Eminescu

moins, Hölderlin, lui, a eu la chance de survivre aux « traitements » psychiatriques et de rester en vie longtemps !

Post-scriptum funéraire

Nous reproduisons ici la photographie du masque mortuaire d'Eminescu, réalisé par le sculpteur Filip Marin¹⁹⁸ :



¹⁹⁸ D'après Dumitru Manolache, „Ultimul suspin al lui Eminescu” (Le dernier soupir d'Eminescu), in *Lumina*, 14 juin 2011 ([en ligne](#)). Pourtant ce masque, œuvre d'un sculpteur, semble loin de refléter fidèlement le visage martyrisé du cadavre de Mihai Eminescu. En effet, rappelons-nous (cf. aussi *supra* n. 73) la notation du dimanche 18/30 juin 1889 de Titu Maiorescu, lui-même visiblement secoué : « *Eminescu en cercueil ouvert, défiguré au point qu'on ne le reconnaissait plus, seuls ses sourcils noirs le rappelaient* » (cf. *Însemnări zilnice* / Notations quotidiennes, vol. III, éditions Socec, 1931, p. 157, n.s.)

Crimes d'État en Roumanie

Il n'y a pas de meilleur commentaire à cette image que celui du philosophe, poète, philologue et éminescologue Petru Creția, reproduit ci-dessous :¹⁹⁹

« Entre ce qu'a été Eminescu et son siècle de gloire et de poussière se tient son dernier visage, son masque funéraire, cette figure émaciée, descendue d'une croix invisible, affamée et assoiffée, maculée et en même temps délivrée de la souffrance d'un destin. Ressemblant de manière bouleversante à Horia supplicié, à Iancu égaré, aux nombreux martyrs d'une cause qu'ils ont pensée perdue : une longue lignée d'opprimés à qui son masque donnait pour l'éternité un visage. (...) »

C'était un homme qui se livrait difficilement et qui, d'autre part, par inaptitude pour tout compromis, s'est fait de nombreux ennemis. Pourquoi ne pas l'aimer pour tout ce qu'il a été, en tout son être, dont une partie était périssable et soumise aux tourments et passions ? Pour les larmes qu'il versait, à l'heure du couchant, par impatience de voir se lever la lune au-dessus des trop hautes montagnes. Peut-être n'accepterait-il même pas notre amour. Et peut-être que oui, malgré tout, s'il savait que nous ne l'avons pas trahi, n'avons pas pactisé avec les ennemis de son peuple et du nôtre, que nous avons gardé quelque chose de son intransigeance innocente, dont l'espoir a commencé à lui manquer, année après année, combat après combat.

Qui n'a pas su, jusqu'à cette heure, embrasser en pensée, en pleurant, le front de son masque funéraire a manqué la fête de son siècle ».

¹⁹⁹ D'après le blog de M. Vasile Gogea, „*Ultimul chip*” al lui Eminescu (Le dernier visage d'Eminescu), 15 juin 2012, [en ligne](#). Le soulignement en gras nous appartient.

En guise de conclusions : Totalitarisme et littérature

La téléologie du crime

Une question plus générale surgit naturellement : sont-ils, de tels assassinats, des crimes d'État ? Sans doute, dans la mesure où ils sont commandités par des hommes de pouvoir, qui incarnent à eux seuls l'autorité de l'État à quelque époque que ce soit ("l'État c'est Moi" disait jadis le trop sincère Louis XIV). Mais, reposent-ils, ces crimes, *sur une raison d'État* ? Nullement ! Ni Eminescu dans son temps, ni, encore moins, le très jeune Nicolae Labiş – ou, comme nous l'avons vu déjà, l'historien des religions I. P. Couliano, ou encore, l'écrivain Marin Preda – n'ont jamais constitué une menace pour les formes étatiques de leur époque – bien qu'ils aient constitué des repères essentiels sur le plan de la conscience morale et de l'identité spirituelle et nationale – et, quoi qu'on ait pu imaginer après coup à leur sujet, ou même mettre à leur charge de leur vivant, n'ont fomenté quelque « complot » que ce soit contre l'État... – même pas contre l'odieux État totalitaire communiste, autrement que, peut-être, dans leurs rêveries poétiques ou poético-philosophiques !

Alors ? Si aucune motivation « raisonnable » (mais le mot est incongru dans ce contexte !) ne peut être invoquée, qu'est-ce qui a pu déterminer la mise à exécution de tels abjects assassinats ? Qu'est-ce qui pousse l'État, toujours totalitaire bien que pas forcément communiste, au crime²⁰⁰ ? Peut-être quelque chose de fort simple et primitif, qu'on devrait nommer *la vanité d'État*. Celle des individus, surtout, mis par le hasard ou plutôt, par la "sélection naturelle" des psychopathes, au sommet du pouvoir : de ces individus toujours aliénés, même lorsqu'ils jouent avec succès la comédie de leur "normalité", de ces maniaques étrangement vides. Une vanité de l'abus qui ne se sent légitimé, rassuré que par le crime. Autrement dit, l'incapacité, le servilisme, la stupidité, se retrouvant en position de tout pouvoir faire, l'ilotisme des médiocres

²⁰⁰ Mais existe-t-il une quelconque forme étatique, une quelconque organisation du pouvoir qui ne soit pas, implicitement ou explicitement, totalitaire ? Et pour reprendre une déjà ancienne dichotomie de I.P. Couliano, si tout État policier est par définition totalitaire et tout État magicien l'est aussi, au moins de manière sous-jacente, la "démocratie" à son tour est-elle autre chose qu'un label plus ou moins bien mis en valeur par la "magie" des uns, et fort mal, par la brutalité arrogante des autres ? L'actuel duel entre ce que nous serions tenté d'appeler le capitalisme branché et le totalitarisme ringard, le tout ayant comme tragique dénominateur commun et alibi le sang ukrainien, exemplifie de manière saisissante – hélas ! – notre propos.

Crimes d'État en Roumanie

qui ne savent ni ne peuvent rien faire d'autre que tuer, pour s'auto-légitimer comme détenteurs du « pouvoir » : au lieu du libre arbitre, le libre arbitraire ! En fin de compte, le mal – l'atroce, l'insoutenable, l'implacable banalité du mal dont parlait Hannah Arendt, du mal radical envisagé avec une espèce d'horreur et d'incrédulité par Kant, tant il lui paraissait incompatible avec l'être humain.

Car, pour revenir au martyre des poètes, quel est, quel a été le sens de l'assassinat de Nicolae Labiş ? Alors qu'il est déjà évident que l'assassinat ne peut avoir de sens ! Aucun des assassinats susmentionnés n'a eu de sens, d'ailleurs. Aucun assassinat d'un porteur de l'esprit n'en a ! Ni sur le plan des "motivations", puisqu'il n'est provoqué que par les fantasmes des psychopathes qu'un hasard putride a projeté au pouvoir, ni sur celui des conséquences, puisqu'aucune des aspirations qu'on essayait d'étouffer n'ont réellement été entravées par le crime. D'ailleurs, et indépendamment de tout cela, n'est-il pas le péché à l'encontre de l'esprit le seul péché irrémissible ?

Le problème est que les assassins ou, plus exactement, les commanditaires des crimes – fort probablement, Gheorghiu-Dej, un assassin expérimenté, dans le cas de Labiş – cèdent d'habitude au possibilisme dément du pouvoir et à cette euphorie de l'impunité qui hante les potentats et les dictateurs. Plus encore : ils cèdent à cette haine à l'encontre des génies et des héros, haine propre aux avortons politiques, aux médiocres sculptés par la rage dans leur propre banalité de formes sans fonds, aux imbéciles pétrifiés par leur propre idiotie réifiante.

Sans doute, l'on peut parler, a posteriori, d'un objectif d'intimidation et d'avertissement. Stela Covaci disait, en citant Imre Portik :

« "Labiş a été choisi pour exemplifier les conséquences possibles de la désobéissance", déclare en toute responsabilité le journaliste et ami proche jusqu'à la mort, Portik Imre, dans ses mémoires posthumes, parus seulement en 2005. »

Elle a commenté dans ce sens l'action des facteurs culturels et politiques comme le président de l'Union des écrivains (Mihai Beniuc, à l'époque), et plus tard, le « conducător » Nicolae Ceauşescu :

« Mihai Beniuc a eu une lourde tâche. Il a dû éloigner les jeunes, écrivains ou étudiants, qui se massaient dans les couloirs de l'Hôpital des Urgences. Il ne perdait aucune occasion pour les réprimander et leur donner comme exemple Labiş. Il les avertissait sur les conséquences de la désobéissance par rapport

Conclusions : Totalitarisme et littérature

aux commandements du parti. La même chose l'a déclarée aussi Nicolae Ceaușescu dans les années 70, quand, en s'adressant à une délégation de jeunes écrivains, il leur a conseillé de ne pas commettre des faits insensés s'ils ne veulent pas partager le sort du poète Labiș. »

L'écho de l'avertissement était donc censé se prolonger des décennies durant, puisque vingt ans après, il servait encore, au chef de l'État, l'ancien secrétaire du PCR et responsable politique de la Securitate dans les années 50, d'argument pour mater dans l'œuf toute velléité de révolte.

Mais, qui s'est jamais senti « averti » par un crime ? Les lâches n'avaient pas besoin de tels avertissements, parce que le lâche l'est quoi qu'il en soit et quoi qu'il se passe. Les opportunistes – eux-mêmes, de véritables professionnels de la complicité de système, ces survivants de l'abject – avaient encore moins besoin, pour continuer de collaborer, d'être « avertis » des risques d'une révolte ! Alors ? Les consciences normales, même pas héroïques, se sentent plutôt provoquées par de tels « avertissements », visiblement contre-productifs, qui se retournent systématiquement contre les systèmes qui les produisent.

Certes, on peut aussi déchiffrer, dans l'assassinat de Nicolae Labiș, comme dans celui de I. P. Couliano, des exemples typiques d'une « culture de la terreur », pratiquée par le communisme et le nazisme, mais propre en fait, sinon indispensable, à toute dynamique totalitaire, quels que soient ses éventuels camouflages « démocratiques » ou même démocratéraux. Il faut seulement rappeler que plus la terreur s'intensifie, plus la fragilité du pouvoir se fait jour, le menant finalement à sa perte. Ainsi, l'assassinat de Labiș en décembre 1956 fait partie des événements qui ont marqué, la même année, le « commencement de la fin » du système communiste, tandis que dans le cas de Couliano, assassiné à Chicago en mai 1991 par le « bras long » de l'ancienne Securitate, fraîchement passée sous les ordres du néo-communiste Ion Iliescu, il s'agit de l'ultime exhalaison d'un système décédé qui tâchait désespérément de se survivre, dernier souffle d'un cadavre en lente et tenace putréfaction²⁰¹.

²⁰¹ Car la « démocratie originale » des fraîches post-dictatures – de ces régimes de transition où le totalitarisme à peine aboli se vautre, par la terreur, dans la recherche de l'horreur perdue, tout en accaparant par des manigances et magouilles nouvelles, jadis difficiles ou impossibles, les maigres biens d'une population, toujours cible du banditisme d'État, encore ivre d'une liberté nouvellement labellisée – n'est que cette

Crimes d'État en Roumanie

Aucun assassinat de ce genre ne répond à un quelconque projet politique viable (le terrorisme totalitaire en est d'ailleurs absolument incapable), mais exclusivement à un instinct antihumain, on pourrait dire aussi anti-spirituel ou anti-pneumatique, si l'on voulait donner à la question une dimension métaphysique. Car le but instinctif – *the basic instinct* – du totalitarisme, quel qu'il soit, est un seul, à savoir **l'extermination**. L'extermination *physique* d'un peuple, d'une catégorie ethnique, sociale ou religieuse, des monuments éventuellement, représentant la culture d'un peuple ou les institutions d'une société, qu'il incendie dans ses "nuits de cristal" ou dans d'autres, et sinon, qu'il bombarde ou fait sauter, mais aussi l'extermination *morale*, des valeurs et des principes, de la mémoire du passé, de l'histoire par la réécriture, du présent vécu, par l'idéologisation et l'endoctrinement, par la propagande éhontée et le lavage de cerveau. Bref, par une orwellisation qui occulte systématiquement son nom.

En fin de compte, pourquoi ne pas le dire : le but des systèmes totalitaires ou crypto-totalitaires (modèle vers lequel tend hélas la majorité des pouvoirs en place de nos jours) mais parfois, et c'est peut-être le plus grave, des *démocraties imparfaites*, subitement et anormalement *excitées* et même *rhinocérosisées*, est **d'exterminer l'humain de l'humanité**. Si la formule est permise, *de modifier l'ADN de la nature humaine et, pour ainsi dire, de reprogrammer son identité*. Cette métaphore n'en est peut-être pas une !

Terroriser par le crime, même sans aucune utilité politique : voilà le besoin profond – car nous nous trouvons face à une téléologie de l'inconscient, sans équivalent dans le plan de la conscience – de ces psychopathes au pouvoir, ou en quête de pouvoir, quand ils se placent en « opposition ». Leur arme principale n'est d'ailleurs pas le crime en tant que tel, mais le sentiment effrayant qu'il engendre dans les populations soumises à ses effets, à savoir, l'incapacité, l'impossibilité de comprendre, l'horreur devant l'absurde du crime, qui heurte et nie votre humanité pensante.

C'est de cela que se nourrissent avec délices les damnés du totalitarisme, c'est à cela qu'ils souhaiteraient réduire, eux, les démons d'un enfer laïc, l'humanité tout entière – **à ce continuum d'horreur**.

putréfaction des dictatures encore présentes, encore menaçantes et surtout encore activement criminelles, prêtes à tout pour parfaire, par d'autres moyens et avec la pleine complicité des démocraties en titre, le travail si bien mené auparavant.

Conclusions : Totalitarisme et littérature

Dans ce contexte des violences répressives souvent réalisées *manu militari* une remarque semble s'imposer, remarque qui vise le statut moral des agents, involontaires ou non, de cette répression. La question a été mainte fois discutée, surtout après la seconde guerre mondiale avec ses horreurs et après la chute de l'empire soviétique avec les siennes – mais la question reste ouverte, ouverte non seulement comme un problème mais plus encore comme une blessure. Car, hélas, dans la situation actuelle, tout homme porteur d'un uniforme et d'une arme doit être vu comme un agent de l'aliénation du pouvoir, autrement dit, pour paraphraser un passage de l'*Adolescent* de Dostoïevski, comme un être déshumanisé, perversi dans son humanité même et définitivement avarié quant à ses véritables racines **si**, au lieu d'employer ses armes contre les politicastes qui l'emploient, il les tourne contre son propre peuple, **si, donc**, il se considère comme un serviteur de l'État abstrait et manipulateur plutôt que de l'identité collective qui le fait exister. Dans la guerre de l'État contre le Peuple et du Peuple contre l'État personne ne doit prendre la défense du monstre abstrait qui le paye, contre l'Être dont il est issu, qu'il s'agisse du Peuple lui-même ou de ses Poètes.

Précisons maintenant les citations du roman dostoïevskien auxquels nous nous sommes référées plus haut: « *Car eh, qu'est-ce qu'il est un soldat sinon **un paysan gâté**... Car eh, qu'est-ce qu'il est un avocat sinon **une âme à gages**...* »²⁰². Les deux répliques appartiennent à Makar Ivanovici, un paysan dégourdi, jouant dans le roman le rôle de représentant de la sagesse populaire, un peu comme le fameux Platon Karataïev de *Guerre et Paix*, personnage qui allait donner tant de fil à retordre aux critiques littéraires soviétiques.

Or, pour moderniser un peu son propos, substituons aux simples "soldats", sans les exclure, tout porteur de cette identité étatique qu'est l'uniforme, et élargissons-le par le problème moult débattu de la responsabilité face à l'ordre reçu. Faut-il obéir, oui ou non, à n'importe quel ordre, fût-il en contradiction flagrante avec les principes éthiques les plus élémentaires ? Et est-il déchargé l'actant étatique (soldat, policier ou tout autre, les catégories sont trop nombreuses pour une nomenclature, incluant des agents pour lesquels l'uniforme extérieure n'est pas forcément requise), de par les impératifs de la discipline et de l'ordre reçu, de toute responsabilité personnelle ? Autrement dit, faut-il

²⁰² Dostoïevski, l'*Adolescent* troisième partie, chap. 3, II (notre traduction et nos soulignements).

Crimes d'État en Roumanie

supposer que l'éventuelle uniforme qui revêt les corps doit obligatoirement revêtir les âmes ?

Dans ce cas on a affaire, plus qu'à un simple contrat, à un **pacte** – mais avec qui, en fin de compte ? Avec une hiérarchie quelconque, concrétisée par d'éphémères individus, ou bien avec la banalisation abstraite du mal ? Ou pour placer les choses sur un plan à la fois un tantinet pathétique et nettement religieux, joue-t-il, dans ce cas, l'État le rôle du Diable, ce Prince de ce Monde, s'il faut croire l'Apôtre ?!!

Pour sortir de ce cadre par trop lyrique, aux parfums presque ecclésiastiques, il vaut peut-être mieux faire appel aux analyses d'un spécialiste de ce problème de la discipline, avec ses implications et ses contradictions, Michel Foucault. Plus exactement, à l'un de ses ouvrages-clé, *Surveiller et punir. Naissance de la prison* (Éditions Gallimard, 1975). Voyons donc :

"La discipline n'est plus simplement un art de répartir des corps, d'en extraire et d'en cumuler du temps, mais de composer des forces pour obtenir un appareil efficace. Cette exigence se traduit de plusieurs manières. Le corps singulier devient un élément qu'on peut placer, mouvoir, articuler sur d'autres. Sa vaillance ou sa force ne sont plus les variables principales qui le définissent ; mais la place qu'il occupe, l'intervalle qu'il couvre, la régularité, le bon ordre selon lesquels il opère ses déplacements. L'homme de troupe est avant tout un fragment d'espace mobile, avant d'être un courage ou un honneur. Caractérisations du soldat par Guibert (Essai général de tactique, 1772, t. I, p. 27): "Quand il est sous les armes, il occupe deux pieds (environ 65 cm n.n.) dans son plus grand diamètre, c'est-à-dire à le prendre d'un bout à l'autre, à environ un pied dans sa plus grande épaisseur, prise de la poitrine aux épaules, à quoi il faut ajouter un pied d'intervalle réel entre lui et l'homme qui le suit; ce qui donne deux pieds en tous sens par soldat et indique qu'une troupe d'infanterie en bataille occupe, soit dans un front soit dans sa profondeur, autant de pas qu'elle a de files." Réduction fonctionnelle du corps. Mais aussi insertion de ce corps-segment dans tout un ensemble sur lequel il s'articule. Le soldat dont le corps a été dressé à fonctionner pièce à pièce pour des opérations déterminées doit à son tour former élément dans un mécanisme d'un autre niveau. On instruira d'abord les soldats "un à un, puis deux à deux, ensuite en plus grand nombre... On observera pour le maniement des armes, quand les soldats y auront été instruits

Conclusions : Totalitarisme et littérature

séparément, de leur faire exécuter deux à deux, et de leur faire changer de place alternativement pour que celui de la gauche apprenne à se régler sur celui de droite" (Ordonnance sur l'exercice de l'infanterie, 6 mai 1755). Le corps se constitue comme une pièce d'une machine multisegmentaire (pp. 166-167). On rêve même "d'un appareil militaire qui couvrirait tout le territoire de la nation et où chacun serait occupé sans interruption mais de manière différente selon le segment évolutif, la séquence génétique dans laquelle il se trouve" » (ibid. p. 167).

L'expression la plus radicale sinon la plus complète de cette utopie disciplinaire, qui anticipe de façon si efficace sur l'utopie noire d'Orwell et les fantasmes robotiques d'Isaac Asimov, se trouve dans un passage de Kropotkine (*Autour d'une vie*, 1902, p. 9) que nous reproduisons d'après Michel Foucault (ibid. p. 190) : « "Bien", disait un jour le grand-duc Michel devant qui on venait de faire manœuvrer les troupes, "seulement, ils respirent." »

Seulement ils respirent. La vie, le dernier facteur qui sépare le mécanisme disciplinaire de la perfection envisagée. On voit bien qu'on se trouve bien au-delà de la simple aliénation dénoncée par Dostoïevski, même au-delà de l'enfer orwellien, dans un espace où la plus parfaite réification rejoint une étrange (pour nous, du moins) topologie de la déshumanisation, où les individus sont des segments agencés d'un engrenage qu'on rêve, peut-être, de dépouiller de sa tridimensionnalité, les réduisant à une totalité sans volume, centimétrée et pératologisée, bidimensionnelle ou même, pour faire écho à *L'Homme unidimensionnel* de Marcuse, monodimensionnelle. Au-delà de ce totalitarisme-là ne guettant qu'éventuellement le néant...

Totalitarisme et littérature

Ainsi, avec Mihai Eminescu, pour revenir toujours à lui, on arrive au bout de la chronologie à rebours de ces crimes d'État dont nous étions déjà occupés dans le numéro 2 (édition en roumain, avec des résumés en français) de la revue «*Psychanodia*», ainsi d'ailleurs que dans le numéro 1 de cette même revue (exclusivement en français).

La synthèse enrichie – en particulier, en ce qui concerne le cas d'Eminescu – que représente ce numéro 4, clôt notre analyse du premier cercle de l'enfer totalitaire, celui visant les figures exemplaires d'une nation et, d'une manière plus générale, les archétypes de l'humanité, les artistes et les poètes, dans le sens le plus large, les philosophes et les

Crimes d'État en Roumanie

scientifiques, les représentants les plus éminents de l'Idée et de l'Intuition – en un mot, les Pneumatophores, les Porteurs de l'Esprit dans lesquels des valeurs telles que vérité et liberté, droits de l'homme et authentique égalité (le concept le plus épineux d'entre tous, non seulement dans le sens politique ou juridique mais aussi et surtout dans celui métaphysique, ou si l'on préfère, mystique), chassées par le monde de l'aliénation et du pouvoir, trouvent un ultime refuge.

La complexité du problème transparaît d'un fait étrange qui concerne la structure de l'enfer totalitaire – enfer nullement moral, où le vice ou si l'on veut, le péché trouverait son juste châtiment, mais exclusivement politique, servant donc les intérêts plus superficiels, liés à une doctrine spécifique, ou carrément profonds, du pouvoir totalitaire, avec leurs variables ou leur abyssale constante. En effet, loin d'être un enfer exclusivement factuel, de la souffrance par exemple, il s'avère plus encore, un enfer de la rhétorique et de la propagande où la liberté de la pensée et la parole libre sont mises à la torture, bien plus que les corps qui les portent et les manifestent. Parfois, comme dans le roman d'Orwell ou dans ses sources staliniennes ou nazies, en même temps qu'eux.

Par ailleurs, nous ne pouvons guère nous limiter aux grands classiques du totalitarisme, le communisme et, très génériquement parlant, le fascisme, *sed* nous devons faire appel à tout "mouvement" qui, sans être tout à fait un parti, même en démocratie, traverse et mine ladite démocratie, à savoir toute dynamique sous-jacente, organisation plus ou moins secrète, ou secte, ou structure, dont les intérêts et les buts vont à l'encontre de la démocratie elle-même et dont les moyens, le plus souvent dépourvus de scrupules, ont tendance à réécrire le texte même de nos existences et de nos attentes, les substituant par les leurs.

En effet, priver, à travers chaque nation et chaque peuple, l'humanité de ses repères revient à la priver de son identité, non seulement du fait de la terreur d'État – comme c'est le cas, nous l'avons déjà vu, avec les formes les plus primitives de ce que nous serions tenté d'appeler le *totalitarisme exotérique*, ou, pour reprendre le syntagme coulianesque, "l'État policier" – mais aussi, et peut-être encore plus, par le *totalitarisme ésotérique* de "l'État magicien", autrement dit, par un orwellianisme occulte, ainsi que par le réseau implacable des multiples sofismes du "politiquement correct", cette forme à peine déguisée de la *pensée unique*. Et ce, qu'il s'agisse d'une "pédagogie

Conclusions : Totalitarisme et littérature

conscientisante”²⁰³ ou d’une “pédagogie” tout court, telle qu’on nous assène insatiablement à la télé, projections l’une comme l’autre de l’absurde rhétorique d’un Big Brother de plus en plus 1984, bien que sous le plus démocratique des déguisements.

Au point que les émissions politiques de la télé – tous ces immenses paquebots d’info-propagande de plus en plus éhontément sophistiqués qui accostent de force aux quais surchargés de nos consciences, la plupart du temps sans défense face à cette détestable camelote, face à cette héroïne de la pseudo-vérité – deviennent tout simplement les enseignes vides et illusoire d’interminables séances de lavage du cerveau. Avec leurs Semaines et bientôt Mois de la Haine – avec leurs longues Années où la propagande deviendrait l’*Ersatz* de la nourriture, l’unique substitut démocratiquement admis d’un côté et de l’autre du rideau des bombes – et, qui sait, avec leurs Rêves de la Haine, leurs Marches, leurs grimaces obligatoires, leurs procès populaires ad-hoc et en fin de compte leurs massacres. Leurs massacres publics ? Qui sait ? Peut-être...

En tout cas, une idée semble se déprendre de tous ces fantasmes noirs qui demain, lorsque les lendemains démocratiques chanteront à coups de bombes atomiques, risquent de s’avérer des réalités : celle du rapport profond qui existe entre totalitarisme et littérature, entre le poison totalitaire et son unique antidote, la littérature. Cette littérature que le totalitarisme de tout bord méprise et craint par-dessus tout. D’où la nécessité pour les dictateurs, ces écrivains ratés (ou peintres, musiciens, acteurs surtout, clowns à la limite, n’importe !), non juste de persécuter la littérature, la vérité de la littérature, mais d’assassiner les poètes et plus généralement encore d’assassiner la mémoire (cathédrales incendiées, parlements bombardés ou transformés en torches de quelque “nuit de cristal”, statues et temples détruits, histoire détournée, histoire interdite, expression bâillonnée au nom des geôles ou, plus

²⁰³ Le syntagme appartient à nul autre qu’Alexandre Soljénitsyne et apparaît dans le livre le plus étrange et, par rapport à sa trajectoire personnelle, le plus contradictoire de l’écrivain, *La Russie sous l’avalanche*, paru en traduction française en 1998 (l’année même de sa publication en russe aussi) chez Fayard. Pour une analyse, franchement critique, de ce bizarre bouquin v. *Soljenițin : “Rusia sub avalanșă”* (“Soljénitsyne: “La Russie sous l’avalanche”) dans [Totalitarisme et littérature \(I\). Écrits critiques et politiques](#), *Les Cahiers “Psychanodia”*, N° 3/ mai-juillet 2022, pp. 372-436 (en roumain).

Crimes d'État en Roumanie

subtilement, du politiquement correct et toujours, toujours, la mort des signes et des hommes).

Comment suis-je arrivé à me libérer de ces “formes de fer”, comme je les appelais dans une petite prose fort kafakienne de mes quinze ans et, surtout, de comprendre le mécanisme de leur production, leur “téléologie”, en quelque sorte, alors que, fils de parents communistes et fiers de l'être (surtout ma mère), j'ignorais pratiquement tout de ces pratiques ? Alors que longtemps pour moi Labiş était mort accidentellement pour avoir glissé, ivre, sous les roues d'un tram – après tout, un de mes collègues de l'École arménienne, qui en plus se prénommait comme moi, Ara, n'avait-il pas perdu une jambe à peu près de la même manière, en prenant un tram en marche ? – et Eminescu était mort peut-être de syphilis, comme Baudelaire... Peu intéressé par la vie des écrivains, ne croyant qu'à leur œuvre, j'avais tendance à croire, par un mélange de naïveté et d'indifférence, à la surface toujours mythique des régimes, à l'hagiographie officielle qui exonérait, au nom d'une mystique du destin tragique de l'artiste, le pouvoir de toute responsabilité – un peu comme, au moins depuis Platon, la divinité n'est pas responsable des aléas souvent abjects, parfois horribles de nos sorts. Sorts que nous sommes, par une habile technique d'amnésio-genèse, plutôt contraints de choisir, comme Ara l'Arménien²⁰⁴ le fait assez nettement comprendre au Livre X de la *République*. Ce qui fait finalement de la “divinité” – de l'*autorité* donc – la principale responsable de nos misérables destins ! De notre “destin” que, dans un accès de sincérité, Napoléon identifiait à la politique !

J'avoue qu'à l'époque de mon adolescence et même plus tard, aux temps douloureusement fielleux de ma première jeunesse où tout n'était que renoncement volontaire ou forcé, infernale ascèse, je n'aurais même pas pu concevoir l'idée de l'assassinat de Labiş, encore moins de Mihai Eminescu. Pourtant, certaines des notations du grand journaliste Levon Kalustian²⁰⁵, qui était furieusement convaincu de la réalité de

²⁰⁴ Ara, sans doute, Er étant tout aussi arménien que Jéhovah, juif !

²⁰⁵ Né en 1908 et décédé en 1990, brillant journaliste, essayiste et mémorialiste roumain d'origine arménienne, il rejoint le Parti social-démocrate, défendant la ligne politique adoptée par Nicolae Titulescu. Avec l'avènement en 1938 du Front de la Renaissance Nationale créé par Carol II (époque de la dictature royale) et l'interdiction de tous les autres partis et de toute activité politique considérée comme “clandestine”, Kaloustian se retire complètement du journalisme. Pourtant, le régime communiste au pouvoir décide sa détention sans procès entre 1948 et 1952 (prisons: Jilava, Gherla, Văcărești). Libéré, il est à nouveau arrêté et condamné pour détention

Conclusions : Totalitarisme et littérature

l'assassinat du "Poète national" (avec lequel il partageait d'ailleurs une double ascendance, arménienne par le père, roumaine par la mère²⁰⁶) finirent par ébranler en moi le dogmatisme de cette naïveté commode, me contraignant à lire autrement certaines pages de la *Vie d'Eminescu* de George Călinescu – une de mes plus anciennes lectures de critique littéraire – et générant des doutes profonds, demeurés non élucidés, jusqu'à ce que, m'ayant décidé à tirer cette affaire au clair, j'ai découvert les matériaux véhiculés sur Internet par M. Constantin Barbu (auxquels bien d'autres se sont rajoutés depuis).

Ainsi, je suis arrivé à sonder la possibilité scandaleuse que le « poète national », Mihai Eminescu, eût été assassiné, par « ordre d'en haut » : hypothèse dont je suis désormais, en ce qui me concerne, absolument convaincu. Même situation en ce qui concerne le poète Nicolae Labiş, tué à 21 ans par « L'oiseau à bec de rubis » – la Securitate roumaine – en 1956 ("accidenté" le 9/10 décembre et mort le 21 du même mois), à cette différence près que dans son cas il ne peut plus être question d'hypothèse mais de certitude documentée – comme, d'ailleurs, dans les cas de Marin Preda, tué le 15/16 mai 1980, et de Ioan Petru Culianu (I. P. Couliano), assassiné à Chicago dans l'enceinte même de l'Université (la fameuse *Divinity School*) le 21 mai 1991. En effet, les évidences médico-légales (même maquillées comme sous une grosse strate de poudre, tel le visage contusionné de Marin Preda dans son catafalque), mais aussi l'abondance des témoignages (même

et vente de livres interdits par la censure du Parti. Finalement remis en liberté en 1964, lors d'une fameuse amnistie (faussement attribuée assez souvent à Nicolae Ceaușescu, arrivé au pouvoir seulement en 1965), touchant les prisonniers politiques, il est autorisé à publier, sous surveillance à partir de 1966 – le rôle de la Securitate durant toute cette période n'ayant pas à être souligné, tant il est flagrant – et vers la fin des années 1970 le magazine *Flacăra* (La Flamme) accueille ses chroniques régulières. En 1975 Levon Kaloustian publie, à 67 ans, son premier livre *Facsimile* (Facsimiles), suivi en 1976 par un volume d'articles politiques *Conspirații sub cer deschis* ("Conspirations à ciel ouvert"), et bien d'autres dont la série des *Simple note* ("Simple notes") en 1980, 1982 et 1983.

²⁰⁶ La thèse des origines paternelles arméniennes d'Eminescu a été abordée plusieurs fois, avec des arguments solides et documentés, notamment sur la base d'un premier abord par Grigore Nandriș, dans son l'étude "Familia Eminowicz în Polonia" (La famille Eminowicz en Pologne), publiée dans *Junimea literară*, n°s 4-5/1923 ; ce sujet sera développé, lui aussi, dans un futur numéro de notre revue.

Crimes d'État en Roumanie

contradictoires, partiels, hésitants, parfois falsifiés²⁰⁷) ne laissent pas l'ombre d'un doute.

Le principal témoin, parfois, c'est la victime elle-même. C'est avant tout le cas de Mihai Eminescu. Ainsi, interné de force par la police à l'hôpital psychiatrique à plusieurs reprises, entre 1883 et 1889, et touché finalement à la tête dans la cour de l'hospice "La Charité" – beau symbole de charité chrétienne que l'assassinat ! – par le jet d'un gros caillou bien visé ou, d'après une autre variante, par un coup violent asséné avec une brique qui lui a fracassé le crâne²⁰⁸, le poète n'a pas hésité, deux jours seulement avant sa mort, d'accuser le roi Carol I^{er} d'être le commanditaire de l'attentat²⁰⁹.

Quant à la section du livre que j'ai consacrée à Marin Preda, il s'agissait initialement d'un témoignage personnel, basé sur d'anciens souvenirs combinant deux pistes : une relation du philosophe, philologue et poète Petru Creția, que j'avais rencontré (par hasard...) le jour même où a été annoncée la mort de l'écrivain, et l'épisode, vécu en direct, de l'exposition du cadavre dans la rotonde du Musée de la Littérature Roumaine – un corps manifestement violenté, dont le maquillage

²⁰⁷ Pourtant, même les falsifications les plus éhontées laissent transparaître, parfois par leurs contradictions mêmes (n'oublions pas la formule de I.P. Couliano: la sécurité est le plus bête "intelligence" de la planète), parfois par des petits aveux "oubliés", des fragments, des fantômes de vérité. Il s'agit de ce que j'ai appelé dans mon ouvrage (Trei crime de stat / *Trois crimes d'État*, op. cit., en particulier le dernier volet : v. [Annexe III. MARIN PREDA](#), p. 17) la *compensation aléthéïque* à laquelle nul criminel, fût-il même un "génie du crime" tel que le Professeur Moriarty, l'adversaire archétypal de Sherlock Holmes, n'y échappe ; tous les deux imités, soit dit en passant, par Conan Doyle à partir de la *Lettre volée* de Poe (le premier, figure catoptrique amplifiée du ministre D..., le second, tout simplement de Dupin, lui-même réplique poe-étisée d'un certain Vidocq, cf. Francis Lacassin, *Préface* dans Eugène-François Vidocq, *Mémoires – Les Voleurs* Éditions Robert Laffont (coll. Bouquins), 1998, pp. IX-X). Faut-il ajouter encore que toute forme de mal en général, ainsi que toute forme de fanatisme, donc de totalitarisme, même lorsque l'enjeu semble être le "bien" (classique alibi), *abêtit* ?! Tant la sous-jacence spirituelle, dans chacun d'entre nous, a besoin de respirer la vérité !

²⁰⁸ Eminescu aurait eu, donc, une mort qui à un Français rappellerait l'assassinat de Cyrano ! Mais voir aussi *supra* (nn. 73, 136, 198) pour la notation perturbante de Titu Maiorescu lui-même : « *Eminescu en cercueil ouvert, défiguré au point qu'on ne le reconnaissait plus, seuls ses sourcils noirs le rappelaient* » (cf. "Notations quotidiennes", vol. III, p. 157 ; n.s.).

²⁰⁹ Cf. G. Călinescu *Viața lui Mihai Eminescu* ("La vie de Mihai Eminescu"), EPL, 1966, p. 314.

Conclusions : Totalitarisme et littérature

excessif au niveau du visage, seul visible, soulignait, plutôt qu'il ne cachait, le martyr.

Mais le livre *Dosarul Marin Preda (Le dossier Marin Preda)* de Mme Mariana Sipoș (2^e édition 2017) est venu changer la donne, en m'obligeant à une immersion bien plus profonde dans cette nouvelle ténébreuse affaire. Mme Sipoș réalisait d'ailleurs avec ce dossier un effort comparable à celui du professeur Ted Anton concernant I. P. Couliano (*Eros, magic and the murder of Professor Culianu*, New York, 1996²¹⁰).

Il est terrifiant de voir à quel point les jeux du hasard correspondent avec des jeux de massacre, de même qu'il est terrible de constater que les assassinats d'écrivains ou de journalistes alternent si fréquemment avec les pratiques génocidaires, à une échelle de plus en plus grande et en des formes de plus en plus abjectes, comme par exemple, celle consistant à concocter en d'obscures labos asiatiques quelque pandémie planétaire... Ou, pour toucher au plus près au cauchemar d'un futur fort proche, celle qui risque de nous mener, par un étrange complot grand-guignolesque – au point où sénilité, crime et pitrerie politique se rencontrent –, tout simplement à l'Apocalypse.

Faut-il le dire ? Tout se passe comme si l'«histoire», surtout l'histoire relativement récente, sauvagement vécue depuis le début du XX^e siècle, n'était rien de plus qu'un théâtre de marionnettes dirigées par un marionnettiste psychopathe, où tous les personnages sont faux et seuls le sang et la souffrance, vrais. Fait effrayant, mais pas seulement cela, car il est, surtout, révélateur pour les pratiques, de nature sous-jacente ou ouvertement totalitaire, du pouvoir – en fait des pouvoirs, quelle que soit leur « étiquette », ou mieux dit, des aliénations au pouvoir, qui poussent avec ténacité et système la planète au désastre. Vers une «solution finale» qui, cette fois-ci, nous concerne tous ! Nous tous, victimes en puissance que nous sommes, qui devrions porter sans exception une étoile jaune !!!

« *Les peuples existent pour être trompés* », dit dans un vers Eminescu, en se rencontrant ainsi par-dessus les décennies avec Couliano, qui

²¹⁰ Livre précédé de la communication «The murder of professor Culianu» donnée au Colloque « Psychanodia » en septembre 1993, que nous avons publiée dans *Ascension et hypostases initiatiques de l'âme. Mystique et eschatologie à travers les traditions religieuses*, Phōs, 2006, pp. 65-69, actuellement sur notre site <http://adshishma.net/>, en 2^{ème} édition pour cette version en ligne sur : <http://ftp.adshishma.net/Publications-Accueil.html>.

Crimes d'État en Roumanie

décrétait de manière lapidaire : « *Il n'existe pas de pouvoir bon* ». Ce qui veut dire – et là c'est moi qui glose – que la propagande, expression délirante et déraillante de l'aliénation au pouvoir, les guide, à travers diverses idéologies, vers leur propre extermination ou, du moins, vers un asservissement dénué de tout espoir.

D'ailleurs, un passage de son roman inachevé *Geniu pustiu* (*Génie vain*) reflète, peut-être de façon plus décisive que le poème *Împărat și proletar* (*Empereur et prolétaire*), l'idée d'Eminescu :

« *Les plus hauts et venimeux nuages sont les monarques. Les suivants aussi venimeux sont les diplomates. Leurs foudres, dont ils ruinent, déciment, tuent des peuples entiers, sont les guerres. Écrasez les monarques ! Anéantissez leurs serviteurs les plus perfides, les diplomates, abolissez la guerre et n'appellez les causes des peuples que devant le tribunal des peuples, et alors le Cosmopolitisme le plus heureux réchauffera la terre de ses rayons de paix et de bien-être.* »

Il est difficile d'avoir une vision plus proche de la situation actuelle et de la crise politico-morale que nous traversons tous que celle d'Eminescu entre 18 et 21 ans (*Geniu pustiu* étant élaboré entre 1868-1871).

Pacifisme xénophile, de couleur passablement marxiste, en tout cas révolutionnaire, associé à une attitude radicalement et essentiellement antimonarchique, voilà de quoi surprendre certains préjugés plus ou moins rigides, un certain dogmatisme idéologique qui s'est construit, tel une tour de siège, par-devant le poète.

D'ailleurs, une lecture attentive du passage suscitée nous fait remarquer que la cible du poète n'est pas seulement ou simplement la monarchie, mais le pouvoir en tant que tel, le politique comme vecteur d'aliénation de l'humain, la dynamique occultement ou directement totalitaire, modulant par manipulation sa téléologie exterminationnelle. L'homme mécanisé, cyborgisé comme nous dirions de nos jours, décomposé en temps utile – l'homme-heure, l'homme-minute, l'homme-seconde – surtout dans les conditions de la double accélération, de l'histoire et de la technologie.

S'instaure ainsi le paradigme d'une vacuité anthropique qui laisse la place à une organisation méta-étatique au-delà de la technique, téléguidant par soustraction – effet paradoxal d'une distanciation synchrone – une diachronie du crime où la violence se manifeste en des formes de plus en plus abstraites.

Conclusions : Totalitarisme et littérature

Le sens de cette tension irréconciliable entre la poésie, dans l'acception la plus large, et les aliénations polymorphes du pouvoir (expressions d'un dogmatisme répressif, plus ou moins habilement posé en prétexte, quel que soit par ailleurs le plan de référence de celui-ci – politique, économique, social, etc.), se dévoile dans un superbe passage du livre depuis longtemps devenu classique de Gilbert Durand *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*²¹¹ :

« Vouloir “démythifier” la conscience nous apparaît comme l’entreprise suprême de mystification et constitue l’antinomie fondamentale : car ce serait effort imaginaire pour réduire l’individu humain à une chose simple, inimaginable, parfaitement déterminée, c’est-à-dire incapable d’imagination et aliénée à l’espérance. Or la poésie comme le mythe est inaliénable. Le plus humble des mots, la plus étroite compréhension du plus étroit des signes, est messenger malgré lui d’une expression qui nimbe toujours le sens propre objectif. Bien loin de nous irriter, ce “luxe” poétique, cette impossibilité à “démythifier” la conscience se présente comme la chance de l’esprit, et constitue ce “beau risque à courir” que Socrate, en un instant décisif, oppose au néant objectif de la mort, affirmant à la fois les droits du mythe et la vocation de la subjectivité à l’Être et à la liberté qui le manifeste. Tant il n’y a d’honneur véritable, pour l’homme, que celui des poètes ».

Et dans la même veine, ce passage, parmi tant d'autres possibles, du *Poète fou* de Pierre Emmanuel²¹² :

*“Ceux à qui le destin parle haut, que leur apprend-il donc ? Ceci, – qui pour être d’évidence au regard de la raison, ne parvient presque jamais à orienter dans un sens nouveau la conscience individuelle: que l’espèce est un aspect de la force totale, et que l’humanité comme telle souffre un destin commun. Or, la conscience du destin de l’espèce, lorsqu’elle passe la raison pour investir l’être entier, comble ce dernier d’une puissance imprévisible, qui contredit à l’inéluctable et force accès à la liberté. Le paradoxe de la conscience, c’est que l’homme du destin soit aussi l’homme de la liberté: **le solitaire est la***

²¹¹ Les structures anthropologiques de l'imaginaire, Dunod, Paris 1992, pp. 496-497.

²¹² Pierre Emmanuel, *Le Poète fou suivi de Élégies*, Les Éditions de la Baconnière, 1948, pp. 11-12.

Crimes d'État en Roumanie

conscience de l'espèce, il dérouté celle-ci du destin et la rend capable d'un futur. Car la conscience ne saurait se vouloir autrement que souveraine: et, quand l'espèce a pris conscience dans un homme, elle aspire à régner par lui, à détrôner la fatalité. Ainsi naît la situation mythique: un homme seul devient le lieu d'une contradiction formidable, entre la pesanteur naturelle au destin et la force ascensionnelle de la conscience, entre le devenir animal de l'espèce et la volonté de création qui insurge celle-ci contre ses limites innées.

Celui à qui le destin parle haut, a le droit aussi de parler fort au destin. Quand le destin élève la voix, il ne fait pas qu'enseigner la condition commune: il provoque à la refuser" (n.s.).

De tels textes ne se mesurent pas uniquement selon le luxe luxuriant du style qui les porte, mais surtout en fonction de la crue vérité qu'ils supportent, dévoilant l'humain en tant que zone de risque, la conscience, en guise de rat de laboratoire poursuivi à travers un labyrinthe par les chocs électriques de l'aliénation, et l'intelligence de l'homme, comme le territoire d'interminables opérations de lobotomisation. Mais aussi, en tant que présence de l'esprit dans un monde qui s'aliène vers sa perte, **destin condamné pourtant à s'offrir à la liberté d'un témoin.**

Sinon, qu'est-ce qui reste dans cette foire aux vanités où toutes les marionnettes aspirent à la première place parce qu'elles ne peuvent comprendre qu'elles n'en ont aucune, outre les ficelles auxquelles elles pendent. Guignols vertueux contre guignols vicieux, du fait que nous nous sommes contaminés si joliment du concept de *jihad*, adapté à notre sauce ! Jihad ou croisade pas forcément anti-islamique mais soi-disant "anti-totalitaire" (la formule n'est même pas fausse !) réalisée avec les moyens du plus pur totalitarisme technologique où curieusement les sacrifiées sont nos propres populations, jamais les capitaux ! C'est la guerre du capitalisme branché contre le totalitarisme ringard – mais aussi la guerre des élites de pacotille contre les peuples qu'elles trahissent, guerre où les images d'Epinal finiront mathématiquement en catastrophe nucléaire ! Les Gœbbels morcelés de toutes les idéologies et d'aucune, traversant, comme une tornade de propagande, toutes les capitales.

Les peuples deviennent ainsi les parenthèses d'une double étatisation, de la conscience et de l'inconscient. Car l'inconscient aussi, et non seulement la conscience, peut être transformé en une sorte d'orange

Conclusions : Totalitarisme et littérature

mécanique, bonne à se faire presser par les tribus compliquées des manipulateurs et des hypnotiseurs politiques, auxquels s'ajoutent, parfois, les journalistes traîtres, les révolutionnaires convertis, les tribuns vendus pour bien moins de trente deniers, plus dangereux à leur manière que la pourriture politique commune, qui nous assiègent de toutes parts avec leur « magie » de propagande.

C'est, en tout cas, le sens que semble donner Gérard Mermet à cette altération de la démocratie, dans son livre *Démocrature. Comment les médias transforment la démocratie*, bien que j'avoue ajouter ici, à la compréhension mermetienne de la « démocrature », une grille de lecture coulianesque²¹³.

Les sociétés, quand elles ne sont pas fascinées par la terreur totalitaire – l'« État policier » étant, lui aussi, en un sens, un « État magicien », bien que sa magie soit surtout une de la peur variablement salarisée, et l'« État magicien » étant, malheureusement, un « État policier » *sui generis* – se transforment alors non seulement en des « goulags à l'air libre », selon la formule un peu impropre d'un poète, encore un, assassiné par la Securitate²¹⁴, mais en des espaces confinés par les pandémies de la corruption. Enfin, les individus échangent leur éventuelle valeur contre un prix, non de vente, comme on pourrait le croire, mais d'achat d'une part aussi grande que possible de complicité, qu'on désigne, selon l'angle de vue, « politiquement correct », « résistance par la culture », « liberté comme nécessité comprise »,

²¹³ Cf. I. P. Couliano, *Éros et magie à la Renaissance. 1484*, éd. Flammarion, Paris, 1984, Deuxième partie : ch. IV – Éros et magie, pp. 147-150 ; pour l'édition américaine : *Eros and Magic in the Renaissance*, Chicago University Press, 1987, ch. V : "Of Eros as general psycho-sociology", pp. 102-106.

²¹⁴ Il s'agit de Dan Deșliu, poète hantant pendant une longue période les plus hautes sphères de la poésie "militante" communiste, rédacteur-en-chef de la revue *Luceafărul* entre 1961-1962, récipiendaire du Prix d'État entre 1949 et 1951 ainsi que du Prix de l'Union des Écrivains en 1974. Il change son fusil d'épaule, surtout à partir de 1970, étant placé sous surveillance par la Securitate. Enfin, à partir de 1980 il entre en dissidence ouverte, abjurant son "passé révolutionnaire" et quittant brutalement le parti communiste. Après des critiques plutôt féroces à l'adresse du dictateur (Nicolae Ceaușescu, s'il faut encore le nommer) qu'il accusait de se comporter comme "le propriétaire de la Roumanie", formule guère exagérée, Dan Deșliu envoie une lettre à *Radio Free Europe*, lettre qui entraîne son arrestation. Membre du Conseil du Front du Salut National à une époque où cela n'était pas encore devenu une marque d'infamie, comme cela n'allait pas tarder, le poète, excellent nageur, est aidé à se noyer, selon une méthode très reconnaissable, son corps intact étant retrouvé à côté du dock de l'ancienne villa de Ceaușescu, à Neptune.

Crimes d'État en Roumanie

« réalisme », « pragmatisme », « libéralisme », ou pourquoi pas, « responsabilisme », etc.

Aux opinions toutes faites sont venus se rajouter depuis longtemps les espoirs tout faits, les vocations toutes faites ou pire encore dé-faites (au nom d'une éblouissante carrière d'informateur d'une quelconque police politique), et bien entendu, l'humanité toute faite. Ou plutôt, encore une fois, l'humanité dé-faite et prête-à-porter.

*« Si les médias sont les diffuseurs, parfois les fabricants, du “prêt-à-penser” contemporain, ils sont aussi les fournisseurs quasi-exclusifs de ce qu'on pourrait appeler le “prêt-à-rêver”, cet ensemble de stimuli quotidiens et répétitifs qui excitent l'imagination du public et influent sur ses besoins, réels ou supposés. »*²¹⁵

La démocratie... Avec elle, on dirait qu'on est sorti des « formes de fer » du totalitarisme proprement-dit, pour entrer dans l'espace carnavalesque d'un baroque en plastique, d'une potemkiniade butaforique, d'un kitsch idéologique voués à bagatelliser, ou plus précisément, à domestiquer et dresser par la bagatellisation, tout ce qui est étranger et unique, authentiquement allogène dans le poète, en tant que pneumatophore.

Dénigrement, calomnie, culpabilisation, insulte, maltraitement même et bien d'autres, je les ai connues, toutes ces formes du cabotinage social et de la scélératesse de système, dès l'enfance, et je leur ai survécu, peut-être parce que je ne leur ai jamais permis d'avoir une quelconque emprise sur moi, parce que je me suis toujours efforcé de leur arracher, par la compréhension, l'infecte racine. Car libre est seulement celui qui aborde la liberté comme vacuité dépouillée de toutes les idoles. Celui qui saborde toutes les “pédagogies consciencisantes”.

Sans doute, la plupart du temps, à l'origine des pandémies morales se trouve la souffrance, une souffrance traumatique, atroce. Pour les âmes communes la souffrance est le plus grand corrupteur. La souffrance, c'est le diable qui ouvre les portes de l'égoïsme le plus décomplexé, le diable qu'on devient, pour qui tout est permis, puisque “tout est permis”, comme le dit l'Apôtre et Dostoïevski après lui. Sous le règne du diable, le prince de ce monde.

²¹⁵ Gérard Mermet, *Démocrature. Comment les médias transforment la démocratie*, 1^{ère} édition Aubier, Paris, 1987, p. 150.

Conclusions : Totalitarisme et littérature

Tout est permis puisque rien n'est réel. Comme je disais jadis dans un poème, le monde veut faire de nous son rien. Un rien qu'il achète pour le plaisir, pour en faire son unique marchandise, pénitencier, hospice et supermarché, emballage criard et barreau. Un bazar des prix sans valeur. Une foire aux banalités, le banal qui s'avère, à travers et au-delà ou en-deçà même des crimes d'État, le facteur fondateur, « l'élément du crime ». Car ce *mal radical*, entrevu par Kant mais relégué par lui hors de la sphère de l'humain, pour le confiner en tant que mode opératoire exclusif des démons, nous est, hélas, parfaitement possible, parfaitement accessible – peut-être parce que nous ne devenons véritablement humains que lorsque nous le vainquons en nous-mêmes. Sinon – Dostoïevski nous l'a déjà dit et après lui Kafka – le mal radical devient l'air même que nous respirons, le pain que nous mangeons tous les jours, ce pain quotidien donné alors non par Dieu mais par le Diable, l'eau que nous buvons, la femme avec laquelle nous couchons, les enfants que nous procréons, et nous-mêmes, nous devenons, *nous nous devenons* inévitablement des démons. Des démons qui se possèdent eux-mêmes, tel le démon « légion », les porcs. Et ce, conformément à notre propre option, hélas, tellement non-littéraire.

En revanche, celui qui s'objective et se transcende par le sang ou par son œuvre – par le sang *et* par l'œuvre, éventuellement – développe un *daïmon* – qu'il ne faut surtout pas confondre avec ce principe de la « banalité du mal », le diable – en tant que pont entre l'individu qu'il a été, et l'esprit qu'il est et sera. Car dans ce bas monde il n'y a pas de saints – il y a seulement des démons qui se refusent, qui se nient et se vomissent en tant que tels ! Ou pas...

La nécessité est désespoir compris. Ce n'est qu'en partant de cette nécessité comme désespoir compris et dégoût assumé – *de la nécessité comme nausée !* – que nous pouvons, enfin, parler de *liberté*. Car il y a dans le désespoir une hauteur court-circuitée par l'abîme – un plongeon en haut du rêve qui fonde la liberté. En suivant Goethe et en le modifiant à peine²¹⁶, on devrait parler, au prix d'une radicale mutation du

²¹⁶ « Il est facile à l'homme heureux, s'écria-t-il, de sermonner celui qui souffre, et s'il savait tout le mal qu'il lui fait, il aurait honte de lui-même ! Rien ne lui paraît plus simple, plus facile qu'une patience infinie, tandis qu'il ne croit pas à **la possibilité d'une douleur infinie, pour laquelle la consolation est une bassesse et le désespoir un devoir** » (Goethe, *Affinités électives*, éd. numérique BEQ, p. 263, d'après Éditions Rencontre, Lausanne, 1968 ; notre soulignement.)

Crimes d'État en Roumanie

contexte, de l'*exaspération*, ce désespoir actif, le désespoir-protestation, qui devient bien plus même qu'un devoir – *une voie*.

Une voie vers quoi ? Vers la transparence, bien sûr, et vers la vérité. En particulier, conformément à un paradoxe qui justifie en fait notre démarche et la rend nécessaire, vers la mise à nu de la nature inauthentique du politique par le biais même de sa zone criminelle ; car, comme nous l'avons déjà dit, *le crime est la sincérité des systèmes totalitaires* – et l'aspiration profonde, quelles que soient leurs formes institutionnelles, de tous les autres. Le crime dévoile, en toute transparence et en dépit des tous les maquillages dont il puisse faire l'objet, la nature vraie des systèmes de pouvoir – alors que leurs « formes sans fond », tout comme les établissements culturels complices, sont démagogiques, la propagande tendant à devenir, par sa « pédagogie » impudente, orwellienne au fond, un substitut débilisant des consciences.

C'est là que nous sommes confrontés aussi à la double nature du poète, qui rajoute à sa vocation intrinsèque une dimension supplémentaire, faisant du droit un devoir et du devoir, un droit : *la dimension tribunicienne*. Le poète véritable, non la créature des établissements traînant derrière des casinos, est tribun par vocation au même titre qu'il est poète par vocation, un tribun doté du droit, moral et non seulement politique, de *veto*, tels les tribuns d'autrefois. Un tribun non élu par la plèbe, comme à Rome, mais choisi par l'esprit qui l'habite, par sa condition même de poète, assumée – car parmi ceux qui prétendent l'être il y en a, hélas, tant dont la volonté ne s'élève pas au niveau de l'appel, et qui sont comme des bâtiments décrépits, inhabités, hantés par le fantôme de leur démission morale et vocationnelle, quelle que soit leur « réussite » sociale.

C'est à cette dimension tribunicienne qu'ont sacrifié Mihai Eminescu, Nicolae Labiş, Marin Preda et Ioan Petru Culianu, devenant ainsi les victimes des systèmes de pouvoir, quels qu'ils soient. Comme disait Nicolae Iorga en 1904²¹⁷, en parlant d'Eminescu :

²¹⁷ Nicolae Iorga, cet historien quasi-mythique, capable de dévorer par insatiable lecture 70 livres par jour, colosse trop grand pour le pays qui l'a vu naître, ce Moïse de l'historiographie roumaine massacré par les légionnaires, massacré littéralement – j'ai vu moi-même les photos de son corps dilacéré, avec le pénis enfoncé dans la bouche par ces dégénérés dont certains étaient ou avaient été des étudiants... ses étudiants... Ah! où est la maison de fous, le nef des déments suffisamment abject,

Conclusions : Totalitarisme et littérature

« Ce poète n'a pas été uniquement un poète – un poète naïf et enfantin – aussi grand soit-il – qui ait couru après des paysages, sensations, sons et images. Il a été, au moins en égale mesure, un penseur, un combattant, un prophète ».

À la différence de l'humanité qu'il représente, et du peuple qu'à son insu même, il place au centre d'étincellement du sacré, investi qu'il est, en tant que prophète, de l'esprit et de la voix tribunicienne du logos, le poète est une créature agonique, de seuil, plus près du statut du néant qui se pense, avec les infinis qu'infiniment il supprime en continuelle irruption métacognitive, que de l'individu visible, où son être paradoxal, fait d'abyssales contradictions, se voile, portant en syllabes les anamnèses qui traversent les univers et réinventent les origines, et déroulant des souvenirs pneumatiques d'avant l'individu, et des frontières que les territoires des étiquettes et des dimensions physiques ou même para-physiques ne connaissent point.

Mais en même temps, lui, le pneumatophore, s'avère, par la puissance invincible du génie qu'il est, le porteur d'un miroir moral où le politique, toutes époques confondues, se reflète dans toute sa hideur, et où les régimes et établissements d'aujourd'hui, de tous bords, peuvent contempler leur orde monstruosité présente et future, dans les visages distordus d'hier et d'avant-hier.

Les crimes témoignent d'eux-mêmes et s'accusent d'eux-mêmes, en se punissant eux-mêmes dans l'horreur même qu'ils engendrent. Alors même qu'aucune institution, de quelque bord qu'elle soit, ne vient dresser un procès, prononcer une sentence, appliquer une peine, et ce, des décennies durant. Décennies vaines qui transforment le temps dans la poubelle de l'histoire.

Les crimes s'accusent d'eux-mêmes, et, du même coup, les criminels, par les visages muets mais ô combien parlants des innocents assassinés. Le meilleur témoin, c'est alors le corps. Il suffit de contempler le masque mortuaire d'un Eminescu tuméfié, pressé de toute veine de vie, comme momifié, anéanti par des années de maltraitements, ou le visage d'enfant martyrisé du jeune Labiş sur son catafalque de « marié à la mort », cette mariée toujours en noir, ou enfin, la photographie comme d'un ressortissant des bolges de l'enfer de Marin Preda mort – au visage déformé, boursoufflé par endroits, enfoncé dans d'autres, avec cette

capable d'absorber le totalitarisme dans toutes ses formes, l'hospice où la folie elle-même soit enfermée – cet hospice-là serait-il le monde ?!!

Crimes d'État en Roumanie

sorte de sagesse déchirante qui s'inscrit comme un sceau indélébile dans l'être des grands torturés –, ou encore la figure vide d'expression, aux traits gonflés, comme blanchis à la craie de Ioan Petru Culianu, que même ses collègues d'université ne pouvaient plus reconnaître, il suffit de faire face à ces images bouleversantes, pour que l'horreur de l'assassinat te pétrifie ainsi que le regard de la Gorgone Méduse.

Et si eux, ces victimes de leur innocence assumée, ont vu, de leurs yeux et avec leur corps, l'enfer, toi, témoin de leur témoignage, te sens transformé en une statue de haine et de dégoût. Haine inextinguible pour les tortionnaires assassins, dégoût pour les abîmes nauséabonds que portent en eux ces démons camouflés en humains.

Mais alors, dans ce procès implicite que le crime, dévoilé et mis à nu par l'écrivain – victime et témoin en même temps –, s'intente lui-même, qui doit finalement payer ? Les morts condamnés à la mémoire par l'histoire, ou cependant, les vivants aussi, non seulement pour les crimes, au sens large, et pour les délits moraux et juridiques qu'ils ont commis, mais également pour ceux dont ils ont hérité par indéfinie, honteuse complicité, par *omerta*.

Avec cette question, confrontés nous-mêmes à cette question, nous finissons cette conclusion toujours ouverte à une fin qui n'en finit pas, ou sinon qui va finir avec le monde qui la rend si insupportablement nécessaire. Cette fin qui ne finit guère d'éternellement recommencer.

Avec cette question à laquelle nous ne pouvons trouver de réponse, puisque la réponse comporterait une révolution pratiquement inconcevable : cela voudrait dire, précisément, que dans un pays au moins, de ce monde infecte infesté par lui-même, « l'ère des salauds » démasquée tragiquement par l'écrivain assassiné pourrait, après tout, avoir une fin. Une vraie !

Table des matières

PRÉAMBULE. QUELQUES MOTS À LA RECHERCHE D'UN SUJET ...	5
I. P. COULIANO	7
MARIN PEDA.....	23
UN TÉMOIGNAGE PERSONNEL	23
LE « DOSSIER MARIN PEDA »	26
<i>Les « déclarations des témoins »</i>	<i>27</i>
<i>Le rapport médico-légal</i>	<i>31</i>
LE « SENS » DE L'ASSASSINAT	36
POST-SCRIPTUM MACABRE	44
EN GUISE D'ÉPILOGUE : L'ANALYSE LITTÉRAIRE	46
NICOLAE LABIŞ.....	49
LES PRÉLIMINAIRES DU CRIME	50
UN « ACCIDENT » BIEN ORCHESTRÉ	53
LA TÉLÉOLOGIE DU CRIME	59
POST-SCRIPTUM TRAGIQUE.....	62
<i>Tout me fait mal.....</i>	<i>63</i>
<i>L'Oiseau au bec de rubis.....</i>	<i>64</i>
MIHAI EMINESCU	67
LES PRINCIPALES SOURCES DE RÉFÉRENCE	68
LE RAPPORT DIT « D'AUTOPSIE »	70
LA MALADIE D'EMINESCU REVISITÉE.....	84
<i>Les francs-tireurs : Ion Nica, O. Vuia</i>	<i>84</i>
<i>Le dossier académique et la nouvelle omerta.....</i>	<i>95</i>
« LE CERVEAU D'EMINESCU »	107
<i>Un témoignage capital : le docteur Alexandru Tălăşescu.....</i>	<i>107</i>
<i>Un contre-témoignage sinueux : Gh. Marinescu.....</i>	<i>110</i>
EMINESCU, ASSASSINÉ.....	124
<i>Le témoignage du coiffeur</i>	<i>124</i>
<i>La relation du médecin</i>	<i>129</i>
<i>La conviction de la sœur.....</i>	<i>134</i>
<i>Le camouflage du crime.....</i>	<i>135</i>
<i>Le témoignage de l'ami</i>	<i>139</i>
<i>Le regard de la postérité.....</i>	<i>142</i>
S'AGIT-IL D'UN ASSASSINAT POLITIQUE ?	146
<i>La mise à l'écart.....</i>	<i>146</i>
<i>La surveillance policière</i>	<i>148</i>
<i>Le déclenchement de la persécution</i>	<i>151</i>
<i>Le dernier article.....</i>	<i>153</i>
LE POÈTE ET L'ÉTAT : « IL N'Y A PAS DE POUVOIR BON »	158
POST-SCRIPTUM FUNÉRAIRE	167

Crimes d'État en Roumanie

EN GUISE DE CONCLUSIONS : TOTALITARISME ET	
LITTÉRATURE	169
LA TÉLÉOLOGIE DU CRIME	169
TOTALITARISME ET LITTÉRATURE	175
TABLE DES MATIÈRES.....	191